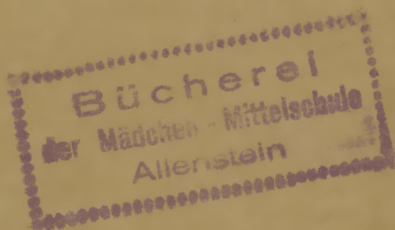


Le petit Chose

par

Alphonse Daudet



Velhagen & Klasing
Prosateurs français 96

Velhagen & Klasings Sammlung Neusprachlicher Ausgaben und Lesebogen

Inhaltsverzeichnis

Die Reform-Ausgaben mit fremdsprachlichen Anmerkungen

sind in der nachfolgenden Übersicht durch § gekennzeichnet.

Die mit * bezeichneten Bändchen haben Anmerkungen in deutscher Sprache.
Ein Wörterbuch ist zu jedem Bändchen gesondert erschienen.

I. Französische Ausgaben

- * **About**, Le Roman d'un brave Homme.
- * § **Anglais et Français**.
- * **Anthologie des Prosateurs français**.
- * **Art français. Hommes — Œuvres**.
- * **Aspects religieux de la France**.
- * **Augier-Sandeau**, Gendre de M. Poirier.
— La Pierre de Touche.
- * **Aulard**, Histoire polit. de la Révolution.
- * **Auslese französischer Gedichte**.
- * **Balzac**, Novellen. I. II.
— Szenen aus der Comédie humaine.
- * **Banville**, Gringoire.
- * **Barante**, Histoire de Jeanne d'Arc.
- * **Barrau**, Histoire de la Révolution franç.
- * **Bazin**, Une Tache d'Encre.
- * **Beaumarchais**, Le Barbier de Séville.
- * **Bêtes**, Histoires de —.
- * **Boissier**, Cicéron et ses Amis.
- * § **Boissonnas**, Une Famille pendant la Guerre 1870/71.
- * **Bouilly**, L'Abbé de l'Épée.
- * **Bourget**, Monique.
- * **Brulez**, Petite Histoire de la Littérature française.
- * **Bruno**, Le Tour de la France.
— Francinet.
- * **Cervantes**, Don Quichotte de la Manche.
- * **Chailley-Bert**, Pierre, le jeune Commerçant.
— Tu seras Commerçant. [cant.]
- * **Chateaubriand**, Napoléon.
- * § **Châtelain**, Contes du Soir.
- * § **Choix de Nouvelles modernes**. I. II. VII.
— Dasselbe. III. V. VI.
- * § **Choix de Poésies françaises**.
- * **Chuquet**, La Guerre de 1870/71.
- * **Clerc**, Le Beau Métier. Pièce en 4 actes.
- * **Coppée**, Auswahl von vierzig Gedichten.
§ — Skizzen und Erzählungen.
- * § **Corneille**, Le Cid.
— Cinna. — Horace. — Polyeucte.
- * **Courant nationaliste**, Le — dans la Littérature frç. de 1870 à nos jours.
- * **Courier**, Pamphlets.
- * **Cuny**, Souvenirs d'un Cavalier 1870/71.
- * **Custine**, Une Famille sous la Terreur.
- * § **Daudet**, Elf Erzählungen aus Lettres de mon Moulin. — Le petit Chose.
— Tartarin de Tarascon.
- * **Delavigne**, Louis XI.
- * **Dhombres et Monod**, Biographies historiques.
- * **Diplomatische Akten zur europäischen Politik 1871 — 1914**.
- * **Dumas (Père), A.**, Aventures de Lyderic.
— La Tulipe noire.
- * **Dumas-Dauzats**, 15 Jours au Sinaï.
- * **Duruy, G.**, Biographies d'Hommes célèbres.
- * **Duruy, V.**, Le Siècle de Louis XIV.
— Histoire de France.
- * **Église et État en France**.
- * **Eisenmenger et Lenel**, Avec l'oncle Émile à travers la France.
- * **Erckmann-Chatrian**, Histoire d'un Conscrit de 1813. — Waterloo, Suite du Conscrit de 1813. — Vier Erzählungen.
— L'Ami Fritz.
- * **Erzählung, Moderne frz. Meister der —**.
- * **L'Esprit des Affaires**.
- * **Essais, Ausgewählte — hervorragender franz. Schriftsteller des 19. Jahrh.**
- * **Fabre**, Souvenirs entomologiques.
- * **Feuillet**, Le Roman d'un jeune Homme pauvre.
— Le village.
- * **Féval**, Le joli Château.
- * **Film de la Vie, Au —**. II. III.
- * **France**, Le Crime de Sylvestre Bonnard.
— Morceaux choisis.
— Les Dieux ont soif.
- * **France coloniale, La —**.
- * **Galland**, Histoire de Sindbad le Marin.
- * **Gaspard**, Les Pays de France.
- * **Girardin**, La Joie fait Peur.
- * **Gobineau**, La Renaissance.
- * **de Goncourt**, Société française pendant la Révolution et le Directoire.
§ — Histoire de Marie-Antoinette.
- * **Gréville**, Dosia.
- * **Guerre de 1870/71**.
- * **Guerre, La grande —**.
- * **Guillaumin**, La Vie d'un Simple.
- * **Guizot**, Histoire de la Civilisation en Europe.
- * **Halévy**, L'Abbé Constantin.
— L'Invasion.
- * **Hanotaux**, La Guerre russo-turque.
- * § — La Fleur des Histoires françaises.
- * **Hémon**, Maria Chapdelaine.
- * **d'Hérisson**, Journal d'un Officier d'Ordonnance.
- * § **Historiens modernes**.

- *§Hugo, Hernani.
- * — Gedichte. — Légende des Siècles.
- * — Notre-Dame de Paris (1482).
- * — Skizzen aus Werken Victor Hugos.
- *Jouffroy, Mélanges philosophiques.
- *§Journaux français, A travers les —.
- *§Labiche, Eugène, La Grammaire.
- * — Les Petits Oiseaux.
- *La Fontaine, Fabeln.
- *Lamé Fleury, Histoire de France.
- *Lanfrey, Expédition d'Égypte et Campagne de Syrie.
- * — Campagne de 1806/07.
- *§Laurie, Mémoires d'un Collégien.
- *§Lavissee, Récits de l'Histoire de France.
- * — Histoire de France. Deuxième partie.
- *Lectures pédagogiques.
- *Le Sage, Histoire de Gil Blas.
- *Loti, Pages choisies.
- * — Pêcheur d'Islande.
- *Maeterlinck, Le Vie des Abeilles.
- *Mairret, La Tâche du petit Pierre.
- * — La petite Princesse.
- *Maistre, Le Lépreux de la Cité d'Aoste.
- * — La jeune Sibérienne.
- *Malassez, Jacques et Juliette.
- *Malot, Sans Famille.
- *Margall, En pleine Vie.
- *Marine-Novellen, Französische —.
- *Marivaux, Le Jeu de l'Amour et du Hasard.
- *Mérimée, Colomba.
- *Michaud, Histoire de la 3e Croisade.
- *Michelet, Études d'Histoire naturelle.
- *Mignet, Histoire de la Révolution.
- *§Molière, L'Avare. — Le Bourgeois Gentilhomme. — Les Femmes savantes.
- * — Le Malade imaginaire. — Le Misanthrope. — L'École des Femmes. — Le Tartuffe. — Les Précieuses ridicules.
- *Monod, Albert, Histoire de France.
- *Monod, Gabriel, Allemands et Français.
- *de Musset, Alfred, Pages choisies.
- *Nationalisme français, Le —.
- *Nouvel, Pierre et Jacques.
- *Pailleron, Le Monde où l'on s'ennuie.
- *Paris sous la Commune.
- *Parlamentsreden, Französische — zur neuesten Geschichte seit 1871.
- *Payot, L'Éducation de la Volonté.
- *§Pressensé, Petite Mère.
- *Prévost, Lettres à Française.
- *Racine, Athalie. — Iphigénie. — Britannicus. — Esther. — Andromaque.
- *§ — Phèdre.
- *Rimbaud, Histoire de la Civilisation française.
- *Rapports adressés par les Ministres et les Chargés d'Affaires de Belgique à Berlin, Londres et Paris au Ministre des Affaires étrangères à Bruxelles 1905-1914.
- *Reclus, La Belgique.

- *Recueil de Contes et Récits pour la Jeunesse. I. II. III. IV.
- *Renan als Mittler zwischen Frankreich und Deutschland.
- *Révolution française, La —.
- *Révolution française, Idées de la — dans la Philosophie du 18e Siècle.
- *Revolutionszeit, Memoiren der —.
- *Richepin, Le Filibustier.
- *Robert-Dumas, Contes simples.
- *Rollin, Biographies d'Hommes célèbres.
- *Rostand, Scènes choisies de Cyrano de Bergerac et de l'Aiglon. — La Samaritaine.
- *Rousseau, Morceaux choisis.
- *Rousset, La Guerre franco-allemande.
- *de Saintes, Thérèse ou La petite Sœur de charité.
- *Saint-Hilaire, La Fille du Braconnier.
- *Saint-Pierre, Paul et Virginie.
- *Sand, La petite Fadette.
- *§Sandeau, Mademoiselle de La Seiglière.
- * — La Roche aux Mouettes.
- * — Madeleine.
- *§Sarcey, Le Siège de Paris.
- *Sciences exactes, Problèmes des —.
- *Scribe, Le Verre d'Eau.
- *Scribe et Legouvè, Les Contes de la Reine de Navarre.
- *de Ségur, Moscou. Le Passage de la Bérézina.
- *Ségur, Mme de, Mémoires d'un Ane.
- *§Seignobos, Histoire de la Civilisation contemporaine.
- *Sévergné, Mme de —, Lettres.
- *§Siècle de Louis XIV., Le —.
- *Sociale, L'Idée — dans la Littérature française du XVIIe au XXe Siècle.
- *Société française dans le Temps de l'Art gothique, La —.
- *Souvestre, Fünf Erzählungen.
- * — Sechs Erzählungen. — Sous la Tonnelle. — Théâtre de la Jeunesse.
- *Staël, Mme de —, De l'Allemagne.
- *Stahl, Maroussia.
- *§Tableau de l'Histoire de la Littérature française.
- *Taine, La Fontaine et ses Fables.
- *§ — Les Origines de la France contemporaine. I. L'Ancien Régime.
- * — Dasselbe. II. La Révolution.
- * — Dasselbe. III. Régime moderne: Napoléon Bonaparte.
- * — Sa Pensée et son Influence.
- *Taines Briefe über Philosophie, Kunst und Politik.
- *Théâtre Moderne.
- *Teuriet, Raymond.
- *§ — Ausgewählte Erzählungen.
- *Thiers, Expédition d'Égypte. — Waterloo. — Napoléon à Sainte-Hélène.
- *Tocqueville, L'Ancien Régime.
- *Töpfer, Nouvelles Genevoises.

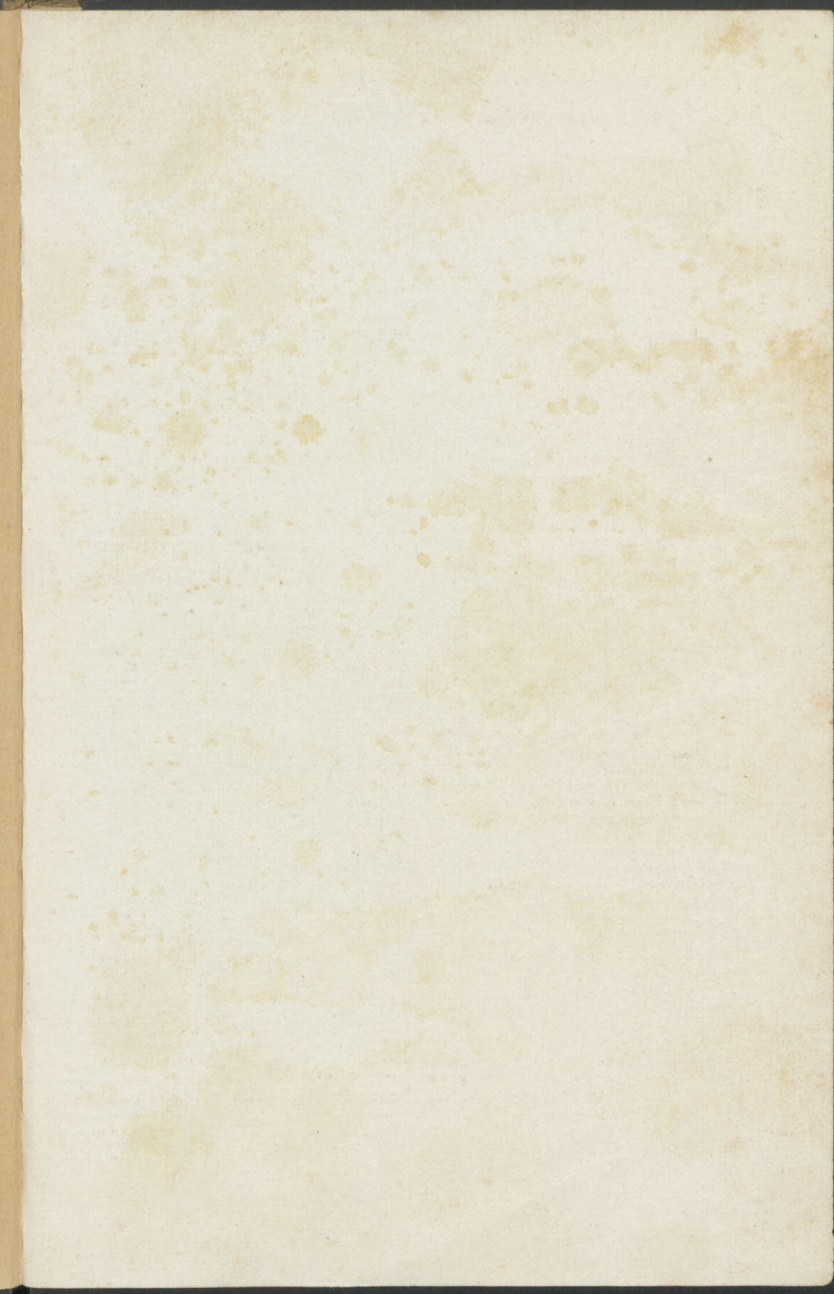
*Verne, Cinq Semaines en Ballon.
 *— Le Tour du Monde en 80 Jours.
 *de Vigny, Zwei Erzählungen.
 *Vildrac, L'Île Rose.

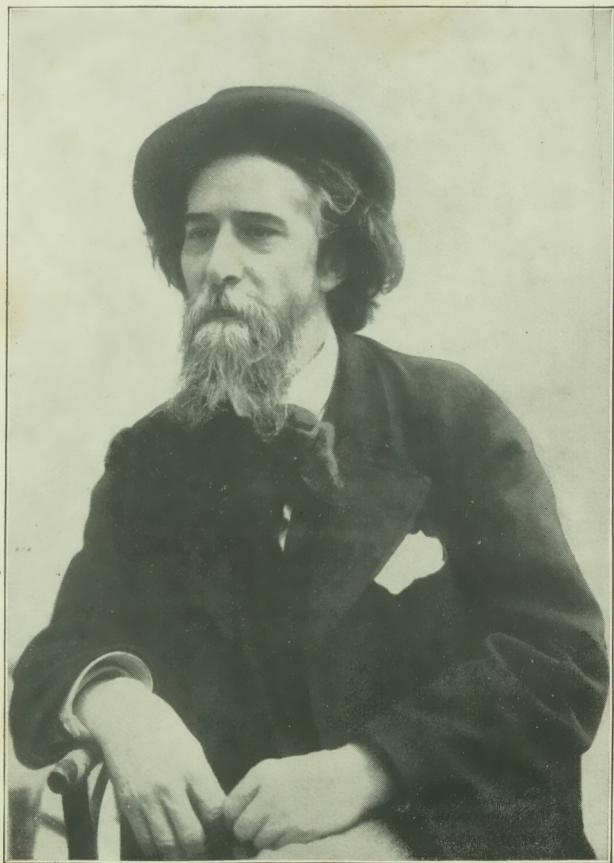
*Voltaire, Zaïre. — Charles XII. —
 Charles XII. Auszug. — Le Siècle de
 Louis XIV. — Briefe.
 *Voyageurs et Inventeurs.

II. Französische Lesebogen

About, Le Grain de Plomb.
 Anecdotes et joyeux Passe-Temps.
 Aucassin et Nicolette.
 Aulard, Histoire politique.
 Balzac, Un Épisode sous la Terreur.
 — Jésus-Christ en Flandre.
 — Le Napoléon du Peuple.
 — Un Drame au Bord de la Mer.
 Barras, Le Régime de la Terreur.
 Bordeaux, En Savoie.
 Bourdet, Vient de paraître.
 Bourget, Deux Contes.
 Cendrars, Blaise, L'Or.
 Chanson française moderne, La —.
 Chansons de Geste, Les — :
 Origines des Chansons de Geste, Les —.
 Butts, Roland le Vaillant Paladin.
 Roche, La Bataille d'Aliscans.
 — Doon de Mayence.
 Coignet, Les dangereuses Missions.
 Contes et Croquis amusants.
 Contes maritimes.
 Contes, Petits — populaires français.
 Contes et Récits pour Garçons.
 Contes et Récits pour Fillettes.
 conteurs d'avant-garde. I. II.
 conteurs suisses.
 Cony, Guignol des Enfants.
 Courteline, Croquis amusants.
 Descartes, Discours de la Méthode.
 Drame classique, Le —. [jard.
 Duhamel, Les Jumeaux de Vallangou.
 Duruy, V., Découverte de l'Amérique.
 — Gouvernement de Louis XIV.
 Écrivains Combattants, Les —.
 Enfants, Pour charmer les —.
 L'Esprit français en Historiettes et Anecdotes.
 Fabliaux et Contes du Moyen Age.
 Farrère, La Nuit en Mer.
 — et Chack, L'Épopée de l'Emden.
 Flaubert, Les Comices agricoles. Une
 Noce normande.
 — Un Cœur simple.
 Frapié, Les Contes de la Maternelle.
 Gaspard, Fêtes de famille.
 — Fêtes populaires.
 Géraudy, Les grands Garçons.
 Gide, Charles, Le Capital.
 — Les Modes socialistes.
 Histoires, Petites — sérieuses et autres.
 Hugo, V., Choix de la Légende des Siècles.
 — Notre-Dame de Paris en 1482.
 — Paris à Vol d'Oiseau en 1482.
 — La Représentation d'un Mystère.
 — Scènes choisies du Théâtre de V. H.

Hugo, V., La Préface de Cromwell.
 — Le petit Gavroche.
 Humoristes contemporains.
 Humoristes français, Les —.
 Jammes, Francis, Le Roman du Lièvre.
 Jeune France, La —.
 Jouffroy, Du Bien et du Mal.
 Journaux parisiens, Extraits de —.
 Kinder- und Volkslieder mit Noten,
 25 französische —.
 Laboulaye, L'Histoire de Briam le Fou:
 Le petit Homme gris.
 Lebensweisheit, Französische —, aus: Les
 grands Moralistes.
 Lectures enfantines.
 Lichtenberger, Henri, L'Antagonisme
 franco-allemand. — Psychologie du
 rapprochement franco-allemand.
 Livret d'Instruction civique.
 Maupassant, Deux Contes.
 — Le Mont Saint-Michel, aus dem
 Roman „Notre Cœur“.
 — Le Parapluie. Une Vendetta.
 — Zwei Erzählungen. — La Parure. —
 La Ficelle. — La Mère Sauvage.
 Mérimée, Mateo Falcone.
 Midi, Au Soleil du —. (Regionalistische
 Dichtung.)
 Molière, Deux Contes tirés de —.
 Molière et La Bruyère, Peintres de Carac-
 tères.
 Montesquieu et Rousseau, Précurseurs
 de la Révolution française.
 Musset, Alfred de, Fantasio.
 Napoléon Ier, Autour de. — Skizzen und
 Erzählungen.
 Napoleon-Kult.
 Paix, Dans la Voie de la —.
 Paris, Gaston — Bédier, J.:
 La Chanson de Roland.
 La Ch. de R. et la Nationalité fran-
 çaise.
 La Ch. de R. et les Nibelungen.
 La Ch. de R. Racontée à la Jeunesse.
 — Contes et Fables du Moyen Age.
 — Histoire. Aus mittelalterlichen Ge-
 schichtsschreibern.
 Paris.
 Pérochon, A Paris, tout en gris.
 Perrault, Charles, Contes de Fées.
 Pièces en un Acte. I. Scènes de menage.
 — II. Les bons Bourgeois.
 Poésies du Terroir. (Regionalistische
 Dichtung.)
 Poésies religieuses des Modernes.
 Port-Royal.





Alphonse Daudet

Aufnahme Techno-Photographisches Archiv, Berlin-Friedenau

LE PETIT CHOSE

PAR

ALPHONSE DAUDET

Neu herausgegeben

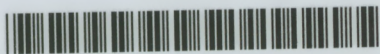
von

H. Fr. Haastert

Studienrat am Gymnasium und Realgymnasium
zu Hagen i. W.

Mit einem Bildnis

Wojewódzka Biblioteka Publiczna
w Olsztynie



010-072995



821.193.1-3

Akc d 146 21 02

Biographie und Einleitung.

Alphonse Daudet wurde am 13. Mai 1840 in Nîmes geboren, wo sein Vater eine Seidenfabrik besaß. Er wuchs mit seinem um fast drei Jahre älteren Bruder Ernest in dem wohlhabenden Elternhause heran und empfing seinen ersten Unterricht bei den *Frères de la Doctrine chrétienne*. Infolge des besonders durch die Revolution von 1848 herbeigeführten Rückganges des Geschäfts sah sich der Vater genötigt, die Fabrik, in deren weiten Räumen die Kinder einen prächtigen Spielplatz gehabt hatten, 1849 zu verkaufen und mit seiner Familie nach Lyon zu ziehen. Hier besuchte Alphonse das Lycée und machte vortreffliche Fortschritte, daneben gab er sich eifrig seinen literarischen Neigungen hin.

1856 nahm er auf dem Collège von Alais (etwa 50 km nordwestlich von Nîmes gelegen) die angebotene Stelle eines *maître d'études* (*Pion*) an. Unglücklich über die Demütigungen und Kränkungen, die er in der Stellung eines solchen Aufsichts-(Studien-)lehrers, den die Knaben scherzend Heide nennen, erfuhr, folgte er mit Freuden der Einladung seines Bruders Ernest, der in Paris ein bescheidenes Auskommen gefunden hatte.

Seine jetzt veröffentlichte Gedichtsammlung *«Les Amoureuses»* und einige vom Figaro aufgenommenen Artikel führten ihn in die literarische Welt ein. Bald

darauf trat er als Sekretär in den Dienst des einflußreichen Herzogs von Morny. Zur Wiederherstellung seiner erschütterten Gesundheit hielt er sich seit 1861 in Algier, auf Korsika und in der Provence, auf einer einsamen Mühle im Rhonethal auf.

Seine literarischen Arbeiten, denen er seine ganze Kraft widmete, verschafften ihm nicht bloß Ruhm, sondern auch reiche Einnahmen. Seit 1867 lebte Daudet frei von äußerem Zwang und Lebenssorgen in glücklichster Ehe mit einer feinfühligem, selbst schriftstellerisch wirkenden und doch häuslichen Frau, in Paris.

Am 16. Dezember 1897 setzte ein Herzschlag dem Leben und Schaffen des schon seit Jahren schwer leidenden Dichters ein Ziel.

Aus der langen Reihe seiner Werke sind besonders bekannt geworden von seinen kleineren Erzählungen: *Lettres de mon moulin* (1869), *Contes du lundi* (1873), von seinen Romanen die oft Pariser Sittenbilder in düsteren Farben darstellen: *Le Petit Chose, histoire d'un enfant* (1866), *Fromont jeune et Risler aîné* (1874), *Le Nabab* (1877), wohl das Meisterwerk Daudets, *Les Rois en Exil* (1879) und *Numa Roumestan* (1881); — schließlich seine drei humoristisch-satirischen Erzählungen *Tartarin de Tarascon* (1869), *Tartarin sur les Alpes* (1866) und *Port-Tarascon* (1890).

Von Wichtigkeit für die Kenntnis von Daudets Leben und schriftstellerischem Wirken sind seine Memoiren: *Trente ans de Paris* (1888) und *Souvenirs d'un homme de lettres* (1889), dazu aus dem Nachlaß die Jugenderinnerung *Premier voyage, premier mensonge*.

Der Roman *Petit Chose* enthält im ersten Teile manche Erlebnisse seiner eigenen Jugend, manche Züge

seines eigenen Charakters. Der zweite Teil beruht rein auf Dichtung. Von des Dichters Bruder, Ernest Daudet, würde die rührende Gestalt des Jacques im Roman ein sehr unvollkommenes Bild geben; er besitzt außer den reichen Gaben des Gemüts, die so anziehend im Roman geschildert sind, auch ein nicht unbedeutendes schriftstellerisches Talent; sein Name wird neben dem seines genialen Bruders in Frankreich mit Ehren genannt.

Der Text des Auszuges beruht auf der (1896) bei Charpentier in Paris erschienenen Ausgabe. Einige Ungenauigkeiten und Versehen sind berichtigt worden nach der seit 1881 bei Charpentier und Dentu in Paris erschienenen Gesamtausgabe von Daudets Werken, in der *Le Petit Chose* den 4. Band (1882) ausmacht.

Das vorliegende Bändchen ist eine Erweiterung und Umarbeitung der von Prof. Dr. Arnold Krause herausgegebenen älteren Ausgabe.

Haastert.

A₂

Inhalt.

I. La fabrique	1
II. Lyon	10
III. Le cahier rouge	21
IV. Gagne ta vie	33
V. Les petits	42
VI. Le Pion	52
VII. La fuite	59
VIII. Mes caoutchoucs	67
IX. De la part du curé de Saint-Nizier	72
X. Ma mère Jacques	82
XI. La discussion du budget	86
XII. Chez Pierrotte	97
XIII. La rose rouge et les yeux noirs	110
XIV. Le rêve	117
XV. L'enlèvement	123
XVI. La fin du rêve	131

LE PETIT CHOSE

HISTOIRE D'UN ENFANT.

I.

LA FABRIQUE.

Je suis né le 13 mai 1840, dans une ville du Languedoc, où l'on trouve, comme dans toutes les villes du Midi, beaucoup de soleil, pas mal de poussière, un couvent de Carmélites et deux ou trois monuments romains.

Mon père, M. Eyssette, qui faisait à cette époque le commerce des foulards, avait, aux portes de la ville, une grande fabrique, dans un pan de laquelle il s'était taillé une habitation commode, tout ombragée de platanes et séparée des ateliers par un vaste 10
jardin. C'est là que je suis venu au monde et que j'ai passé les premières, les seules bonnes années de ma vie. Aussi ma mémoire reconnaissante a-t-elle gardé du jardin, de la fabrique et des platanes un impérissable souvenir, et lorsqu'à la ruine de 15
mes parents il m'a fallu me séparer de ces choses, je les ai positivement regrettées comme des êtres.

Je dois dire, pour commencer, que ma naissance ne porta pas bonheur à la maison Eyssette. La vieille Annou, notre cuisinière, m'a souvent conté 20

depuis, comme quoi mon père, en voyage à ce moment, reçut en même temps la nouvelle de mon apparition dans le monde et celle de la disparition d'un de ses clients de Marseille, qui lui emportait
5 plus de quarante mille francs; si bien que M. Eyssette, heureux et désolé du même coup, se demandait, comme l'autre, s'il devait pleurer pour la disparition du client de Marseille, ou rire pour l'heureuse arrivée du petit Daniel . . . Il fallait pleurer, mon
10 bon monsieur Eyssette, il fallait pleurer doublement.

C'est une vérité, je fus la mauvaise étoile de mes parents. Du jour de ma naissance, d'incroyables malheurs les assaillirent par vingt endroits. D'abord nous eûmes donc le client de Marseille, puis deux
15 fois le feu dans la même année, puis la grève des ourdisseuses, puis notre brouille avec l'oncle Baptiste, puis un procès très coûteux avec nos marchands de couleurs, puis, enfin, la Révolution de 1848, qui nous donna le coup de grâce.

20 A partir de ce moment, la fabrique ne battit plus que d'une aile; petit à petit, les ateliers se vidèrent: chaque semaine un métier à bas, chaque mois une table d'impression de moins. C'était pitié de voir la vie s'en aller de notre maison comme
25 d'un corps malade, lentement, tous les jours un peu. Une fois, on n'entra plus dans les salles du second. Une autre fois, la cour du fond fut condamnée. Cela dura ainsi pendant deux ans; pendant deux ans, la fabrique agonisa. Enfin, un jour, les ouvriers ne
30 vinrent plus, la cloche des ateliers ne sonna pas, le puits à roue cessa de grincer, l'eau des grands bassins, dans lesquels on lavait les tissus, demeura immobile,

et bientôt, dans toute la fabrique, il ne resta plus que M. et M^{me} Eyssette, la vieille Annou, mon frère Jacques et moi; puis, là-bas, dans le fond, pour garder les ateliers, le concierge Colombe et son fils, le petit Rouget.

5

C'était fini, nous étions ruinés.

J'avais alors six ou sept ans. Comme j'étais très frêle et maladif, mes parents n'avaient pas voulu m'envoyer à l'école. Ma mère m'avait seulement appris à lire et à écrire, plus quelques mots d'espagnol et deux ou trois airs de guitare, à l'aide desquels on m'avait fait, dans la famille, une réputation de petit prodige. Grâce à ce système d'éducation, je ne bougeais jamais de chez nous, et je pus assister dans tous ses détails à l'agonie de la maison Eyssette. Ce spectacle me laissa froid, je l'avoue; même je trouvai à notre ruine ce côté très agréable, que je pouvais gambader à ma guise par toute la fabrique, ce qui, du temps des ouvriers, ne m'était permis que le dimanche. Je disais gravement au petit Rouget: «Maintenant, la fabrique est à moi; on me l'a donnée pour jouer.» Et le petit Rouget me croyait. Il croyait tout ce que je lui disais, cet imbécile.

A la maison, par exemple, tout le monde ne prit pas notre débâcle aussi gaiement. Tout à coup M. Eyssette devint terrible; c'était dans l'habitude une nature enflammée, violente, exagérée, aimant les cris, la casse et les tonnerres; au fond, un très excellent homme, ayant seulement la main leste, le verbe haut et l'impérieux besoin de donner le tremblement à tout ce qui l'entourait. La mauvaise

25
30

fortune, au lieu de l'abattre, l'exaspéra. Du soir au matin, ce fut une colère formidable qui, ne sachant à qui s'en prendre, s'attaquait à tout, au soleil, au mistral, à Jacques, à la vieille Annou, 5 à la Révolution, oh! surtout à la Révolution! . . . A entendre mon père, vous auriez juré que cette Révolution de 1848, qui nous avait mis à mal, était spécialement dirigée contre nous. Aussi, je vous prie de croire que les révolutionnaires n'étaient 10 pas en odeur de sainteté dans la maison Eyssette. Dieu sait ce que nous avons dit de ces messieurs dans ce temps-là . . . Encore aujourd'hui, quand le vieux papa Eyssette (que Dieu me le conserve!) sent venir son accès de goutte, il s'étend péniblement 15 sur sa chaise longue, et nous l'entendons dire: «Oh! ces révolutionnaires! . . .»

A l'époque dont je vous parle, M. Eyssette n'avait pas la goutte, et la douleur de se voir ruiné en avait fait un homme terrible que personne ne pouvait 20 approcher. Il fallut le saigner deux fois en quinze jours. Autour de lui, chacun se taisait; on avait peur. A table, nous demandions du pain à voix basse. On n'osait pas même pleurer devant lui. Aussi, dès qu'il avait tourné les talons, ce n'était 25 qu'un sanglot, d'un bout de la maison à l'autre; ma mère, la vieille Annou, mon frère Jacques et aussi mon grand frère l'abbé, lorsqu'il venait nous voir, tout le monde s'y mettait. Ma mère, cela se conçoit, pleurait de voir M. Eyssette malheureux; 30 l'abbé et la vieille Annou pleuraient de voir pleurer M^{me} Eyssette; quant à Jacques, trop jeune encore pour comprendre nos malheurs, — il avait à peine

deux ans de plus que moi, — il pleurait par besoin, pour le plaisir.

Un singulier enfant que mon frère Jacques; en voilà un qui avait le don des larmes! D'aussi loin qu'il me souvienne, je le vois les yeux rouges et la joue ruisselante. Le soir, le matin, de jour, de nuit, en classe, à la maison, en promenade, il pleurait sans cesse, il pleurait partout.

Pour ma part, j'étais très heureux. On ne s'occupait plus de moi. J'en profitais pour jouer tout le jour avec Rouget parmi les ateliers déserts, où nos pas sonnaient comme dans une église, et les grandes cours abandonnées, que l'herbe envahissait déjà. Ce jeune Rouget, fils du concierge Colombe, était un gros garçon d'une douzaine d'années, fort comme un bœuf, dévoué comme un chien, bête comme une oie et remarquable surtout par une énorme chevelure rouge, à laquelle il devait son surnom de Rouget. Seulement, je vais vous dire: Rouget, pour moi, n'était pas Rouget. Il était tour à tour mon fidèle Vendredi, une tribu de sauvages, un équipage révolté, tout ce qu'on voulait. Moi-même, en ce temps-là, je ne m'appelais pas Daniel Eyssette : j'étais cet homme singulier, vêtu de peaux de bêtes, dont on venait de me donner les aventures, master Crusoé lui-même. Douce folie! Le soir, après souper, je relisais mon *Robinson*, je l'apprenais par cœur; le jour, je le jouais, je le jouais avec rage, et tout ce qui m'entourait, je l'enrôlais dans ma comédie. La fabrique n'était plus la fabrique; c'était mon île déserte, oh! bien déserte. Les bassins jouaient le rôle d'Océan. Le jardin faisait une

forêt vierge. Il y avait dans les platanes un tas de cigales qui étaient de la pièce et qui ne le savaient pas.

Rouget, lui non plus, ne se doutait guère de l'importance de son rôle. Si on lui avait demandé ce que c'était que Robinson, on l'aurait bien embarrassé; pourtant je dois dire qu'il tenait son emploi avec la plus grande conviction, et que, pour imiter le rugissement des sauvages, il n'y en avait pas comme lui. Où avait-il appris? Je l'ignore. Toujours est-il que ces grands rugissements de sauvage qu'il allait chercher dans le fond de sa gorge, en agitant sa forte crinière rouge, auraient fait frémir les plus braves. Moi-même, Robinson, j'en avais quelquefois le cœur bouleversé, et j'étais obligé de lui dire à voix basse : «Pas si fort, Rouget, tu me fais peur.»

Malheureusement, si Rouget imitait le cri des sauvages très bien, il savait encore mieux dire des gros mots d'enfants de la rue et jurer le nom de Notre-Seigneur. Tout en jouant, j'appris à faire comme lui, et un jour, en pleine table, un formidable juron m'échappa je ne sais comment. Consternation générale! «Qui t'a appris cela? Où l'as-tu entendu?» Ce fut un événement. M. Eyssette parla tout de suite de me mettre dans une maison de correction; mon grand frère l'abbé dit qu'avant toute chose on devait m'envoyer à confesse, puisque j'avais l'âge de raison. On me mena à confesse.

Ce fut fini. Je ne voulus plus jouer avec Rouget. Mon enthousiasme pour Robinson n'en fut pas un instant refroidi. Tout juste vers ce temps-là, l'oncle Baptiste se dégoûta subitement de son perro-

quet et me le donna. Ce perroquet remplaça Vendredi. Je l'installai dans une belle cage au fond de ma résidence d'hiver; et me voilà, plus Crusoé que jamais, passant mes journées en tête-à-tête avec cet intéressant volatile et cherchant à lui faire dire: 5
«Robinson, mon pauvre Robinson!» Comprenez-vous cela? Ce perroquet, que l'oncle Baptiste m'avait donné pour se débarrasser de son éternel bavardage, s'obstina à ne pas parler dès qu'il fut à moi . . . Pas plus «mon pauvre Robinson» qu'autre chose; 10
jamais je n'en pus rien tirer. Malgré cela, je l'aimais beaucoup et j'en avais le plus grand soin.

Nous vivions ainsi, mon perroquet et moi, dans la plus austère solitude, lorsqu'un matin il m'arriva une chose vraiment extraordinaire. Ce jour-là, 15
j'avais quitté ma cabane de bonne heure et je faisais, armé jusqu'aux dents, un voyage d'exploration à travers mon île . . . Tout à coup je vis venir de mon côté un groupe de trois ou quatre personnes, qui parlaient à voix très haute et gesticulaient vivement. Juste Dieu! des hommes dans 20
mon île! Je n'eus que le temps de me jeter derrière un bouquet de lauriers-roses, et à plat ventre, s'il vous plaît . . . Les hommes passèrent près de moi sans me voir . . . Je crus distinguer la voix du concierge Colombe, ce qui me rassura un peu; mais, c'est égal, dès qu'ils furent loin, je sortis de ma cachette et je les suivis à distance pour voir ce que tout cela deviendrait . . .

Ces étrangers restèrent longtemps dans mon 30
île . . . Ils la visitèrent d'un bout à l'autre dans tous ses détails. Je les vis entrer dans mes grottes

et sonder avec leurs cannes la profondeur de mes océans. De temps en temps ils s'arrêtaient et remuaient la tête. Toute ma crainte était qu'ils ne vinssent à découvrir mes résidences ... Que serais-je devenu, grand Dieu! Heureusement, il n'en fut rien, et au bout d'une demi-heure, les hommes se retirèrent sans se douter seulement que l'île était habitée. Dès qu'ils furent partis, je courus m'enfermer dans une de mes cabanes, et passai là le reste du jour à me demander quels étaient ces hommes et ce qu'ils étaient venus faire.

J'allais le savoir bientôt.

Le soir, à souper, M. Eyssette nous annonça solennellement que la fabrique était vendue, et que, dans un mois, nous partirions tous pour Lyon, où nous allions demeurer désormais.

Ce fut un coup terrible. Il me sembla que le ciel croulait. La fabrique vendue! ... Eh bien! et mon île, mes grottes, mes cabanes?

Hélas! l'île, les grottes, les cabanes, M. Eyssette avait tout vendu; il fallait tout quitter. Dieu, que je pleurai! ...

Pendant un mois, tandis qu'à la maison on emballait les glaces et la vaisselle, je me promenais triste et seul dans ma chère fabrique. Je n'avais plus le cœur à jouer, vous pensez ... oh! non ... J'allais m'asseoir dans tous les coins, et regardant les objets autour de moi, je leur parlais comme à des personnes; je disais aux platanes: «Adieu, mes chers amis!» et aux bassins: «C'est fini, nous ne nous verrons plus!» Il y avait dans le fond du jardin un grand grenadier dont les belles fleurs

rouges s'épanouissaient au soleil. Je lui dis en sanglotant: «Donne-moi une de tes fleurs.» Il me la donna. Je la mis dans ma poitrine, en souvenir de lui. J'étais très malheureux.

Je quittai mon île le 30 septembre 1849.

II.

LYON.

O choses de mon enfance, quelle impression vous m'avez laissée! Il me semble que c'est hier, ce voyage sur le Rhône. Je vois encore le bateau, ses passagers, son équipage; j'entends le bruit des
5 roues et le sifflet de la machine. Le capitaine s'appelait Génies, le maître-coq Montélimart. On n'oublie pas ces choses-là.

La traversée dura trois jours. Je passai ces trois jours sur le pont, descendant au salon juste
10 pour manger et dormir. Le reste du temps, j'allais me mettre à la pointe extrême du navire, près de l'ancre. Il y avait là une grosse cloche qu'on sonnait en entrant dans les villes: je m'asseyais à côté de cette cloche, parmi des tas de corde; je posais la
15 cage du perroquet entre mes jambes et je regardais. Le Rhône était si large qu'on voyait à peine ses rives. Moi, je l'aurais voulu encore plus large, et qu'il se fût appelé: la mer! Le ciel riait, l'onde était verte. De grandes barques descendaient au
20 fil de l'eau. Des mariniers, guéant le fleuve à dos de mules, passaient près de nous en chantant. Parfois, le bateau longeait quelque île bien touffue, couverte de joncs et de saules. «Oh! une île déserte!»

me disais-je dans moi-même; et je la dévorais des yeux...

Vers la fin du troisième jour, je crus que nous allions avoir un grain. Le ciel s'était assombri subitement; un brouillard épais dansait sur le fleuve; à l'avant du navire on avait allumé une grosse lanterne, et, ma foi! en présence de tous ces symptômes, je commençais à être ému... A ce moment, quelqu'un dit près de moi: «Voilà Lyon!» En même temps la grosse cloche se mit à sonner. C'était Lyon. 10

Confusément, dans le brouillard, je vis des lumières briller sur l'une et sur l'autre rive; nous passâmes sous un pont, puis sous un autre. A chaque fois l'énorme tuyau de la machine se courbait en deux et crachait des torrents d'une fumée 15 noire qui faisait tousser... Sur le bateau, c'était un remue-ménage effroyable. Les passagers cherchaient leurs malles; les matelots juraient en roulant des tonneaux dans l'ombre. Il pleuvait...

Je me hâtai de rejoindre ma mère, Jacques et 20 la vieille Annou qui étaient à l'autre bout du bateau, et nous voilà tous les quatre, serrés les uns contre les autres sous le grand parapluie d'Annou, tandis que le bateau se rangeait au long des quais et que le débarquement commençait. 25

En vérité, si M. Eyssette n'était pas venu nous tirer de là, je crois que nous n'en serions jamais sortis. Il arriva vers nous à tâtons, en criant: «Qui vive! qui vive!» A ce «qui vive!» bien connu, nous répondîmes: «amis!» tous les quatre à la fois 30 avec un bonheur, un soulagement inexprimable... M. Eyssette nous embrassa lestement, prit mon

frère d'une main, moi de l'autre, dit aux femmes: «Suivez-moi!» et en route . . . Ah! c'était un homme.

Nous avançons avec peine; il faisait nuit, le
5 pont glissait. A chaque pas, on se heurtait contre des caisses . . . Tout à coup, du bout du navire, une voix stridente, éplorée, arriva jusqu'à nous: «Robinson! Robinson!» disait la voix.

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je; et j'essayai de
10 dégager ma main de celle de mon père; lui, croyant que j'avais glissé, me serra plus fort.

La voix reprit, plus stridente encore, et plus éplorée: «Robinson! mon pauvre Robinson!» Je fis un nouvel effort pour dégager ma main. «Mon
15 perroquet, criai-je, mon perroquet!»

— Il parle donc maintenant? dit Jacques.

S'il parlait, je crois bien; on l'entendait d'une lieue . . . Dans mon trouble, je l'avais oublié, là-bas, tout au bout du navire, près de l'ancre, et c'est
20 de là qu'il m'appelait, en criant de toutes ses forces: «Robinson! Robinson! mon pauvre Robinson!»

Malheureusement nous étions loin; le capitaine criait: «Dépêchons-nous.»

— Nous viendrons le chercher demain, dit M. Eys-
25 sette; sur les bateaux, rien ne s'égare. Et là-dessus, malgré mes larmes, il m'entraîna. Pécaïre! le lendemain on l'envoya chercher et on ne le trouva pas . . . Jugez de mon désespoir: plus de Vendredi! plus de perroquet! Robinson n'était plus possible. Le
30 moyen, d'ailleurs, avec la meilleure volonté du monde, de se forger une île déserte, à un quatrième étage, dans une maison sale et humide, rue Lanterne?

Oh! l'horrible maison! Je la verrai toute ma vie: l'escalier était gluant, la cour ressemblait à un puits; le concierge, un cordonnier, avait son échoppe contre la pompe ... C'était hideux.

Le dimanche, pour nous égayer un peu, nous ⁵ allions nous promener en famille sur les quais du Rhône, avec des parapluies. Instinctivement nous nous dirigions toujours vers le Midi, du côté de Perrache. «Il me semble que cela nous rapproche du pays,» disait ma mère, qui languissait encore ¹⁰ plus que moi ... Ces promenades de famille étaient lugubres. M. Eyssette grondait, Jacques pleurait tout le temps, moi je me tenais toujours derrière; je ne sais pas pourquoi, j'avais honte d'être dans la rue, sans doute parce que nous étions pauvres. ¹⁵

Au bout d'un mois, la vieille Annou tomba malade. Les brouillards la tuaient; on dut la renvoyer dans le Midi. Cette pauvre fille, qui aimait ma mère à la passion, ne pouvait pas se décider à nous quitter. Elle suppliait qu'on la gardât, promettant ²⁰ de ne pas mourir. Il fallut l'embarquer de force. Arrivée dans le Midi, elle s'y maria de désespoir.

Annou partie, on ne prit pas de nouvelle bonne, ce qui me parut le comble de la misère ... La femme du concierge montait faire le gros ouvrage; ²⁵ ma mère, au feu des fourneaux, calcinait ses belles mains blanches que j'aimais tant à embrasser; quant aux provisions, c'est Jacques qui les faisait. On lui mettait un grand panier sous le bras, en lui disant: «Tu achèteras ça et ça;» et il achetait ³⁰ ça et ça très bien, toujours en pleurant, par exemple.

Pauvre Jacques! il n'était pas heureux, lui non plus. M. Eyssette, de le voir éternellement la larme à l'œil, avait fini par le prendre en grippe et l'abreuvait de taloches ... On entendait tout le
5 jour: «Jacques, tu es un butor! Jacques, tu es un âne!» Le fait est que, lorsque son père était là, le malheureux Jacques perdait tous ses moyens. Les efforts qu'il faisait pour retenir ses larmes le rendaient laid. M. Eyssette lui portait malheur.
10 Écoutez la scène de la cruche:

✱ Un soir, au moment de se mettre à table, on s'aperçoit qu'il n'y a plus une goutte d'eau dans la maison.

— Si vous voulez, j'irai en chercher, dit ce bon
15 enfant de Jacques.

Et le voilà qui prend la cruche, une grosse cruche de grès.

M. Eyssette hausse les épaules:

— Si c'est Jacques qui y va, dit-il, la cruche
20 est cassée, c'est sûr.

— Tu entends, Jacques, — c'est M^{me} Eyssette qui parle avec sa voix tranquille, — tu entends, ne la casse pas, fais bien attention.

M. Eyssette reprend:

25 — Oh! tu as beau lui dire de ne pas la casser, il la cassera tout de même.

Ici, la voix éplorée de Jacques:

— Mais enfin, pourquoi voulez-vous que je la casse?

30 — Je ne veux pas que tu la casses, je te dis que tu la casseras, répond M. Eyssette, et d'un ton qui n'admet pas de réplique.

Jacques ne réplique pas; il prend la cruche d'une main fiévreuse et sort brusquement avec l'air de dire:

— Ah! je la casserai? Eh bien, nous allons voir!

Cinq minutes, dix minutes se passent; Jacques ⁵ ne revient pas. M^{me} Eyssette commence à se tourmenter:

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!

— Parbleu! que veux-tu qu'il lui soit arrivé?
dit M. Eyssette d'un ton bourru. Il a cassé la ¹⁰ cruche et n'ose plus rentrer.

Mais tout en disant cela, — avec son air bourru, c'était le meilleur homme du monde, — il se lève et va ouvrir la porte pour voir un peu ce que Jacques était devenu. Il n'a pas loin à aller; ¹⁵ Jacques est debout sur le palier, devant la porte, les mains vides, silencieux, pétrifié. En voyant M. Eyssette, il pâlit, et d'une voix navrante et faible, oh! si faible: «Je l'ai cassée,» dit-il... Il l'avait cassée!...

Dans les archives de la maison Eyssette, nous ²⁰ appelons cela «la scène de la cruche.»

Il y avait environ deux mois que nous étions à Lyon, lorsque nos parents songèrent à nos études. Mon père aurait bien voulu nous mettre au collège, mais c'était trop cher. «Si nous les envoyions dans ²⁵ une manécanterie? dit M^{me} Eyssette; il paraît que les enfants y sont bien.» Cette idée sourit à mon père, et comme Saint-Nizier était l'église la plus proche, on nous envoya à la manécanterie de Saint-Nizier.

30

C'était très amusant, la manécanterie! Au lieu de nous bourrer la tête de grec et de latin comme

dans les autres institutions, on nous apprenait à servir la messe du grand et du petit côté, à chanter les antiennes, à faire des génuflexions, à encenser élégamment, ce qui est très difficile. Il y avait bien
5 par-ci, par-là, quelques heures dans le jour consacrées aux déclinaisons et à l'*Épitomé*, mais ceci n'était qu'accessoire. Avant tout, nous étions là pour le service de l'église. Au moins une fois par semaine, l'abbé Micou nous disait entre deux prises
10 et d'un air solennel : « Demain, messieurs, pas de classe du matin ! Nous sommes d'enterrement. »

Nous étions d'enterrement. Quel bonheur ! Puis c'étaient des baptêmes, des mariages, une visite de Monseigneur, le viatique qu'on portait à un malade.
15 Malheureusement j'étais très petit, et cela me désespérait. Figurez-vous que, même en me haussant, je ne montais guère plus haut que les bas blancs de M. Caduffe, notre suisse, et puis si frêle ! ... Une fois, à la messe, en changeant les Évangiles
20 de place, le gros livre était si lourd qu'il m'entraîna. Je tombai de tout mon long sur les marches de l'autel. Le pupitre fut brisé, le service interrompu. C'était un jour de Pentecôte. Quel scandale ! ... A part ces légers inconvénients de ma petite taille,
25 j'étais très content de mon sort, et souvent le soir, en nous couchant, Jacques et moi, nous nous disions : « En somme, c'est très amusant la manécanterie. » Par malheur, nous n'y restâmes pas longtemps. Un ami de la famille, recteur d'université dans le Midi,
30 écrivit un jour à mon père que s'il voulait une bourse d'externe au collège de Lyon pour un de ses fils, on pourrait lui en avoir une.

— Ce sera pour Daniel, dit M. Eyssette.

— Et Jacques? dit ma mère.

— Oh! Jacques! je le garde avec moi; il me sera très utile. D'ailleurs, je m'aperçois qu'il a du goût pour le commerce. Nous en ferons un négociant. ⁵

Ce qui me frappa d'abord, à mon arrivée au collège, c'est que j'étais le seul avec une blouse. A Lyon, les fils de riches ne portent pas de blouses; il n'y a que les enfants de la rue, les *gones* comme on dit. Moi, j'en avais une, une petite blouse ¹⁰ à carreaux qui datait de la fabrique; j'avais une blouse, j'avais l'air d'un gone... Quand j'entrai dans la classe, les élèves ricanèrent. On disait: «Tiens! il a une blouse!» Le professeur fit la grimace et tout de suite me prit en aversion. ¹⁵ Depuis lors, quand il me parla, ce fut toujours du bout des lèvres, d'un air méprisant. Jamais il ne m'appela par mon nom; il disait toujours: «Eh! vous, là-bas, le petit Chose!» Je lui avais dit pourtant plus de vingt fois que je m'appelais Daniel ²⁰ Ey-sset-te... A la fin, mes camarades me surnommèrent «le petit Chose», et le surnom me resta...

Ce n'était pas seulement ma blouse qui me distinguait des autres enfants. Les autres avaient de beaux cartables en cuir jaune, des encriers de ²⁵ buis qui sentaient bon, des cahiers cartonnés, des livres neufs avec beaucoup de notes dans le bas; moi, mes livres étaient de vieux bouquins achetés sur les quais, moisés, fanés, sentant le rance; les couvertures étaient toujours en lambeaux, quelque- ³⁰ fois il manquait des pages. Jacques faisait bien de son mieux pour me les relier avec du gros carton

et de la colle forte; mais il mettait toujours trop de colle, et cela puait. Il m'avait fait aussi un cartable avec une infinité de poches; très commode, mais toujours trop de colle. Le besoin de coller
5 et de cartonner était devenu chez Jacques une manie comme le besoin de pleurer. Il avait constamment devant le feu un tas de petits pots de colle, et, dès qu'il pouvait s'échapper du magasin un moment, il collait, reliait, cartonnait. Le reste du
10 temps, il portait des paquets en ville, écrivait sous la dictée, allait aux provisions, — le commerce enfin.

Quant à moi, j'avais compris que, lorsqu'on est boursier, qu'on porte une blouse, qu'on s'appelle
15 «le petit Chose», il faut travailler deux fois plus que les autres pour être leur égal, et ma foi! le petit Chose se mit à travailler de tout son courage ...

C'était un lundi du mois de juillet.

20 En entrant dans la salle à manger, je vis tout de suite qu'il n'y avait que deux couverts sur la table, celui de mon père et le mien.

— Et ma mère? Et Jacques? demandai-je, étonné.

25 M. Eyssette me répondit d'une voix douce qui ne lui était pas habituelle:

— Ta mère et Jacques sont partis, Daniel; on nous a écrit que l'abbé était au lit; tu connais ta mère, elle a voulu partir, et je lui ai donné Jacques
30 pour l'accompagner.

Nous dinâmes tristement en face l'un de l'autre, sans parler.

Le repas terminé, on alluma la lampe, et la veillée commença. Sur la nappe, au milieu des débris du dessert, M. Eyssette avait posé ses gros livres de commerce et faisait ses comptes à haute voix; moi, j'avais ouvert la fenêtre et je m'y étais accoudé . . .

J'étais là depuis quelques instants, pensant à des choses tristes et regardant vaguement dans la nuit, quand un violent coup de sonnette m'arracha de ma croisée brusquement. 10

— Restez, père! j'y vais. Et je m'élançai vers la porte.

Un homme était debout sur le seuil. Je l'entrevis dans l'ombre, me tendant quelque chose que j'hésitais à prendre. 15

— C'est une dépêche, dil-il. Il faut signer.

Le petit Chose signa d'une main tremblante, à la lueur des lampes de l'escalier; ensuite il ferma la porte et rentra, tenant la dépêche cachée sous sa blouse. 20

— C'était un pauvre? me dit mon père en me regardant.

Je répondis, sans rougir: «C'était un pauvre;» et pour détourner ses soupçons, je repris ma place à la croisée. 25

J'y restai encore quelque temps, ne bougeant pas, ne parlant pas, serrant contre ma poitrine ce papier qui me brûlait.

Enfin, je me décidai à passer dans ma chambre pour savoir une bonne fois à quoi m'en tenir. Je sortis de la salle à manger, lentement, sans avoir l'air; mais quand je fus dans ma chambre, avec 30

quelle rapidité fiévreuse j'allumai ma lampe! Et comme mes mains tremblaient en ouvrant cette dépêche de mort! Et de quelles larmes brûlantes je l'arrosai, lorsque je l'eus ouverte! . . .

5 Combien de temps je restai là, debout, pleurant devant cette dépêche ouverte, je l'ignore. Je me souviens seulement que les yeux me cuisaient beaucoup, et qu'avant de sortir de ma chambre je baignai mon visage longuement. Puis, je rentrai dans la
10 salle à manger, tenant dans ma petite main crispée la dépêche trois fois maudite.

Je m'approchai de la table et je vins m'asseoir à côté de M. Eyssette, juste à côté de lui. Alors, comme je le regardais tristement avec ma dépêche
15 à la main, M. Eyssette leva la tête. Nos regards se rencontrèrent, et je ne sais pas ce qu'il vit dans le mien, mais je sais que sa figure se décomposa tout à coup, qu'un grand cri jaillit de sa poitrine, qu'il me dit d'une voix à fendre l'âme: «Il est mort,
20 n'est-ce pas?» que la dépêche glissa de mes doigts, que je tombai dans ses bras en sanglotant, et que nous pleurâmes longuement, éperdus, dans les bras l'un de l'autre.

III.

LE CAHIER ROUGE.

Il y avait déjà quelque temps que notre cher abbé était mort, lorsqu'un soir, à l'heure de nous coucher, je fus très étonné de voir Jacques fermer notre chambre à double tour, boucher soigneusement les rainures de la porte, et, cela fait, venir vers 5 moi, d'un grand air de solennité et de mystère.

Il faut vous dire qu'un singulier changement s'était opéré dans les habitudes de l'ami Jacques. D'abord, ce que peu de personnes voudront croire, Jacques ne pleurait plus, ou presque plus; puis, 10 son fol amour du cartonnage lui avait à peu près passé. Les petits pots de colle allaient encore au feu de temps en temps, mais ce n'était plus avec le même entrain; maintenant, si vous aviez besoin d'un cartable, il fallait vous mettre à genoux pour 15 l'obtenir . . . Plusieurs fois, je l'avais surpris dans le magasin, parlant seul et faisant des gestes. La nuit, il ne dormait pas; je l'entendais marmotter entre ses dents, puis subitement sauter à bas du lit et marcher à grands pas dans la chambre . . . , 20 tout cela n'était pas naturel et me faisait peur quand j'y songeais. Il me semblait que Jacques allait devenir fou,

Ce soir-là, quand je le vis fermer à double tour la porte de notre chambre, cette idée de folie me revint dans la tête et j'eus un mouvement d'effroi; mon pauvre Jacques! lui, ne s'en aperçut pas, et prenant gravement une de mes mains dans les siennes:

— Daniel, me dit-il, je vais te confier quelque chose, mais il faut me jurer que tu n'en parleras jamais.

10 Je compris tout de suite que Jacques n'était pas fou. Je répondis sans hésiter:

— Je te le jure, Jacques.

— Eh bien! tu ne sais pas? . . . chut! . . .

Je fais un poème, un grand poème.

15 — Un poème, Jacques! tu fais un poème, toi!

Pour toute réponse, Jacques tira de dessous sa veste un énorme cahier rouge qu'il avait cartonné lui-même, et en tête duquel il avait écrit de sa plus belle main:

RELIGION! RELIGION!

Poème en douze chants.

PAR EYSSETTE (JACQUES).

20 C'était si grand que j'en eus comme un vertige. Comprenez-vous cela? . . . Jacques, mon frère Jacques, un enfant de treize ans, le Jacques des sanglots et des petits pots de colle, faisait: *Religion! Religion!* poème en douze chants.

25 Et personne ne s'en doutait! et on continuait à l'envoyer chez les marchands d'herbes avec un panier sous le bras! et son père lui criait plus que jamais: «Jacques, tu es un âne! . . .»

Ah! pauvre cher Eyssette (Jacques!) comme je vous aurais sauté au cou de bon cœur, si j'avais osé. Mais je n'osai pas . . . Songez donc! . . . *Religion! Religion!* poème en douze chants! . . . Pourtant la vérité m'oblige à dire que ce poème⁵ en douze chants était loin d'être terminé. Je crois même qu'il n'y avait encore de fait que les quatre premiers vers du premier chant; mais vous savez, en ces sortes d'ouvrages la mise en train est toujours ce qu'il y a de plus difficile, et comme¹⁰ disait Eyssette (Jacques) avec beaucoup de raison: «Maintenant que j'ai mes quatre premiers vers, le reste n'est rien; ce n'est plus qu'une affaire de temps.»

Ce reste qui n'était rien qu'une affaire de temps,¹⁵ jamais Eyssette (Jacques) n'en put venir à bout . . . Que voulez-vous? les poèmes ont leurs destinées; il paraît que la destinée de *Religion! Religion!* poème en douze chants, était de ne pas être en douze chants du tout. Le poète eut beau faire, il²⁰ n'alla jamais plus loin que les quatre premiers vers. C'était fatal. A la fin, le malheureux garçon, impatienté, envoya son poème au diable et congédia la Muse (on disait encore la Muse dans ce temps-là). Le jour même, ses sanglots le reprirent et les petits²⁵ pots de colle reparurent devant le feu . . . Et le cahier rouge? . . . Oh! le cahier rouge, il avait sa destinée aussi, celui-là.

Jacques me dit: «Je te le donne, mets-y ce que tu voudras.» Savez-vous ce que j'y mis, moi? . . .³⁰ Mes poésies, parbleu! les poésies du petit Chose. Jacques m'avait donné son mal.

Et maintenant, si le lecteur le veut bien, pendant que le petit Chose est en train de cueillir des rimes, nous allons d'une enjambée franchir quatre ou cinq années de sa vie. J'ai hâte d'arriver à un certain printemps de 1856, dont la maison Eyssette n'a pas encore aujourd'hui perdu le souvenir; on a comme cela des dates dans les familles.

Du reste, ce fragment de ma vie que je passe sous silence, le lecteur ne perdra rien à ne pas le connaître. C'est toujours la même chanson, des larmes et de la misère! les affaires qui ne vont pas, des loyers en retard, des créanciers qui font des scènes, les diamants de la mère vendus, l'argenterie au mont-de-piété, les draps de lit qui ont des trous, les pantalons qui ont des pièces, des privations de toutes sortes, des humiliations de tous les jours, l'éternel «comment ferons-nous demain?» le coup de sonnette insolent des huissiers, le concierge qui sourit quand on passe, et puis les emprunts, et puis les protêts, et puis . . . et puis.)

✱ Nous voilà donc en 1856.

Cette année-là, le petit Chose achevait sa philosophie.

C'était, si j'ai bonne mémoire, un jeune garçon très prétentieux, se prenant tout à fait au sérieux comme philosophe et aussi comme poète; du reste, pas plus haut qu'une botte et sans un poil de barbe au menton.

Or, un matin que ce grand philosophe de petit Chose se disposait à aller en classe, M. Eyssette père l'appela dans le magasin, et sitôt qu'il le vit entrer, lui fit de sa voix brutale:

— Daniel, jette tes livres, tu ne vas plus au collège.

Ayant dit cela, M. Eyssette père se mit à marcher à grands pas dans le magasin, sans parler. Il paraissait très ému, et le petit Chose aussi, je vous assure . . . Après un long moment de silence, M. Eyssette père reprit la parole:

— Mon garçon, dit-il, j'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre, oh! bien mauvaise . . . nous allons être obligés de nous séparer tous, voici pour-¹⁰ quoi.

Ici, un grand sanglot, un sanglot déchirant retentit derrière la porte entre-bâillée.

Jacques, tu es un âne! cria M. Eyssette sans se retourner, puis il continua:¹⁵

— Quand nous sommes venus à Lyon, il y a huit ans, ruinés par les révolutionnaires, j'espérais, à force de travail, arriver à reconstruire notre fortune; mais le démon s'en mêle! Je n'ai réussi qu'à nous enfoncer jusqu'au cou dans les dettes et²⁰ dans la misère . . . A présent, c'est fini, nous sommes embourbés . . . Pour sortir de là, nous n'avons qu'un parti à prendre, maintenant que vous voilà grandis: vendre le peu qui nous reste et chercher notre vie chacun de notre côté.²⁵

Un nouveau sanglot de l'invisible Jacques vint interrompre M. Eyssette; mais il était tellement ému lui-même qu'il ne se fâcha pas. Il fit seulement signe à Daniel de fermer la porte, et, la porte fermée, il reprit:³⁰

— Voici donc ce que j'ai décidé: jusqu'à nouvel ordre, ta mère va s'en aller vivre dans le Midi,

chez son frère, l'oncle Baptiste. Jacques restera à Lyon; il a trouvé un petit emploi au mont-de piété. Moi, j'entre comme commis-voyageur à la Société vinicole . . . Quant à toi, mon pauvre enfant, il
5 va falloir aussi que tu gagnes ta vie . . . Justement, je reçois une lettre du recteur qui te propose une place de maître d'études; tiens, lis!

Le petit Chose prit la lettre.

— D'après ce que je vois, dit-il tout en lisant,
10 je n'ai pas de temps à perdre.

— Il faudrait partir demain.

— C'est bien, je partirai . . .

Là-dessus, le petit Chose replia la lettre et la rendit à son père d'une main qui ne tremblait pas.
15 C'était un grand philosophe, comme vous voyez.

A ce moment, M^{me} Eyssette entra dans le magasin, puis Jacques timidement derrière elle . . . Tous deux s'approchèrent du petit Chose et l'embrassèrent en silence; depuis la veille ils étaient au courant
20 de ce qui se passait.

— Qu'on s'occupe de sa malle! fit brusquement M. Eyssette, il part demain matin par le bateau.

M^{me} Eyssette poussa un gros soupir, Jacques esquissa un sanglot, et tout fut dit.

25 X On commençait à être fait au malheur dans cette maison-là.

Le lendemain de cette journée mémorable, toute la famille accompagna le petit Chose au bateau. Par une coïncidence singulière, c'était le même
30 bateau qui avait amené les Eyssette à Lyon six ans auparavant. Capitaine Génies, maître-coq Montélimart! Naturellement on se rappela le parapluie

d'Annou, le perroquet de Robinson et quelques autres épisodes du débarquement . . . Ces souvenirs égayèrent un peu ce triste départ, et amenèrent l'ombre d'un sourire sur les lèvres de M^{me} Eyssette. 5

Tout à coup la cloche sonna. Il fallait partir.

Le petit Chose, s'arrachant aux étreintes de ses amis, franchit bravement la passerelle . . .

— Sois sérieux, lui cria son père.

— Ne sois pas malade, dit M^{me} Eyssette. 10

Jacques voulait parler, mais il ne put pas; il pleurait trop.

Le petit Chose ne pleurait pas, lui. Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, c'était un grand philosophe, et positivement les philosophes ne doivent 15 pas s'attendrir . . .

Et pourtant, Dieu sait s'il les aimait, ces chères créatures qu'il laissait derrière lui, dans le brouillard. Dieu sait s'il aurait donné volontiers pour elles tout son sang et toute sa chair . . . Mais que voulez- 20 vous? La joie de quitter Lyon, le mouvement du bateau, l'ivresse du voyage, l'orgueil de se sentir homme, — homme libre, homme fait, voyageant seul et gagnant sa vie, — tout cela grisait le petit Chose et l'empêchait de songer, comme il aurait 25 dû, aux trois êtres chéris qui sanglotaient là-bas, debout sur les quais du Rhône . . .

Le premier soin du petit Chose, en arrivant dans sa ville natale, fut de se rendre à l'Académie, où logeait M. le recteur. 30

Ce recteur, ami d'Eyssette père, était un grand beau vieux, alerte et sec, n'ayant rien qui sentît

le pédant, ni quoi que ce fût de semblable. Il accueillit Eyssette fils avec une grande bienveillance. Toutefois, quand on l'introduisit dans son cabinet, le brave homme ne put retenir un geste de surprise.
5 prise.

— Ah! mon Dieu! dit-il, comme il est petit!

Le fait est que le petit Chose était ridiculement petit; et puis l'air si jeune, si mauviète.

L'exclamation du recteur lui porta un coup terrible: «Ils ne vont pas vouloir de moi,» pensa-t-il.
10 Et tout son corps se mit à trembler.

Heureusement, comme s'il eût deviné ce qui se passait dans cette pauvre petite cervelle, le recteur reprit:

15 — Approche ici, mon garçon . . . Nous allons donc faire de toi un maître d'études . . . A ton âge, avec cette taille et cette figure-là, le métier te sera plus dur qu'à un autre . . . Mais enfin, puisqu'il le faut, puisqu'il faut que tu gagnes ta vie, mon cher
20 enfant, nous arrangerons cela pour le mieux . . . En commençant, on ne te mettra pas dans une grande baraque . . . Je vais t'envoyer dans un collège communal, à quelques lieues d'ici, à Sarlande, en pleine montagne . . . Là tu feras ton
25 apprentissage d'homme, tu t'aguerriras au métier, tu grandiras, tu prendras de la barbe; puis, le poil venu, nous verrons!

Tout en parlant, M. le recteur écrivait au principal du collège de Sarlande pour lui présenter son
30 protégé. La lettre terminée, il la remit au petit Chose et l'engagea à partir le jour même; là-dessus, il lui donna quelques sages conseils et le congédia

d'une tape amicale sur la joue en lui promettant de ne pas le perdre de vue.

✕ Voilà mon petit Chose bien content. Quatre à quatre il dégringole l'escalier séculaire de l'Académie, et s'en va d'une haleine retenir sa place ⁵ pour Sarlande.

La diligence ne part que dans l'après-midi; encore quatre heures à attendre! Le petit Chose en profite pour aller parader au soleil sur l'esplanade et se montrer à ses compatriotes. Ce premier devoir ¹⁰ accompli, il songe à prendre quelque nourriture et se met en quête d'un cabaret à portée de son escarcelle . . . Juste en face les casernes, il en avise un propre, reluisant, avec une belle enseigne toute neuve: ¹⁵

Au Compagnon du Tour de France.

— Voici mon affaire, se dit-il. Et après quelques minutes d'hésitation, — c'est la première fois que le petit Chose entre dans un restaurant, — il pousse résolument la porte. ²⁰

Le cabaret est désert pour le moment. Des murs peints à la chaux . . ., quelques tables de chêne . . . Dans un coin, de longues cannes de compagnons, à bouts de cuivre, ornées de rubans multicolores . . . Au comptoir, un gros homme qui ronfle, le nez ²⁵ dans un journal.

— Holà! quelqu'un! dit le petit Chose, en frappant de son poing fermé sur les tables, comme un vieux coureur de tavernes.

Le gros homme du comptoir ne se réveille pas ³⁰ pour si peu; mais du fond de l'arrière-boutique, la cabaretière accourt . . . En voyant le nouveau

client que l'ange Hasard lui amène, elle pousse un grand cri :

— Miséricorde! monsieur Daniel!

— Annou! ma vieille Annou! répond le petit
5 Chose. Et les voilà dans les bras l'un de l'autre.

Eh! mon Dieu, oui, c'est Annou, la vieille Annou, anciennement bonne des Eyssette, maintenant cabaretière, mère des compagnons, mariée à Jean Peyrol, ce gros qui ronfle là-bas dans le comptoir . . . Et
10 comme elle est heureuse, si vous saviez, cette brave Annou, comme elle est heureuse de revoir M. Daniel! comme elle l'embrasse! comme elle l'étreint! comme elle l'étouffe!

Au milieu de ces effusions, l'homme du comptoir
15 se réveille.

Il s'étonne d'abord un peu du chaleureux accueil que sa femme est en train de faire à ce jeune inconnu; mais quand on lui apprend que ce jeune inconnu est M. Daniel Eyssette en personne, Jean
20 Peyrol devient rouge de plaisir et s'empresse autour de son illustre visiteur.

— Avez-vous déjeuné, monsieur Daniel?

— Ma foi! non, mon bon Peyrol; . . . c'est précisément ce qui m'a fait entrer ici.

25 Justice divine! . . . M. Daniel n'a pas déjeuné! . . . La vieille Annou court à sa cuisine; Jean Peyrol se précipite à la cave, — une fière cave, au dire des compagnons.

En un tour de main, le couvert est mis, la
30 table est parée, le petit Chose n'a qu'à s'asseoir et à fonctionner . . . A sa gauche, Annou lui taille des mouillettes pour ses œufs, des œufs du matin,

blancs, crémeux, duvetés . . . A sa droite, Jean Peyrol lui verse un vieux Château-Neuf-des-Papes, qui semble une poignée de rubis jetée au fond de son verre . . . Le petit Chose est très heureux, il boit comme un Templier, mange comme un Hospitalier, ⁵ et trouve encore moyen de raconter, entre deux coups de dent, qu'il vient d'entrer dans l'Université, ce qui le met à même de gagner honorablement sa vie. Il faut voir de quel air il dit cela: *gagner honorablement sa vie!* — La vieille Annou s'en pâme ¹⁰ d'admiration.

Deux heures se passent ainsi en libations et en bavardages. On cause du passé couleur de deuil, de l'avenir couleur de rose. On se rappelle la fabrique, Lyon, la rue Lanterne, ce pauvre abbé ¹⁵ qu'on aimait tant . . .

Tout à coup le petit Chose se lève pour partir . . .

— Déjà, dit tristement la vieille Annou.

Le petit Chose s'excuse; il a quelqu'un de la ville à voir avant de s'en aller, une visite très ²⁰ importante . . . Quel dommage! on était si bien! . . . On avait tant de choses à se raconter encore! . . . Enfin, puisqu'il le faut, puisque M. Daniel a quelqu'un de la ville à voir, ses amis du *Tour de France* ne veulent pas le retenir plus longtemps . . . «Bon voyage, ²⁵ monsieur Daniel! Dieu vous conduise, notre cher maître!» Et jusqu'au milieu de la rue, Jean Peyrol et sa femme l'accompagnent de leurs bénédictions.

Or, savez-vous quel est ce quelqu'un de la ville que le petit Chose veut voir avant de partir? ³⁰

C'est la fabrique, cette fabrique qu'il aimait tant et qu'il a tant pleurée! . . . c'est le jardin, les

ateliers, les grands platanes, tous les amis de son enfance, toutes ses joies du premier jour . . . Que voulez-vous? Le cœur de l'homme a de ces faiblesses; il aime ce qu'il peut, même du bois, même des pierres, même une fabrique . . . D'ailleurs, l'histoire est là pour vous dire que le vieux Robinson, de retour en Angleterre, reprit la mer, et fit je ne sais combien de mille lieues pour revoir son île déserte.

10 Il n'est donc pas étonnant que, pour revoir la sienne, le petit Chose fasse quelques pas.

Déjà les grands platanes, dont la tête empanachée regarde par-dessus les maisons, ont reconnu leur ancien ami qui vient vers eux à toutes jambes.
15 De loin ils lui font signe et se penchent les uns vers les autres comme pour se dire: Voilà Daniel Eyssette! Daniel Eyssette est de retour!

Et lui se dépêche, se dépêche; mais, arrivé devant la fabrique, il s'arrête stupéfait.

20 De grandes murailles grises sans un bout de laurier-rose ou de grenadier qui dépasse . . . Plus de fenêtres, des lucarnes; plus d'ateliers, une chapelle. Au-dessus de la porte, une grosse croix de grès rouge avec un peu de latin autour! . . .

25 O douleur! la fabrique n'est plus la fabrique; c'est un couvent de Carmélites, où les hommes n'entrent jamais.

IV.

GAGNE TA VIE.

Sarlande est une petite ville des Cévennes, bâtie au fond d'une étroite vallée que la montagne enserre de partout comme un grand mur. Quand le soleil y donne, c'est une fournaise; quand la tramontane souffle, une glacière . . . 5

Le soir de mon arrivée, la tramontane faisait rage depuis le matin; et quoiqu'on fût au printemps, le petit Chose, perché sur le haut de la diligence, sentit, en entrant dans la ville, le froid le saisir jusqu'au cœur. 10

Les rues étaient noires et désertes . . . Sur la place d'armes, quelques personnes attendaient la voiture, en se promenant de long en large devant le bureau mal éclairé.

A peine descendu de mon impériale, je me fis 15 conduire au collège, sans perdre une minute. J'avais hâte d'entrer en fonctions.

Le collège n'était pas loin de la place; après m'avoir fait traverser deux ou trois larges rues silencieuses, l'homme qui portait ma malle s'arrêta 20 devant une grande maison, où tout semblait mort depuis des années.

C'est ici, dit-il, en soulevant l'énorme marteau de la porte . . .

Le marteau retomba lourdement, lourdement . . .
La porte s'ouvrit d'elle-même . . . Nous entrâmes.

J'attendis un moment sous le porche, dans l'ombre. L'homme posa ma malle par terre, je le payai, et il s'en alla bien vite . . . Derrière lui, l'énorme porte se referma lourdement, lourdement . . . Bientôt après, un portier somnolent, tenant à la main une grosse lanterne, s'approcha de moi.

— Vous êtes sans doute un nouveau? me dit-il
10 d'un air endormi.

Il me prenait pour un élève . . . Je répondis en me redressant:

— Je ne suis pas un élève du tout, je viens ici comme maître d'études; conduisez-moi chez le principal . . .
15

Le portier parut surpris; il souleva un peu sa casquette et m'engagea à entrer une minute dans sa loge. Pour le quart d'heure, M. le principal était à l'église avec les enfants. On me mènerait
20 chez lui dès que la prière du soir serait terminée.

Dans la loge, on achevait de souper. Un grand beau gaillard à moustaches blondes dégustait un verre d'eau-de-vie aux côtés d'une petite femme maigre, souffreteuse, jaune comme un coing et
25 emmitoufflée jusqu'aux oreilles dans un châle fané.

— Qu'est-ce donc, monsieur Cassagne? demanda l'homme aux moustaches.

— C'est le nouveau maître d'études, répondit le concierge en me désignant . . . Monsieur est si petit
30 que je l'avais d'abord pris pour un élève.

Tout à coup une cloche sonna; un grand bruit de pas se fit dans les vestibules.

— La prière est finie, me dit M. Cassagne en se levant; montons chez le principal.

Il prit sa lanterne, et je le suivis.

Le collège me sembla immense... D'interminables corridors, de grands porches, de larges escaliers⁵ avec des rampes de fer ouvragé..., tout cela vieux, noir, enfumé... Le portier m'apprit qu'avant 89 la maison était une école de marine, et qu'elle avait compté jusqu'à huit cents élèves, tous de la plus grande noblesse.¹⁰

Comme il achevait de me donner ces précieux renseignements, nous arrivions devant le cabinet du principal... M. Cassagne poussa doucement une double porte matelassée et frappa deux fois contre la boiserie.¹⁵

Une voix répondit: «Entrez!» Nous entrâmes.

C'était un cabinet de travail très vaste, à tapisserie verte. Tout au fond, devant une longue table, le principal écrivait à la lueur pâle d'une lampe dont l'abat-jour était complètement²⁰ baissé.

— Monsieur le principal, dit le portier en me poussant devant lui, voici le nouveau maître qui vient pour remplacer M. Serrières.

— C'est bien, fit le principal sans se déranger.²⁵

Le portier s'inclina et sortit. Je restai debout au milieu de la pièce, en tortillant mon chapeau entre mes doigts.

Quand il eut fini d'écrire, le principal se tourna vers moi, et je pus examiner à mon aise sa petite³⁰ face pâlotte et sèche, éclairée par deux yeux froids, sans couleur. Lui, de son côté, releva, pour mieux

me voir, l'abat-jour de la lampe et accrocha un lorgnon à son nez.

— Mais c'est un enfant! s'écria-t-il en bondissant sur son fauteuil. Que veut-on que je fasse
5 d'un enfant?

Pour le coup, le petit Chose eut une peur terrible; il se voyait déjà dans la rue, sans ressources ... Il eut à peine la force de balbutier deux ou trois mots et de remettre au principal la lettre
10 d'introduction qu'il avait pour lui.

Le principal prit la lettre, la lut, la relut, la plia, la déplia, la relut encore, puis il finit par me dire que, grâce à la recommandation toute particulière du recteur et à l'honorabilité de ma famille,
15 il consentait à me prendre chez lui, bien que ma grande jeunesse lui fît peur. Il entama ensuite de longues déclamations sur la gravité de mes nouveaux devoirs; mais je ne l'écoutais plus. Pour moi, l'essentiel était qu'on ne me renvoyât pas ...
20 On ne me renvoyait pas; j'étais heureux, follement heureux. J'aurais voulu que M. le principal eût mille mains et les lui embrasser toutes.

Un formidable bruit de ferraille m'arrêta dans mes effusions. Je me retournai vivement et me
25 trouvai en face d'un long personnage, à favoris rouges, qui venait d'entrer dans le cabinet sans qu'on l'eût entendu: c'était le surveillant général.

Sa tête penchée sur l'épaule, à l'*Ecce homo*, il me regardait avec le plus doux des sourires, en
30 secouant un trousseau de clefs de toutes dimensions, suspendu à son index. Le sourire m'aurait prévenu en sa faveur, mais les clefs grinçaient avec

un bruit terrible, — frinc! frinc! frinc! — qui me fit peur.

— Monsieur Viot, dit le principal, voici le remplaçant de M. Serrières qui nous arrive.

M. Viot s'inclina et me sourit le plus doucement ⁵ du monde. Ses clefs, au contraire, s'agitèrent d'un air ironique et méchant, comme pour dire: «Ce petit homme-là remplacer M. Serrières! allons donc! allons donc!»

Le principal comprit aussi bien que moi ce que ¹⁰ les clefs venaient de dire, et il ajouta avec un soupir: «Je sais qu'en perdant M. Serrières, nous faisons une perte presque irréparable (ici les clefs poussèrent un véritable sanglot...); mais je suis sûr que si M. Viot veut bien prendre le nouveau maître ¹⁵ sous sa tutelle spéciale et lui inculquer ses précieuses idées sur l'enseignement, l'ordre et la discipline de la maison n'auront pas trop à souffrir du départ de M. Serrières.»

Toujours souriant et doux, M. Viot répondit que ²⁰ sa bienveillance m'était acquise et qu'il m'aiderait volontiers de ses conseils; mais les clefs n'étaient pas bienveillantes, elles. Il fallait les entendre s'agiter et grincer avec frénésie: «Si tu bouges, petit drôle, gare à toi.» ²⁵

— Monsieur Eyssette, conclut le principal, vous pouvez vous retirer. Pour ce soir encore, il faudra que vous couchiez à l'hôtel... Soyez ici demain à huit heures... Allez...

Et il me congédia d'un geste digne. ³⁰

M. Viot, plus souriant et plus doux que jamais, m'accompagna jusqu'à la porte; mais, avant de

me quitter, il me glissa dans la main un petit cahier.

— C'est le règlement de la maison, me dit-il. Lisez et méditez...

5 Puis il ouvrit la porte et la referma sur moi, en agitant ses clefs d'une façon... frinc! frinc! frinc!

Il s'agissait de découvrir un gîte pour la nuit; ce n'était pas une mince affaire. Heureusement, 10 l'homme aux moustaches, que je trouvai fumant sa pipe devant la loge du portier, se mit tout de suite à ma disposition et me proposa de me conduire dans un bon petit hôtel point trop cher, où je serais servi comme un prince. Vous pensez si 15 j'acceptai de bon cœur.

Et maintenant, lecteur, un aveu me reste à te faire.

Quand le petit Chose se trouva seul dans cette chambre froide, devant ce lit d'auberge inconnu et 20 banal, loin de ceux qu'il aimait, son cœur éclata, et ce grand philosophe pleura comme un enfant. La vie l'épouvantait à présent; il se sentait faible et désarmé devant elle, et il pleurait, il pleurait... Tout à coup, au milieu de ses larmes, l'image des 25 siens passa devant ses yeux; il vit la maison déserte, la famille dispersée, la mère ici, le père là-bas... Plus de toit! plus de foyer! et alors, oubliant sa propre détresse pour ne songer qu'à la misère commune, le petit Chose prit une grande et belle 30 résolution: celle de reconstituer la maison Eyssette et de reconstruire le foyer à lui tout seul. Puis, fier d'avoir trouvé ce noble but à sa vie, il essuya

ces larmes indignes d'un homme, d'un reconstruteur de foyer, et sans perdre une minute, entama la lecture du règlement de M. Viot, pour se mettre au courant de ses nouveaux devoirs.

Ce règlement, recopié avec amour de la propre main de M. Viot, son auteur, était un véritable traité, divisé méthodiquement en trois parties :

1^o Devoirs du maître d'études envers ses supérieurs ;

2^o Devoirs du maître d'études envers ses collègues ; 10

3^o Devoirs du maître d'études envers les élèves.

Tous les cas y étaient prévus, depuis le carreau brisé jusqu'aux deux mains qui se lèvent en même temps à l'étude, tous les détails de la vie des maîtres y étaient consignés, depuis le chiffre de leurs - appointements jusqu'à la demi-bouteille de vin à laquelle ils avaient droit à chaque repas. 15

Le règlement se terminait par une belle pièce d'éloquence, un discours sur l'utilité du règlement lui-même ; mais, malgré son respect pour l'œuvre 20 de M. Viot, le petit Chose n'eut pas la force d'aller jusqu'au bout, et, — juste au plus beau passage du discours, — il s'endormit...

Le lendemain, à huit heures, j'arrivai au collège. M. Viot, debout sur la porte, son trousseau de clefs 25 à la main, surveillait l'entrée des externes. Il m'accueillit avec son plus doux sourire.

— Attendez sous le porche, me dit-il, quand les élèves seront rentrés, je vous présenterai à vos collègues. 30

J'attendis sous le porche, me promenant de long en large, saluant jusqu'à terre MM. les professeurs

qui accouraient essoufflés. Un seul de ces messieurs me rendit mon salut; c'était un prêtre, le professeur de philosophie, «un original,» me dit M. Viot... Je l'aimai tout de suite, cet original-là.

5 La cloche sonna. Les classes se remplirent... Quatre ou cinq grands garçons de vingt-cinq à trente ans, mal vêtus, figures communes, arrivèrent en gambadant et s'arrêtèrent interdits à l'aspect de M. Viot.

10 — Messieurs, leur dit le surveillant général en me désignant, voici M. Daniel Eyssette, votre nouveau collègue.

Ayant dit, il fit une longue révérence et se retira, toujours souriant et toujours agitant les
15 horribles clefs.

Mes collègues et moi nous nous regardâmes un moment en silence.

Le plus grand et le plus gros d'entre eux prit le premier la parole; c'était M. Serrières, le fa-
20 meux Serrières, que j'allais remplacer.

— Parbleu! s'écria-t-il d'un ton joyeux, c'est bien le cas de dire que les maîtres se suivent, mais ne se ressemblent pas.

Ceci était une allusion à la prodigieuse différence de taille qui existait entre nous. On en rit
25 beaucoup, beaucoup, moi le premier; mais je vous assure qu'à ce moment-là le petit Chose aurait volontiers vendu son âme au diable pour avoir seulement quelques pouces de plus.

20 — Ça ne fait rien, ajouta le gros Serrières en me tendant la main; quoiqu'on ne soit pas bâti pour passer sous la même toise, on peut tout de même

vider quelques flacons ensemble... Venez avec nous, collègue ..., je paye un punch d'adieu au café Barbette; je veux que vous en soyez ..., on fera connaissance en trinquant.

Sans me laisser le temps de répondre, il prit ⁵ mon bras sous le sien et m'entraîna dehors.

Le café Barbette, où mes nouveaux collègues me menèrent, était situé sur la place d'armes. Les sous-officiers de la garnison le fréquentaient, et ce qui frappait en y entrant, c'était la quantité ¹⁰ de shakos et de ceinturons pendus aux patères...

Ce jour-là, le départ de Serrières et son punch d'adieu avaient attiré le ban et l'arrière-ban des habitués... Les sous-officiers auxquels Serrières me présenta en arrivant, m'accueillirent avec beaucoup ¹⁵ de cordialité. A dire vrai, pourtant, l'arrivée du petit Chose ne fit pas grande sensation, et je fus bien vite oublié, dans le coin de la salle où je m'étais réfugié timidement... Pendant que les verres se remplissaient, le gros Serrières vint s'asseoir à ²⁰ côté de moi; il avait quitté sa redingote et tenait aux dents une longue pipe de terre sur laquelle son nom était en lettres de porcelaine. Tous les maîtres d'études avaient, au café Barbette, une pipe comme cela. ²⁵

— Eh bien! collègue, me dit le gros Serrières, vous voyez qu'il y a encore de bons moments dans le métier ... En somme, vous êtes bien tombé en venant à Sarlande pour votre début. Vous allez avoir l'étude des petits, des gamins qu'on mène à ³⁰ la baguette. Il faut voir comme je les ai dressés!

V.

LES PETITS.

Ceux-là n'étaient pas méchants; c'étaient les autres. Ceux-là ne me firent jamais de mal, et moi je les aimais bien, parce qu'ils ne sentaient pas encore le collège et qu'on lisait toute leur âme dans leurs yeux.

Je ne les punissais jamais. A quoi bon? Est-ce qu'on punit les oiseaux?... Quand ils pépiaient trop haut, je n'avais qu'à crier: «Silence!» Aussitôt ma volière se taisait, — au moins pour cinq minutes.

Le plus âgé de l'étude avait onze ans. Onze ans, je vous demande! Et le gros Serrières qui se vanlait de les mener à la baguette!...

Moi, je ne les menai pas à la baguette. J'essayai d'être toujours bon, voilà tout.

Quelquefois, quand ils avaient été bien sages, je leur racontais une histoire... Une histoire!... Quel bonheur! Vite, vite, on pliait les cahiers, on fermait les livres; encriers, règles, porte-plumes, on jetait tout pêle-mêle au fond des pupitres; puis, les bras croisés sur la table, on ouvrait de grands yeux et on écoutait. J'avais composé à leur intention cinq ou six petits contes fantastiques: les

Débuts d'une cigale, les Infortunes de Jean Lapin, etc. Alors, comme aujourd'hui, le bonhomme La Fontaine était mon saint de prédilection dans le calendrier littéraire, et mes romans ne faisaient que commenter ses fables; seulement j'y mêlais ⁵ de ma propre histoire. Il y avait toujours un pauvre grillon obligé de gagner sa vie comme le petit Chose, des bêtes à bon Dieu qui cartonnaient en sanglotant, comme Eyssette (Jacques). Cela amusait beaucoup mes petits, et moi aussi cela ¹⁰ m'amusait beaucoup. Malheureusement M. Viot n'entendait pas qu'on s'amusât de la sorte.

Trois ou quatre fois par semaine, le terrible homme aux clefs faisait une tournée d'inspection dans le collège, pour voir si tout s'y passait selon ¹⁵ le règlement... Or, un de ces jours-là, il arriva dans notre étude juste au moment le plus pathétique de l'histoire de Jean Lapin. En voyant entrer M. Viot toute l'étude tressauta. Les petits, effarés, se regardèrent. Le narrateur s'arrêta court. Jean ²⁰ Lapin, interdit, resta une patte en l'air, en dressant de frayeur ses grandes oreilles.

Debout devant ma chaire, le souriant M. Viot promenait un long regard d'étonnement sur les pupitres dégarnis. Il ne parlait pas, mais ses clefs ²⁵ s'agitaient d'un air féroce: «Frinc! frinc! frinc! tas de drôles, on ne travaille donc plus ici!»

J'essayai, tout tremblant, d'apaiser les terribles clefs.

— Ces messieurs ont beaucoup travaillé ces ³⁰ jours-ci, balbutiai-je... J'ai voulu les récompenser en leur racontant une petite histoire.

M. Viot ne me répondit pas. Il s'inclina en souriant, fit gronder ses clefs une dernière fois et sortit.

Le soir, à la récréation de quatre heures, il vint vers moi, et me remit, toujours souriant, toujours muet, le cahier du règlement ouvert à la page 12: *Devoirs du maître envers les élèves*.

Je compris qu'il ne fallait plus raconter d'histoires et je n'en racontai plus jamais.

10 Pendant quelques jours, mes petits furent inconsolables. Jean Lapin leur manquait, et cela me crevait le cœur de ne pouvoir le leur rendre. Je les aimais tant, si vous saviez, ces gamins-là! Jamais nous ne nous quittions... Le collège était
15 divisé en trois quartiers très distincts: les grands, les moyens, les petits; chaque quartier avait sa cour, son dortoir, son étude. Mes petits étaient donc à moi, bien à moi. Il me semblait que j'avais trente-cinq enfants.

20 A part ceux-là, pas un ami. M. Viot avait beau me sourire, me prendre par le bras aux récréations, me donner des conseils au sujet du règlement, je ne l'aimais pas, je ne pouvais pas l'aimer; ses clefs me faisaient trop peur. Le principal, je ne
25 le voyais jamais. Les professeurs méprisaient le petit Chose et le regardaient du haut de leur toque. Quant à mes collègues, la sympathie que l'homme aux clefs paraissait me témoigner me les avait aliénés; d'ailleurs, depuis ma présentation aux
30 sous-officiers, je n'étais plus retourné au café Barbette, et ces braves gens ne me le pardonnaient pas.

Devant cette antipathie universelle, j'avais pris bravement mon parti. Le maître des moyens partageait avec moi une petite chambre, au troisième étage, sous les combles: c'est là que je me réfugiais pendant les heures de classe. Comme mon collègue passait tout son temps au café Barbette, la chambre m'appartenait; c'était ma chambre, mon chez moi.

A peine rentré, je m'enfermais à double tour, je traînais ma malle, — il n'y avait pas de chaises dans ma chambre, — devant un vieux bureau criblé de taches d'encre et d'inscriptions au canif, j'étais dessus tous mes livres, et à l'ouvrage!...

Alors on était au printemps... Quand je levais la tête, je voyais le ciel tout bleu et les grands arbres de la cour déjà couverts de feuilles. Au dehors pas de bruit. De temps en temps la voix monotone d'un élève récitant sa leçon, une exclamation de professeur en colère, une querelle sous le feuillage entre moineaux...; puis, tout rentrait dans le silence, le collège avait l'air de dormir.

Le petit Chose, lui, ne dormait pas. Il ne rêvait pas même, ce qui est une adorable façon de dormir. Il travaillait, travaillait sans relâche, se bourrant de grec et de latin à faire sauter sa cervelle.

Quelquefois, au plein cœur de son aride besogne, un doigt mystérieux frappait à la porte.

— Qui est là?

— C'est moi, la Muse, ton ancienne amie, la femme du cahier rouge, ouvre-moi vite, petit Chose.

Mais le petit Chose se gardait d'ouvrir. Il s'agissait bien de la Muse, ma foi!

Au diable le cahier rouge! L'important pour le quart d'heure était de faire beaucoup de thèmes
5 grecs, de passer licencié, d'être nommé professeur, et de reconstruire au plus vite un beau foyer tout neuf pour la famille Eyssette.

Cette pensée que je travaillais pour la famille me donnait un grand courage et me rendait la vie
10 plus douce. Ma chambre elle-même en était embellie... Oh! mansarde, chère mansarde, quelles belles heures j'ai passées entre tes quatre murs! Comme j'y travaillais bien! Comme je m'y sentais brave!..

15 Si j'avais quelques bonnes heures, j'en avais de mauvaises aussi. Deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, il fallait mener les enfants en promenade. Cette promenade était un supplice pour moi.

20 D'habitude nous allions à la *Prairie*, une grande pelouse qui s'étend comme un tapis au pied de la montagne, à une demi-lieue de la ville. Quelques gros châtaigniers, trois ou quatre guinguettes peintes en jaune, une source vive courant dans le
25 vert, faisaient l'endroit charmant et gai pour l'œil... Les trois études s'y rendaient séparément; une fois là, on les réunissait sous la surveillance d'un seul maître qui était toujours moi. Mes deux collègues allaient se faire régaler par des grands dans les
30 guinguettes voisines, et, comme on ne m'invitait jamais, je restais pour garder les élèves... Un dur métier dans ce bel endroit!

Parmi tous ces diabolins ébouriffés que je promenais deux fois par semaine dans la ville, il y en avait un surtout, un demi-pensionnaire, qui me désespérait par sa laideur et sa mauvaise tenue. 5

Imaginez un horrible petit avorton, si petit que c'en était ridicule; avec cela disgracieux, sale, mal peigné, mal vêtu, sentant le ruisseau, et, pour que rien ne lui manquât, affreusement bancal. C'était à déshonorer un collègue. 10

Pour ma part, je l'avais pris en aversion; et quand je le voyais, les jours de promenade, se dandiner à la queue de la colonne avec la grâce d'un jeune canard, il me venait des envies furieuses de le chasser à grands coups de botte pour l'honneur 15 de ma division.

Bamban, — nous l'avions surnommé Bamban à cause de sa démarche plus qu'irrégulière, — Bamban était loin d'appartenir à une famille aristocratique. Cela se voyait sans peine à ses manières, 20 à ses façons de dire et surtout aux belles relations qu'il avait dans le pays.

Tous les gamins de Sarlande étaient ses amis.

Grâce à lui, quand nous sortions, nous avions toujours à nos trousses une nuée de polissons qui 25 faisaient la roue sur nos derrières, appelaient Bamban par son nom, le montraient au doigt, lui jetaient des peaux de châtaignes, et mille autres bonnes singeries. Mes petits s'en amusaient beaucoup, mais moi, je ne riais pas. 30

Un dimanche entre autres, un beau dimanche de fête et de grand soleil, il m'arriva pour la pro-

menade dans un état de toilette tel que nous en fûmes tous épouvantés.

Le plus risible, c'est qu'évidemment on l'avait fait très beau, ce jour-là, avant de me l'envoyer. Sa tête, mieux peignée qu'à l'ordinaire, était encore raide de pommade, et le nœud de cravate avait je ne sais quoi qui sentait les doigts maternels. Mais il y a tant de ruisseaux avant d'arriver au collège!...

10 Bamban s'était roulé dans tous.

Quand je le vis prendre son rang parmi les autres, paisible et souriant comme si de rien n'était, j'eus un mouvement d'horreur et d'indignation.

15 Je lui criai: «Va-t'en!»

Bamban pensa que je plaisantais et continua de sourire. Il se croyait très beau, ce jour-là!

Je lui criai de nouveau: «Va-t'en! va-t'en!»

Il me regarda d'un air triste et soumis, son œil
20 suppliait; mais je fus inexorable et la division s'ébranla, le laissant seul, immobile au milieu de la rue.

Je me croyais délivré de lui pour toute la journée, lorsqu'au sortir de la ville des rires et des
25 chuchotements à mon arrière-garde me firent retourner la tête.

A quatre ou cinq pas derrière nous, Bamban suivait la promenade gravement.

— Doublez le pas, dis-je aux deux premiers.

30 Les élèves comprirent qu'il s'agissait de faire une niche au bancal, et la division se mit à filer d'un train d'enfer.

De temps en temps on se retournait pour voir si Bamban pouvait suivre, et on riait de l'apercevoir là-bas, bien loin, gros comme le poing, trottant dans la poussière de la route, au milieu des marchands de gâteaux et de limonade. 5

Cet enragé-là arriva à la Prairie presque en même temps que nous. Seulement il était pâle de fatigue et tirait la jambe à faire pitié.

J'en eus le cœur touché, et, un peu honteux de ma cruauté, je l'appelai près de moi doucement. 10

Il avait une petite blouse fanée, à carreaux rouges, la blouse du petit Chose, au collège de Lyon.

Je la reconnus tout de suite, cette blouse, et 15
dans moi-même je me disais : « Misérable, tu n'as pas honte ? Mais c'est toi, c'est le petit Chose que tu t'amuses à martyriser ainsi. » Et, plein de larmes intérieures, je me mis à aimer de tout mon cœur ce pauvre déshérité. 20

Bamban s'était assis par terre à cause de ses jambes qui lui faisaient mal. Je m'assis près de lui. Je lui parlai... Je lui achetai une orange... J'aurais voulu lui laver les pieds.

A partir de ce jour, Bamban devint mon ami. 25
J'appris sur son compte des choses attendrissantes...

— C'était le fils d'un maréchal-ferrant qui, entendant vanter partout les bienfaits de l'éducation, se saignait aux quatre membres, le pauvre homme ! pour envoyer son enfant demi-pensionnaire 30
au collège. Mais, hélas ! Bamban n'était pas fait pour le collège, et il n'y profitait guère.

Le jour de son arrivée, on lui avait donné un modèle de bâtons en lui disant: «Fais des bâtons!» Et depuis un an, Bamban faisait des bâtons. Et quels bâtons, grand Dieu!... tortus, sales, boiteux, 5 clopinants, des bâtons de Bamban!...

Bamban travaillait de meilleur cœur, maintenant que nous étions amis...

Quand il avait terminé une page, il s'empressait de gravir ma chaire à quatre pattes et posait son 10 chef-d'œuvre devant moi, sans parler.

Je lui donnais une petite tape affectueuse en lui disant: «C'est très bien!» C'était hideux, mais je ne voulais pas le décourager.

De fait, peu à peu les bâtons commençaient 15 à marcher plus droit, la plume crachait moins, et il y avait moins d'encre sur les cahiers... Je crois que je serais venu à bout de lui apprendre quelque chose; malheureusement, la destinée nous sépara. Le maître des moyens quittait le collège. Comme 20 la fin de l'année était proche, le principal ne voulut pas prendre un nouveau maître. On installa un rhétoricien à barbe dans la chaire des petits, et c'est moi qui fus chargé de l'étude des moyens.

Je considérai cela comme une catastrophe.

25 D'abord, les moyens m'épouvantaient. Je les avais vus à l'œuvre les jours de *Prairie*, et la pensée que j'allais vivre sans cesse avec eux me serrait le cœur.

Puis il fallait quitter mes petits, mes chers 30 petits que j'aimais tant... Comment serait pour eux le rhétoricien à barbe?... Qu'allait devenir Bamban? J'étais réellement malheureux.

Et mes petits aussi se désolaient de me voir partir. Le jour où je leur fis ma dernière étude, il y eut un moment d'émotion quand la cloche sonna... Ils voulurent tous m'embrasser... Quelques-uns, même, je vous assure, trouvèrent des choses⁵ charmantes à me dire.

Et Bamban?...

Bamban ne parla pas. Seulement, au moment où je sortais, il s'approcha de moi, tout rouge, et me mit dans la main, avec solennité, un su-¹⁰perbe cahier de bâtons qu'il avait dessinés à mon intention.

Pauvre Bamban!

VI.

LE PION.

Je pris donc possession de l'étude des moyens.

Je trouvai là une cinquantaine de méchants drôles, montagnards joufflus de douze à quatorze ans, fils de métayers enrichis, que leurs parents
5 envoyaient au collège pour en faire de petits bourgeois, à raison de cent vingt francs par trimestre.

Grossiers, insolents, orgueilleux, parlant entre eux un rude patois cévenol auquel je n'entendais
10 rien, ils avaient presque tous cette laideur spéciale à l'enfance qui mue, de grosses mains rouges avec des engelures, des voix de jeunes coqs enrhumés, le regard abruti, et par là-dessus l'odeur du collègue... Ils me haïrent tout de suite, sans me connaître.
15 J'étais pour eux l'ennemi, le Pion; et du jour où je m'assis dans ma chaire, ce fut la guerre entre nous, une guerre acharnée, sans trêve, de tous les instants.

Ah! les cruels enfants, comme ils me firent
20 souffrir!...

Je voudrais en parler sans rancune, ces tristesses sont si loin de nous! ... Eh bien! non, je ne puis pas; et tenez! à l'heure même où j'écris

ces lignes, je sens ma main qui tremble de fièvre et d'émotion. Il me semble que j'y suis encore.

Ah! le malheureux pion! vous a-t-il assez fait rire! . . . L'avez-vous fait assez pleurer! . . . Oui, pleurer! . . . Vous l'avez fait pleurer, et c'est ce qui rendait vos farces bien meilleures . . .

Que de fois, à la fin d'une journée de martyre, le pauvre diable, blotti dans sa couchette, a mordu sa couverture pour que vous n'entendiez pas ses sanglots! . . .

Non, vivrait-il cent ans, le pion Daniel Eyssette n'oubliera jamais tout ce qu'il souffrit au collège de Sarlande, depuis le triste jour où il entra dans l'étude des moyens.

Et pourtant, — je ne veux pas mentir. Il y avait l'abbé Germane que j'aimais bien . . . Cet abbé Germane était le professeur de philosophie. Il passait pour un original, et dans le collège tout le monde le craignait, même le principal, même M. Viot.

L'abbé vivait sombre et seul, dans une petite chambre qu'il occupait à l'extrémité de la maison, ce qu'on appelait le Vieux-Collège. On disait qu'il travaillait à un grand ouvrage de philosophie.

Pour ma part, même avant de le connaître, je me sentais une grande sympathie pour cet étrange abbé. Seulement on m'avait tant effrayé par le récit de ses bizarreries et de ses brutalités, que je n'osais pas aller vers lui. J'y allai cependant, et pour mon bonheur.

En arrivant devant la porte, mes jambes tremblaient de peur . . . Je frappai deux fois très doucement . . .

— Entrez! répondit une voix de Titan.

— C'est toi! me dit-il en levant à peine les yeux de dessus son in-folio... Bonjour! Comment vas-tu?... Qu'est-ce que tu veux?

⁵ Le tranchant de sa voix, l'aspect sévère de cette chambre tapissée de livres, la façon cavalière dont il était assis, cette petite pipe qu'il tenait aux dents, tout cela m'intimidait beaucoup.

Je parvins cependant à expliquer tant bien que
¹⁰ mal l'objet de ma visite.

Tu veux lire Condillac! me répondit l'abbé Ger-
mane en souriant. Quelle drôle d'idée!... Est-
ce que tu n'aimerais pas mieux fumer une pipe
avec moi!

¹⁵ Je m'excusai du geste, en rougissant.

— Tu ne veux pas?... A ton aise, mon
garçon... Ton Condillac est là-haut, sur le troi-
sième rayon à gauche... tu peux l'emporter; je
te le prête.

²⁰ — Tu t'occupes donc de philosophie? reprit-il
en me regardant dans les yeux... Est-ce que tu
y croirais, par hasard?... Des histoires, mon
cher, de pures histoires!... Et dire qu'ils ont
voulu faire de moi un professeur de philosophie!

²⁵ Ah! Il faut faire parfois de singuliers métiers
pour gagner sa vie... Tu en connais quelque
chose, toi aussi, n'est-ce pas?... Oh! tu n'as
pas besoin de rougir. Je sais que tu n'es pas
heureux, mon pauvre petit pion, et que les enfants
³⁰ te font une rude existence...

— A propos! j'oubliais de te demander...
Aimes-tu le bon Dieu?... Il faut l'aimer, vois-tu!

mon cher, et avoir confiance en lui, et le prier ferme; sans quoi tu ne t'en tireras jamais... Aux grandes souffrances de la vie, je ne connais que trois remèdes: le travail, la prière et la pipe, souviens-toi de cela... Quant aux philosophes, n'y compte pas; ils ne te consoleront jamais de rien. Tu peux m'en croire.

— Je vous crois, monsieur l'abbé.

— Maintenant, va-t'en, tu me fatigues... Quand tu voudras des livres, tu n'auras qu'à venir en prendre. La clef de ma chambre est toujours sur la porte, et les philosophes toujours sur le troisième rayon à gauche... Ne me parle plus... Adieu!

Là-dessus, il se remit à sa lecture et me laissa sortir, sans même me regarder.

A partir de ce jour, j'eus tous les philosophes de l'univers à ma disposition, j'entrais chez l'abbé Germane sans frapper, comme chez moi. Le plus souvent la chambre était vide. Quelquefois aussi l'abbé Germane était là. Je le trouvais lisant, écrivant, marchant de long en large, à grandes enjambées. En entrant, je disais d'une voix timide.

— Bonjour, monsieur l'abbé!

La plupart du temps, il ne me répondait pas. Mais n'importe! quelque chose en moi-même m'avertissait que nous étions de grands amis...

Cependant les vacances approchaient. Plus de travail, plus de discipline. Seulement, toujours, jusqu'au bout, la haine du pion et les farces, les terribles farces.

Enfin, le grand jour arriva. Il était temps; je n'y pouvais plus tenir.

On distribua les prix dans ma cour, la cour des moyens . . . je la vois encore avec sa tente bariolée, ses murs couverts de draperies blanches, ses grands arbres verts pleins de drapeaux. Au fond, une longue estrade où étaient installées les autorités du collège dans des fauteuils en velours grenat.

10 Aux pieds de l'estrade, la musique, trombones et ophicléides, reluisant au soleil; les trois divisions entassées sur des bancs, avec les maîtres en serrefile; puis, derrière, la cohue des parents.

✕ La cérémonie commença, il faisait chaud. Pas d'air sous la tente. Nous eûmes trois discours, qu'on applaudit beaucoup.

Quand le dernier nom du dernier accessit de la dernière classe eut été proclamé, la musique entama une marche triomphale et tout se débanda.
20 Les professeurs descendaient de l'estrade; les élèves sautaient par-dessus les bancs pour rejoindre leurs familles. On s'embrassait, on s'appelait: «Par ici! par ici! Immobile derrière un arbre, le petit Chose regardait passer les belles dames, tout malingre et
25 tout honteux dans son habit râpé.

Peu à peu la cour se désemplit. A la grande porte, le principal et M. Viot se tenaient debout, caressant les enfants au passage, saluant les parents jusqu'à terre.

30 — A l'année prochaine, à l'année prochaine! disait le principal avec un sourire câlin . . . «Revenez-nous, petits amis, revenez-nous l'année prochaine.»

Heureux enfants! ils s'en allaient; ils partaient tous . . . Ah! si j'avais pu partir moi aussi . . . —

Maintenant le collège est désert. Tout le monde est parti . . . Sur les arbres des cours, la division des moineaux est en fête. 5

De sa chambre, sous les combles, le petit Chose les écoute en travaillant. On l'a gardé par charité, dans la maison, pendant les vacances. Il en profite pour étudier à mort les philosophes grecs. Seulement, la chambre est trop chaude et les plafonds 10 trop bas. On étouffe là-dessous . . . Pas de volets aux fenêtres. Le soleil entre comme une torche et met le feu partout. Le petit Chose, lui, fait de grands efforts pour ne pas dormir. Sa tête est lourde comme du plomb; ses paupières battent. 15

Travaille donc, Daniel Eyssette! . . . Il faut reconstruire le foyer . . . Mais non! il ne peut pas . . . Les lettres de son livre dansent devant ses yeux; puis, ce livre qui tourne, puis la table, puis la chambre. Pour chasser cet étrange assou- 20 pissement, le petit Chose se lève, fait quelques pas; arrivé devant la porte, il chancelle et tombe à terre comme une masse, foudroyé par le sommeil.

Quand le petit Chose revient à lui, il est tout étonné de se trouver dans une couchette bien 25 blanche, entourée de grands rideaux bleus qui font de l'ombre tout autour . . . Lumière douce, chambre tranquille. Pas d'autre bruit que le tic tac d'une horloge et le tintement d'une cuiller dans la porcelaine . . . Le petit Chose ne sait pas où il est; 30 mais il se trouve très bien. Les rideaux s'entr'ouvrent. M. Eyssette père, une tasse à la main,

se penche vers lui avec un bon sourire et des larmes plein les yeux. Le petit Chose croit continuer son rêve.

— Où suis-je donc?

5 — A l'infirmerie, mon cher enfant, depuis huit jours . . .

— Mais vous, mon père, comment êtes-vous là?

— Figure-toi qu'il y a huit jours, la Compagnie vinicole m'envoie faire une tournée dans les Cé-
10 vennes. Tu penses si j'étais content: une occasion de voir mon Daniel! J'arrive au Collège . . . On t'appelle, on te cherche . . . Pas de Daniel. Je me fais conduire à ta chambre: la clef était en dedans . . . Je frappe: personne. Vlan! j'enfonce
15 la porte d'un coup de pied, et je te trouve là, par terre, avec une fièvre de cheval . . . Ah! pauvre enfant, comme tu as été malade! Cinq jours de délire! Je ne t'ai pas quitté d'une minute . . .

Et M. Eyssette ne le quitte pas; il reste là tout
20 le jour, assis près du chevet, et le petit Chose voudrait que M. Eyssette ne s'en allât jamais . . . Hélas! c'est impossible. La Compagnie vinicole a besoin de son voyageur. Il faut partir, il faut reprendre la tournée des Cévennes . . .

25 Après le départ de son père, l'enfant reste seul, tout seul, dans l'infirmerie silencieuse. Il passe ses journées à lire, au fond d'un grand fauteuil roulé près de la fenêtre . . .

VII.

LA FUITE.

Oh! que ces vacances ont été courtes!

Pour la première fois depuis six semaines, le petit Chose descend dans les cours, pâle, maigre, plus petit Chose que jamais . . .

Tout le collège se réveille.

5

Chaque jour, il arrive des élèves . . . Quelques anciens manquent à l'appel, mais des nouveaux les remplacent. Les divisions se reforment. Cette année, comme l'an dernier, le petit Chose aura l'étude des moyens. Le pauvre pion tremble déjà . . .

10

Après deux grands mois de repos, le collège avait peine à reprendre son va-et-vient habituel. Les rouages fonctionnaient mal, comme ceux d'une vieille horloge qu'on aurait depuis longtemps oublié de remonter. Peu à peu, cependant, grâce aux efforts de M. Viot, tout se régularisa.

15

Mon étude seule ne marchait pas. Les terribles *moyens* m'étaient revenus de leurs montagnes, plus laids, plus âpres, plus féroces que jamais. De mon côté, j'étais aigri; la maladie m'avait rendu nerveux et irritable; je ne pouvais plus rien supporter . . . Trop doux l'année précédente, je fus trop sévère cette année . . .

Ce système ne me réussit pas. Mes punitions, à force d'être prodiguées, se déprécièrent et tombèrent aussi bas que les assignats de l'an IV.

J'étais très malheureux. Les maîtres, mes collègues, se moquaient de moi. Le principal, quand je le rencontrais, me faisait mauvais accueil; il y avait sans doute du M. Viot là-dessous... Pour m'achever, survint l'affaire Boucoyran.

Quinze ans, de gros pieds, de gros yeux, de grosses mains, pas de front, et l'allure d'un valet de ferme: tel était M. le marquis de Boucoyran, terreur de la cour des moyens et seul échantillon de la noblesse cévenole au collège de Sarlande.

Un jour ce faquin de marquis se permit de répliquer, en pleine étude, avec une insolence telle que je perdis toute patience.

— Monsieur de Boucoyran, lui dis-je en essayant de garder mon sang-froid, prenez vos livres et sortez sur-le-champ.

A cette injonction, le marquis, revenu de sa surprise, me répondit, il fallait voir de quel air: — «Je ne sortirai pas!»

Il y eut parmi toute l'étude un murmure d'admiration. Je me levai dans ma chaire, indigné.

— Vous ne sortirez pas, monsieur?... C'est ce que nous allons voir.

Et je descendis...

Le misérable tenait cachée sous sa tunique une énorme règle en fer. A peine eus-je levé la main pour le faire sortir de son banc qu'il m'asséna sur le bras un coup terrible. La douleur m'arracha un cri.

Pour le coup, je perdis la tête. Je l'arrachai de sa place et il s'en alla rouler hors de l'étude, jusqu'au milieu de la cour . . . Ce fut l'affaire d'une seconde; je ne me serais jamais cru tant de vigueur. 5

Quand je remontai dans ma chaire, pâle encore et tremblant d'émotion, tous les visages se penchèrent vivement sur les pupitres. L'étude était matée. Mais le principal, M. Viot, qu'allaient-ils penser de cette affaire? Comment! j'avais osé lever la main 10 sur un élève! sur le marquis de Boucoyran! sur le noble du collège! Je voulais donc me faire chasser!

Le lendemain, à la première étude, la porte s'ouvrit d'un coup sec. Tous les enfants se levèrent. 15

J'étais perdu . . .

Le principal entra. Il était furieux; et, s'il ne me renvoya pas, je ne le dus qu'à la protection du recteur . . . Hélas! il eût mieux valu pour moi être renvoyé tout de suite. Ma vie dans le collège 20 était devenue impossible. Les enfants ne m'écoutaient plus; au moindre mot, ils me menaçaient de faire comme Boucoyran, d'aller se plaindre. Je finis par ne plus m'occuper d'eux . . .

L'hiver était venu, un hiver sec, terrible et noir, 25 comme il en fait dans ces pays de montagnes.

Un jour, le 18 février, comme il était tombé beaucoup de neige pendant la nuit, les enfants n'avaient pas pu jouer dans les cours. Aussitôt l'étude du matin finie, on les avait casernés tous pêle-mêle 30 dans la salle, pour y prendre leur récréation à l'abri du mauvais temps, en attendant l'heure des classes.

Seul, dans un coin, les larmes aux yeux, je lisais une lettre, et les enfants auraient à cet instant démolì le gymnase de fond en comble, que je ne m'en fusse pas aperçu. C'était une lettre de Jacques que je venais de recevoir; elle portait le timbre de Paris, — mon Dieu! oui, de Paris, — et voici ce qu'elle disait:

«Cher Daniel,

«Ma lettre va bien te surprendre. Tu ne te
10 doutais pas, hein? que je fusse à Paris depuis quinze jours. J'ai quitté Lyon sans rien dire à personne, un coup de tête . . . — Que veux-tu? je m'ennuyais trop dans cette horrible ville, surtout depuis ton départ.

15 «Je suis arrivé ici avec trente francs et cinq ou six lettres de M. le curé de Saint-Nizier. Heureusement la Providence m'a protégé tout de suite, et m'a fait rencontrer un vieux marquis chez lequel je suis entré comme secrétaire. Nous mettons en
20 ordre ses mémoires, je n'ai qu'à écrire sous sa dictée, et je gagne à cela cent francs par mois. Ce n'est pas brillant, comme tu vois; mais, tout compte fait, j'espère pouvoir envoyer de temps en temps quelque chose à la maison sur mes
25 économies.

«J'ai ma chambre au Quartier-Latin . . . au Quartier Latin! pense un peu! . . . une vraie chambre de poète, comme dans les romans, avec une petite fenêtre et des toits à perte de vue.
30 Le lit n'est pas large, mais nous y tiendrons deux au besoin; et puis, il y a dans un coin une

table de travail où on serait très bien pour faire des vers.

«Je suis sûr que si tu voyais cela, tu voudrais venir me trouver au plus vite; moi aussi je te voudrais près de moi; et je ne te dis pas que⁵ quelque jour je ne te ferai pas signe de venir.

«En attendant, aime-moi toujours bien et ne travaille pas trop dans ton collège, de peur de tomber malade.

«Je t'embrasse. Ton frère,

10

JACQUES.»

Ce brave Jacques! quel mal délicieux il venait de me faire avec sa lettre! je riais et je pleurais en même temps. Toute ma vie de ces derniers mois me faisait l'effet d'un mauvais rêve, et je¹⁵ pensais: «Allons! c'est fini. Maintenant je vais être courageux comme Jacques. Ne m'écrit-il pas que dans son lit il y a place pour deux? D'ailleurs, à Paris, on trouve toujours de quoi vivre...

20

Ici, une pensée horrible m'arrêta: pour partir, il fallait de l'argent: celui du chemin de fer d'abord, puis cinquante-huit francs que je devais au portier, puis dix francs qu'un grand m'avait prêtés.

Où trouver de l'argent? Comment m'en aller?²⁵ Comment rejoindre mon frère Jacques?

Ici, une idée subite me vint. Sur-le-champ mes larmes s'arrêtèrent; je me sentis plus fort, plus calme...

L'étude est finie. On soupe, on fait la prière,³⁰ on monte au dortoir.

Les élèves se couchent; le petit Chose se promène de long en large, attendant qu'ils soient endormis. Voici maintenant le petit Chose qui ouvre la porte doucement et s'arrête un instant sur le
5 palier pour voir si les élèves ne se réveillent pas; mais tout est tranquille dans le dortoir.

Alors il descend, il se glisse à petits pas dans l'ombre des murs. Là-haut, près des toits, veille une lumière: c'est l'abbé Germane qui travaille à
10 son grand ouvrage . . .

. . . Le voici maintenant chez l'abbé Germane: un grand feu brille dans la cheminée; près du feu, il y a une table avec une lampe allumée, des pipes et des tas de papiers chargés de pattes de
15 mouche.

Le petit Chose est assis au coin de la cheminée. Il est très agité, il parle beaucoup, il raconte sa vie, ses malheurs. L'abbé l'écoute en souriant; puis, quand l'enfant a bien parlé, bien pleuré,
20 bien dégonflé son pauvre cœur malade, le brave homme lui prend les mains et lui dit très tranquillement:

— Tout cela n'est rien, mon garçon, mais il faut partir, partir tout de suite, sans attendre. Ton
25 voyage, tes dettes, ne t'en inquiète pas! je m'en charge. *Et le principal et M. Viot? Ils ne t'empêcheront pas! N'ont-ils pas voulu te renvoyer à cause de ce Boucayran?* Nous réglerons tout cela demain . . . A présent, plus un mot! j'ai besoin
30 de travailler, et tu as besoin de dormir.

Je voulais le remercier; mais positivement le bon abbé me mit à la porte.

Le lendemain les élèves n'étaient pas encore dans la cour, que déjà je frappais chez l'abbé Germane. Je le retrouvai devant son bureau, les tiroirs grands ouverts, occupé à compter des pièces d'or. 5

Quand il eut fini, il referma ses tiroirs, et me faisant signe de la main avec un bon sourire :

— Tout ceci est pour toi, me dit-il. J'ai fait ton compte. Voici pour le voyage, voici pour le portier, voici pour l'élève qui t'a prêté dix francs. 10

Je voulus parler, mais ce diable d'homme ne m'en laissa pas le temps : « A présent, mon garçon, fais-moi tes adieux . . . voilà ma classe qui sonne, et quand j'en sortirai je ne veux plus te retrouver ici. L'air de cette Bastille ne te vaut rien . . . File vite à Paris, travaille bien, prie le bon Dieu, fume des pipes, et tâche d'être un homme. — Tu m'entends, tâche d'être un homme. — Car vois-tu ! mon petit Daniel, tu n'es encore qu'un enfant, et même j'ai bien peur que tu sois un enfant 20 toute ta vie. »

Là-dessus, il m'ouvrit les bras avec un sourire divin ; mais, moi, je me jetai à ses genoux en sanglotant. Il me releva et m'embrassa sur les deux joues. 25

La cloche sonnait le dernier coup.

Bon ! voilà que je suis en retard, dit-il en rassemblant à la hâte ses livres et ses cahiers. Et sans en dire davantage, il se mit à descendre l'escalier à grands pas. 30

Avant de m'en aller, je jetai un dernier regard autour de sa chambre ; je contemplai une dernière

fois la grande bibliothèque, la petite table, le feu à demi éteint, et, songeant à cette existence mystérieuse dans laquelle je devinais tant de courage, de bonté cachée, de dévouement et de résignation, je me fis le serment de me rappeler toujours l'abbé Germane.

En attendant, le temps passait . . . J'avais ma malle à faire, mes dettes à payer, ma place à retenir à la diligence . . .

10 Je descendis lentement, regardant attentif autour de moi, comme pour emporter dans mes yeux l'image, toute l'image, de ces lieux que je ne devais plus jamais revoir.

Et maintenant, adieu pour toujours, grand col-
15 lège enfumé, fait de vieux fer et de pierres noires; adieu, vilains enfants! adieu, règlement féroce! Le petit Chose s'envole et ne reviendra plus.

Fouette, cocher! Sonne, trompette! Bonne
20 vieille diligence, fais feu de tes quatre roues, emporte le petit Chose au galop de tes trois chevaux . . . Emporte-le bien vite dans sa ville natale, pour qu'il embrasse sa mère chez l'oncle Baptiste, et qu'ensuite il mette le cap sur Paris et rejoigne au plus vite Eyssette (Jacques) dans sa chambre
25 du Quartier-Latin! . . .

VIII.

MES CAOUTCHOUCS.

Quand je vivrais aussi longtemps que mon oncle Baptiste, lequel doit être à cette heure aussi vieux qu'un vieux baobab de l'Afrique centrale, jamais je n'oublierais mon premier voyage à Paris en wagon de troisième classe.

C'était dans les derniers jours de février; il faisait encore très froid. Au dehors, un ciel gris, le vent, le grésil, les collines chauves, des prairies inondées, de longues rangées de vignes mortes; au dedans, des matelots ivres qui chantaient, de gros paysans qui dormaient la bouche ouverte comme des poissons morts, de petites vieilles avec leurs cabas, des enfants, des puces, des nourrices, tout l'attirail du wagon des pauvres avec son odeur de pipe, d'eau-de-vie, de saucisse à l'ail et de paille moisie. Je crois y être encore.

En partant, je m'étais installé dans un coin, près de la fenêtre, pour voir le ciel; mais, à deux lieues de chez nous, un infirmier militaire me prit ma place, sous prétexte d'être en face de sa femme, et voilà le petit Chose, trop timide pour oser se plaindre, condamné à faire deux cents lieues entre ce gros vilain homme qui sentait la graine de lin et

un grand tambour-major de Champenoise qui, tout le temps, ronfla sur son épaule.

Le voyage dura deux jours. Je passai ces deux jours à la même place, immobile entre mes deux
5 bourreaux, la tête fixe et les dents serrées. Comme je n'avais pas d'argent ni de provisions, je ne mangeai rien de toute la route. Deux jours sans manger, c'est long! — Pourtant ce n'est pas la faim dont je souffris le plus en ce terrible voyage.
10 J'étais parti de Sarlande sans souliers, n'ayant aux pieds que de petits caoutchoucs fort minces, qui me servaient là-bas pour faire ma ronde dans le dortoir. Très joli, le caoutchouc; mais l'hiver, en troisième classe... Dieu! que j'ai eu froid! C'était
15 à en pleurer. La nuit, quand tout le monde dormait, je prenais doucement mes pieds entre mes mains et je les tenais des heures entières pour essayer de les échauffer. Ah! si M^{me} Eyssette m'avait vu!

20 X Eh bien! malgré la faim qui lui tordait le ventre, malgré ce froid cruel qui lui arrachait des larmes, le petit Chose était bien heureux, et pour rien au monde il n'aurait cédé cette place, cette demi-place qu'il occupait entre la Champenoise et l'infirmier.
25 Au bout de toutes ces souffrances il y avait Jacques, il y avait Paris.

Dans la nuit du second jour, vers trois heures du matin, je fus réveillé en sursaut. Le train venait de s'arrêter: tout le wagon était en émoi.

30 J'entendis l'infirmier dire à sa femme:

— Nous y sommes.

— Où donc! demandai-je en me frottant les yeux.

— A Paris, parbleu!

Je me précipitai vers la portière. Pas de maisons. Rien qu'une campagne pelée, quelques becs de gaz, et çà et là de gros tas de charbon de terre; puis là-bas, dans le loin, une grande lumière rouge et un roulement confus pareil au bruit de la mer. De portière en portière, un homme allait, avec une petite lanterne, en criant: «Paris! Paris! Vos billets!» Malgré moi, je rentrai la tête par un mouvement de terreur. C'était 10 Paris.

Cinq minutes après, nous entrions dans la gare. Jacques était là depuis une heure. Je l'aperçus de loin avec sa longue taille un peu voûtée et ses grands bras de télégraphe qui me faisaient signe 15 derrière le grillage. D'un bond je fus sur lui.

— Jacques! mon frère! . . .

— Ah! cher enfant!

Et nos deux âmes s'étreignirent de toute la force de nos bras. Malheureusement les gares ne sont 20 pas organisées pour ces belles étreintes. Il y a la salle des voyageurs, la salle des bagages; mais il n'y a pas la salle des effusions, il n'y a pas la salle des âmes. On nous bousculait, on nous marchait dessus. 25

— Circulez! circulez! nous criaient les gens de l'octroi.

Jacques me dit tout bas: «Allons-nous-en. Demain, j'enverrai chercher ta malle.» Et, bras dessus bras dessous, légers comme nos escar- 30 celles, nous nous mîmes en route pour le Quartier-Latin.

Je me souviens d'un pont de bois sur une rivière toute noire, puis d'un grand quai désert et d'un immense jardin au long de ce quai. Nous nous arrê tâmes un moment devant ce jardin. A travers
5 les grilles qui le bordaient, on voyait confusément des huttes, des pelouses, des flaques d'eau, des arbres luisants de givre.

— C'est le Jardin des Plantes, me dit Jacques. Il y a là une quantité considérable d'ours blancs,
10 de lions, de boas, d'hippopotames . . .

En effet, cela sentait le fauve, et, par moments, un cri aigu, un rauque rugissement, sortait de cette ombre.

Moi, serré contre mon frère, je regardais de
15 tous mes yeux à travers les grilles, et mêlant dans un même sentiment de terreur ce Paris inconnu, où j'arrivais de nuit, et ce jardin mystérieux, il me semblait que je venais de débarquer dans une grande caverne noire, pleine de bêtes féroces qui
20 allaient se ruer sur moi. Heureusement que je n'étais pas seul : j'avais Jacques pour me défendre . . . Ah ! Jacques ! Jacques ! pourquoi ne t'ai-je pas toujours eu ?

Nous marchâmes encore longtemps, longtemps,
25 par des rues noires interminables ; puis, tout à coup, Jacques s'arrêta sur une petite place où il y avait une église.

— Nous voici à Saint-Germain-des-Prés, me dit-il. Notre chambre est là-haut.

30 — Comment ! Jacques ! . . . dans le clocher ? . . .

— Dans le clocher même . . . C'est très commode pour savoir l'heure.

Jacques exagérait un peu. Il habitait, dans la maison à côté de l'église, une petite mansarde au cinquième ou au sixième étage, et sa fenêtre ouvrait sur le clocher de Saint-Germain, juste à la hauteur du cadran.

En entrant, je poussai un cri de joie. «Du feu! quel bonheur!» Et tout de suite je courus à la cheminée présenter mes pieds à la flamme, au risque de fondre les caoutchoucs. Alors seulement, Jacques s'aperçut de l'étrangeté de ma chaussure. Cela le fit beaucoup rire.

— Mon cher, me dit-il, il y a une foule d'hommes célèbres qui sont arrivés à Paris en sabots, et qui s'en vantent. Toi, tu pourras dire que tu y es arrivé en caoutchoucs: c'est bien plus original. En attendant, mets ces pantoufles, et entamons le pâté.

Disant cela, le bon Jacques roulait devant le feu une petite table qui attendait dans un coin, toute servie.

IX.

DE LA PART DU CURÉ DE SAINT-NIZIER.

Dieu! qu'on était bien cette nuit-là dans la chambre de Jacques! Quels joyeux reflets clairs la cheminée envoyait sur notre nappe! Et ce vieux vin cacheté, comme il sentait les violettes! Et ce
5 pâté, quelle belle croûte en or bruni il vous avait! Ah! de ces pâtés-là, on n'en fait plus maintenant; tu n'en boiras plus jamais de ces vins-là, mon pauvre Eyssette!

De l'autre côté de la table, en face, tout en
10 face de moi, Jacques me versait à boire: et, chaque fois que je levais les yeux, je voyais son regard tendre comme celui d'une mère, qui me riait doucement. Moi, j'étais si heureux d'être là que j'en avais positivement la fièvre. Je parlais, je
15 parlais!

— Mange donc, me disait Jacques en me remplissant mon assiette; mais je parlais toujours et je ne mangeais pas. Alors, pour me faire taire, il se mit à bavarder, lui aussi, et me narra longue-
20 ment, sans prendre haleine, tout ce qu'il avait fait depuis plus d'un an que nous ne nous étions pas vus.

•Quand tu fus parti, me disait-il, — et les choses les plus tristes, il les contait toujours avec

son divin sourire résigné, — quand tu fus parti, la maison devint tout à fait lugubre. Le père ne travaillait plus; il passait tout son temps dans le magasin à jurer contre les révolutionnaires et à me crier que j'étais un âne, ce qui n'avancait pas les 5 affaires. Des billets protestés tous les matins, des descentes d'huissiers tous les deux jours! chaque coup de sonnette nous faisait sauter le cœur. Ah! tu t'en es allé au bon moment.

✕ «Au bout d'un mois de cette terrible existence, 10 mon père partit pour la Bretagne au compte de la Compagnie vinicole, et M^{me} Eyssette chez l'oncle Baptiste. Je les embarquai tous les deux. Tu penses si j'en ai versé de ces larmes... Derrière eux, tout notre pauvre mobilier fut vendu, oui, mon cher, 15 vendu dans la rue, sous mes yeux, devant notre porte; et c'est bien pénible, va! de voir son foyer s'en aller ainsi pièce par pièce.

«Je passai encore quelques mois à Lyon, mais bien longs, bien noirs, bien larmoyants. A mon 20 bureau, on ne m'appelait plus que sainte Madeleine. Je n'allais nulle part. Je n'avais pas un ami. Ma seule distraction, c'était tes lettres... Ah! mon Daniel, quelle jolie façon tu as de dire les choses! Je suis sûr que tu pourrais écrire dans les 25 journaux, si tu voulais. Ce n'est pas comme moi. Figure-toi qu'à force d'écrire sous la dictée j'en suis arrivé à être à peu près aussi intelligent qu'une machine à coudre. Impossible de rien trouver par moi-même. M. Eyssette avait bien raison de me 30 dire: «Jacques, tu es un âne.» Après tout, ce n'est pas si mal d'être un âne. Les ânes sont de

braves bêtes, patientes, fortes, laborieuses, le cœur bon et les reins solides ... Mais revenons à mon histoire.

« Dans toutes tes lettres, tu me parlais de la
5 reconstruction du foyer, et, grâce à ton éloquence, j'avais comme toi pris feu pour cette grande idée. Malheureusement, ce que je gagnais à Lyon suffisait à peine pour me faire vivre. C'est alors que la
10 pensée me vint de m'embarquer pour Paris. Il me semblait que là je serais plus à même de venir en aide à la famille, et que je trouverais tous les matériaux nécessaires à notre fameuse reconstruction. Mon voyage fut donc décidé; seulement je pris mes
15 précautions. Je ne voulais pas tomber dans les rues de Paris comme un pierrot sans plumes. C'est bon pour toi, mon Daniel: il y a des grâces d'état pour les jolis garçons; mais moi, un grand pleurard!

« J'allai donc demander quelques lettres de re-
20 commandation à notre ami le curé de Saint-Nizier. C'est un homme très bien posé dans le faubourg Saint-Germain. Il me donna deux lettres, l'une pour un comte, l'autre pour un duc. Je me mets bien, comme tu vois. De là je m'en fus trouver
25 un tailleur qui, sur ma bonne mine, consentit à me faire crédit d'un bel habit noir avec ses dépendances, gilet, pantalon, et *cætera*. Je mis mes lettres de recommandation dans mon habit, mon habit dans une serviette, et me voilà parti, avec
30 trois louis en poche: 35 francs pour mon voyage et 25 pour voir venir.

« Le lendemain de mon arrivée à Paris, dès sept

heures du matin, j'étais dans les rues, en habit noir et en gants jaunes. Pour ta gouverne, petit Daniel, ce que je faisais là était très ridicule. A sept heures du matin, à Paris, tous les habits noirs sont couchés, où doivent l'être. Moi, je l'ignorais; 5 et j'étais très fier de promener le mien parmi ces grandes rues, en faisant sonner mes escarpins neufs. Je croyais aussi qu'en sortant de bonne heure j'aurais plus de chances pour rencontrer la Fortune. Encore une erreur: la Fortune, à Paris, 10 ne se lève pas matin.

«Me voilà donc trottant par le faubourg Saint-Germain avec mes lettres de recommandation en poche.

«J'allai d'abord chez le comte, rue de Lille; 15 puis chez le duc, rue Saint-Guillaume. Aux deux endroits, je trouvai les gens de service en train de laver les cours et de faire reluire les cuivres des sonnettes. Quand je dis à ces faquins que je venais parler à leurs maîtres de la part du curé 20 de Saint-Nizier, ils me rirent au nez en m'envoyant des seaux d'eau dans les jambes... Que veux-tu, mon cher? c'est ma faute, aussi: il n'y a que les pédicures qui vont chez les gens à cette heure-là. Je me le tins pour dit. 25

«Tel que je te connais, toi, je suis sûr qu'à ma place tu n'aurais jamais osé retourner dans ces maisons et affronter les regards moqueurs de la valetaille. Eh bien! moi, j'y retournai avec aplomb le jour même, dans l'après-midi, et, comme le matin, 30 je demandai aux gens de service de m'introduire auprès de leurs maîtres, toujours de la part du curé

de Saint-Nizier. Bien m'en prit d'avoir été brave : ces deux messieurs étaient visibles et je fus tout de suite introduit. Je trouvai deux hommes et deux accueils bien différents. Le comte de la rue de
15 Lille me reçut très froidement. Sa longue figure maigre, sérieuse jusqu'à la solennité, m'intimidait beaucoup, et je ne trouvai pas quatre mots à lui dire. Lui, de son côté, me parla à peine. Il regarda la lettre du curé de Saint-Nizier, la mit dans
10 sa poche, me demanda de lui laisser mon adresse, et me congédia d'un geste glacial, en me disant :
« Je m'occuperai de vous ; inutile que vous reveniez. Si je trouve quelque chose, je vous écrirai. »

« Le diable soit de l'homme ! Je sortis de chez
15 lui, transi jusqu'aux moelles. Heureusement, la réception qu'on me fit rue Saint-Guillaume avait de quoi me réchauffer le cœur. J'y trouvai le duc le plus réjoui, le plus épanoui, le plus bedonnant, le plus avenant du monde. Et comme il l'aimait,
20 son cher curé de Saint-Nizier ! et comme tout ce qui venait de là serait sûr d'être bien accueilli rue Saint-Guillaume ! ... Ah ! le bon homme ! le brave duc ! Nous fûmes amis tout de suite. Il m'offrit une pincée de tabac à la bergamote, me tira le
25 bout de l'oreille, et me renvoya avec une tape sur la joue et d'excellentes paroles :

« Je me charge de votre affaire. Avant peu, j'aurai ce qu'il vous faut. D'ici là, venez me voir aussi souvent que vous voudrez. »

30 « Je m'en allai ravi.

« Je passai deux jours sans y retourner, par discrétion. Le troisième jour seulement, je poussai

jusqu'à l'hôtel de la rue Saint-Guillaume. Un grand escogriffe bleu et or me demanda mon nom. Je répondis d'un air suffisant:

«Dites que c'est de la part du curé de Saint-Nizier.» 5

«Il revint au bout d'un moment.

«Monsieur le duc est très occupé. Il prie monsieur de l'excuser et de vouloir bien passer un autre jour.»

«Tu penses si je l'excusai, ce pauvre duc!» 10

«Le lendemain, je revins à la même heure. Je trouvai le grand escogriffe bleu de la veille, perché comme un ara sur le perron. Du plus loin qu'il m'aperçut, il me fit gravement:

«Monsieur le duc est sorti.» 15

«— Ah! très bien! répondis-je, je reviendrai. Dites-lui, je vous prie, que c'est la personne de la part du curé de Saint-Nizier.

«Le lendemain, je revins encore; les jours suivants aussi, mais toujours avec le même insuccès. 20 Une fois le duc était au bain, une autre fois à la messe, un jour au jeu de paume, un autre jour avec du monde. — Avec du monde! En voilà une formule. Eh bien! et moi, je ne suis donc pas du monde?» 25

«A la fin, je me trouvais si ridicule avec mon éternel: «De la part du curé de Saint-Nizier,» que je n'osais plus dire de la part de qui je venais. Mais le grand ara bleu du perron ne me laissait jamais partir sans me crier, avec une gravité imperturbable: 30

«Monsieur est sans doute la personne qui vient de la part du curé de Saint-Nizier.

« Et cela faisait beaucoup rire d'autres aras bleus qui flânaient par-là dans les cours. T'as de coquins ! Si j'avais pu leur allonger quelques coups de trique de ma part à moi, et non de celle du curé de Saint-Nizier !

« Il y avait dix jours environ que j'étais à Paris, lorsqu'un soir, en revenant l'oreille basse d'une de ces visites à la rue Saint-Guillaume, — je m'étais juré d'y aller jusqu'à ce qu'on me mît à la porte, — je trouvai chez mon portier une petite lettre. Devine de qui ? ... une lettre du comte, mon cher, du comte de la rue de Lille, qui m'engageait à me présenter sans retard chez son ami le marquis d'Hacqueville. On demandait un secrétaire ... Tu penses, quelle joie ! et aussi quelle leçon ! Cet homme froid et sec, sur lequel je comptais si peu, c'était justement lui qui s'occupait de moi, tandis que l'autre, si bienveillant, si accueillant, me faisait faire depuis huit jours le pied de grue sur son perron, exposé, ainsi que le curé de Saint-Nizier, aux rires insolents des aras bleu et or ... C'est là la vie, mon cher ; et à Paris on l'apprend vite.

« Sans perdre une minute, je courus chez le marquis d'Hacqueville. Je trouvai un petit vieux, frétillant, sec, tout en nerfs, alerte et gai comme une abeille. Tu verras quel joli type. Une tête d'aristocrate, fine et pâle, des cheveux droits comme des quilles, et rien qu'un œil, l'autre est mort d'un coup d'épée, voilà longtemps. Mais celui qui reste est si brillant, si vivant, si parlant, si interrogeant, qu'on ne peut pas dire que le marquis soit borgne. Il a deux yeux dans le même œil, voilà tout.

«Quand j'arrivai devant ce singulier petit vieillard, je commençai par lui débiter quelques banalités de circonstance; mais il m'arrêta net:

«Pas de phrases! me dit-il. Je ne les aime pas. Venons aux faits, voici. J'ai entrepris d'écrire mes mémoires. Je m'y suis malheureusement pris un peu tard, et je n'ai plus de temps à perdre, commençant à me faire très vieux. J'ai calculé qu'en employant tous mes instants, il me fallait encore trois années de travail pour terminer mon œuvre. J'ai soixante-dix ans, les jambes sont en déroute; mais la tête n'a pas bougé. Je peux donc espérer aller encore trois ans et mener mes mémoires à bonne fin. Seulement, je n'ai pas une minute de trop; c'est ce que mon secrétaire n'a pas compris. Cet imbécile, — un garçon fort intelligent, ma foi, dont j'étais enchanté, — s'est mis dans la tête d'être amoureux et de vouloir se marier. Jusque-là il n'y a pas de mal. Mais voilà-t-il pas que, ce matin, mon drôle vient me demander deux jours de congé pour faire ses noces. Ah! bien oui! deux jours de congé! Pas une minute.

«— Mais, monsieur le marquis...

«— Il n'y a pas de «mais, monsieur le marquis...» Si vous vous en allez deux jours, vous vous en irez tout à fait.

«— Je m'en vais, monsieur le marquis.

«— Bon voyage!

«Et voilà mon coquin parti... c'est sur vous, mon cher garçon, que je compte pour le remplacer. Les conditions sont celles-ci: Le secrétaire vient chez moi le matin à huit heures; il apporte son

déjeuner. Je dicte jusqu'à midi. A midi le secrétaire déjeune tout seul, car je ne déjeune jamais. Après le déjeuner du secrétaire, qui doit être très court, on se remet à l'ouvrage. Si je sors, le secrétaire m'accompagne; il a un crayon et du papier. Je dicte toujours: en voiture, à la promenade, en visite, partout! le soir, le secrétaire dîne avec moi. Après le dîner, nous relisons ce que j'ai dicté dans la journée. Je me couche à huit heures, et le
10 secrétaire est libre jusqu'au lendemain. Je donne cent francs par mois et le dîner. Ce n'est pas le Pérou; mais dans trois ans, les mémoires terminés, il y aura un cadeau, et un cadeau royal, foi d'Hacqueville! ce que je demande, c'est qu'on
15 soit exact, qu'on ne se marie pas, et qu'on sache écrire lestement sous la dictée. Savez-vous écrire sous la dictée?

«— Oh! parfaitement, monsieur le marquis, répondis-je avec une forte envie de rire.

20 «C'était si comique, en effet, cet acharnement du destin à me faire écrire sous la dictée toute ma vie!...

«— Eh! bien, alors, mettez-vous là, reprit le marquis. Voici du papier et de l'encre. Nous
25 allons travailler tout de suite. J'en suis au chapitre XXIV. *Mes démêlés avec M. de Villèle.* Écrivez...

«Et le voilà qui se met à me dicter d'une petite voix de cigale, en sautillant d'un bout de la pièce
30 à l'autre.

«C'est ainsi, mon Daniel, que je suis entré chez cet original, lequel est au fond un excellent homme.

Jusqu'à présent, nous sommes très contents l'un de l'autre; hier au soir, en apprenant ton arrivée, il a voulu me faire emporter pour toi cette bouteille de vin vieux. On nous en sert une comme cela tous les jours à notre dîner, c'est te dire si⁵ l'on dîne bien. A huit heures du soir, je suis libre. Je vais lire les journaux dans un cabinet de lecture, ou bien encore dire bonjour à notre ami Pierrotte... Est-ce que tu te le rappelles, l'ami Pierrotte? tu sais! Pierrotte des Cévennes, le frère de lait de¹⁰ maman. Aujourd'hui Pierrotte n'est plus Pierrotte: c'est M. Pierrotte gros comme les deux bras. Il a un beau magasin de porcelaines au passage du Saumon; et comme il aimait beaucoup M^{me} Eyssette, j'ai trouvé sa maison ouverte à tous battants.¹⁵ Pendant les soirées d'hiver, c'était une ressource... Mais maintenant que te voilà, je ne suis plus en peine pour mes soirées... Ni toi non plus, n'est-ce pas, frérot? Oh! Daniel, mon Daniel, que je suis content! Comme nous allons être heureux!...»²⁰

X.

MA MÈRE JACQUES.

Jacques a fini son odyssée, maintenant c'est le tour de la mienne. Le feu qui meurt a beau nous faire signe: «Allez vous coucher, mes enfants,» les bougies ont beau crier «Au lit! au lit! Nous sommes
5 brûlées jusqu'aux bobèches.» — «On ne vous écoute pas,» leur dit Jacques en riant, et notre veillée continue.

Vous comprenez! ce que je raconte à mon frère l'intéresse beaucoup. C'est la vie du petit Chose
10 au collège de Sarlande; cette triste vie que le lecteur se rappelle sans doute. Ce sont les enfants laids et féroces, les persécutions, les haines, les humiliations, les clefs de M. Viot toujours en colère, la petite chambre sous les combles où l'on étouffait,
15 les nuits de larmes, tout enfin, jusqu'à la terrible prédiction de l'abbé Germane: «Tu seras un enfant toute ta vie.»

Les coudes sur la table, la tête dans ses mains, Jacques écoute jusqu'au bout ma confession sans
20 l'interrompre... De temps en temps, je le vois qui frissonne et je l'entends dire: «Pauvre petit! pauvre petit!»

Quand j'ai fini, il se lève, me prend les mains et me dit d'une voix douce qui tremble: «L'abbé

Germane avait raison: vois-tu! Daniel, tu es un enfant, un petit enfant incapable d'aller seul dans la vie, et tu as bien fait de te réfugier près de moi. Dès aujourd'hui tu n'es plus seulement mon frère, tu es mon fils aussi, et puisque notre mère est loin, c'est moi qui la remplacerai. Le veux-tu? dis, Daniel! Veux-tu que je sois ta mère Jacques? Je ne t'ennuierai pas beaucoup, tu verras. Tout ce que je te demande, c'est de me laisser toujours marcher à côté de toi et de te tenir la main.¹⁰ Avec cela, tu peux être tranquille et regarder la vie en face, comme un homme: elle ne te mangera pas.»

Pour toute réponse, je lui saute au cou: — «O ma mère Jacques, que tu es bon!» — Et me¹⁵ voilà pleurant à chaudes larmes sans pouvoir m'arrêter, tout à fait comme l'ancien Jacques de Lyon. Le Jacques d'aujourd'hui ne pleure plus, lui; la citerne est à sec, comme il dit. Quoi qu'il arrive, il ne pleurera plus jamais.²⁰

A ce moment, sept heures sonnent. Les vitres s'allument. Une lueur pâle entre dans la chambre en frissonnant.

— Voilà le jour, Daniel, dit Jacques. Il est temps de dormir. Couche-toi vite... tu dois en²⁵ avoir besoin.

— Et toi, Jacques?

— Oh! moi, je n'ai pas deux jours de chemin de fer dans les reins ... D'ailleurs, avant d'aller chez le marquis, il faut que je rapporte quelques³⁰ livres au cabinet de lecture, et je n'ai pas de temps à perdre ... tu sais que le d'Hacqueville ne plai-

sante pas . . . Je rentrerai ce soir à huit heures . . . Toi, quand tu te seras bien reposé, tu sortiras un peu. Surtout je te recommande . . .

Ici ma mère Jacques commence à me faire une
5 foule de recommandations très importantes pour un nouveau débarqué comme moi; par malheur, tandis qu'il me les fait, je me suis étendu sur le lit, et, sans dormir précisément, je n'ai déjà plus les idées bien nettes. La fatigue, le pâté, les larmes . . . Je
10 suis aux trois quarts assoupi . . . J'entends d'une façon confuse quelqu'un qui me parle d'un restaurant tout près d'ici, d'argent dans mon gilet, de ponts à traverser, de boulevards à suivre, de sergents de ville à consulter, et du clocher de Saint-
15 Germain-des-Prés comme point de ralliement. Dans mon demi-sommeil, c'est surtout ce clocher de Saint-Germain qui m'impressionne. Je vois deux, cinq, dix clochers de Saint-Germain rangés autour de mon lit comme des poteaux indicateurs. Parmi
20 tous ces clochers, quelqu'un va et vient dans la chambre, tisonne le feu, ferme les rideaux des croisées, puis s'approche de moi, me pose un manteau sur les pieds, m'embrasse au front et s'éloigne doucement avec un bruit de porte . . .

25 Je dormais depuis quelques heures, et je crois que j'aurais dormi jusqu'au retour de ma mère Jacques, quand le son d'une cloche me réveilla subitement. C'était la cloche de Sarlande, l'horrible cloche de fer qui sonnait comme autrefois: «Dig! dig! réveillez-vous! dig! dong! habillez-vous!»
30 dong! réveillez-vous! dig! dong! habillez-vous!» D'un bond je fus au milieu de la chambre, la bouche ouverte pour crier comme au dortoir: «Allons, mes-

sieurs!» Puis, quand je m'aperçus que j'étais chez Jacques, je partis d'un grand éclat de rire et je me mis à gambader follement par la chambre. Ce que j'avais pris pour la cloche de Sarlande, c'était la cloche d'un atelier du voisinage, qui sonnait sec et féroce comme celle de là-bas. Pourtant la cloche du collège avait encore quelque chose de plus méchant, de plus en fer. Heureusement elle était à deux cents lieues; et, si fort qu'elle sonnât, je ne risquais plus de l'entendre. 10

J'allai à la fenêtre, et je l'ouvris. Je m'attendais presque à voir au-dessous de moi la cour des grands avec ses arbres mélancoliques et l'homme aux clefs rasant les murs...

Au moment où j'ouvrais, midi sonnait partout. 15
La grosse tour de Saint-Germain tinta la première ses douze coups de l'*Angelus* à la suite, presque dans mon oreille. Par la fenêtre ouverte, les grosses notes lourdes tombaient chez Jacques trois par trois, se crevaient en tombant comme des bulles 20
sonores, et remplissaient de bruit toute la chambre. A l'*Angelus* de Saint-Germain, les autres *Angelus* de Paris répondirent sur des timbres divers... En bas, Paris grondait, invisible... Je restai là un moment à regarder luire dans la lumière les 25
dômes, les flèches, les tours; puis tout à coup, le bruit de la ville montant jusqu'à moi, il me vint je ne sais quelle folle envie de plonger, de me rouler dans ce bruit, dans cette foule, dans cette vie. dans ces passions, et je me dis avec ivresse: «Allons voir 30
Paris!»

XI.

LA DISCUSSION DU BUDGET.

Ce jour-là, plus d'un Parisien a dû dire en rentrant chez lui, le soir, pour se mettre à table : « Quel singulier petit bonhomme j'ai rencontré aujourd'hui ! » Le fait est qu'avec ses cheveux trop
5 longs, son pantalon trop court, ses caoutchoucs, ses bas bleus, son bouquet départemental et cette solennité de démarche particulière à tous les êtres trop petits, le petit Chose devait être tout à fait comique.

10 X C'était justement une journée de la fin de l'hiver, une de ces journées tièdes et lumineuses qui, à Paris, souvent sont plus le printemps que le printemps lui-même. Il y avait beaucoup de monde dehors. Un peu étourdi par le va-et-vient bruyant
15 de la rue, j'allais devant moi, timide, et le long des murs. On me bousculait, je disais « pardon ! » et je devenais tout rouge. Aussi je me gardais bien de m'arrêter devant les magasins et, pour rien au monde, je n'aurais demandé ma route. Je
20 prenais une rue, puis une autre, toujours tout droit. On me regardait. Cela me gênait beaucoup. Il y avait des gens qui se retournaient sur mes talons et des yeux qui riaient en passant près de moi ; une fois, j'entendis une femme dire à une autre :

«Regarde donc celui-là.» Cela me fit broncher... Ce qui m'embarrassait beaucoup aussi, c'était l'œil inquisiteur des sergents de ville. A tous les coins de rue, ce diable d'œil silencieux se braquait sur moi curieusement; et, quand j'avais passé, je le sentais encore qui me suivait de loin et me brûlait dans le dos. Au fond, j'étais un peu inquiet.

Je marchai ainsi près d'une heure, jusqu'à un grand boulevard planté d'arbres grêles. Il y avait là tant de bruit, tant de gens, tant de voitures, que je m'arrêtai presque effrayé.

— Comment me tirer d'ici? pensai-je en moi-même. Comment rentrer à la maison? Si je demande le clocher de Saint-Germain-des-Prés, on se moquera de moi. J'aurai l'air d'une cloche égarée qui revient de Rome, le jour de Pâques.

Alors, pour me donner le temps de prendre un parti, je m'arrêtai devant les affiches de théâtre, de l'air affairé d'un homme qui fait son menu de spectacles pour le soir. Malheureusement les affiches, fort intéressantes d'ailleurs, ne donnaient pas le moindre renseignement sur le clocher de Saint-Germain, et je risquais fort de rester là jusqu'au grand coup de trompette du jugement dernier, quand soudain ma mère Jacques parut à mes côtés. Il était aussi étonné que moi.

— Comment! c'est toi, Daniel! Que fais-tu là, bon Dieu?

— Je répondis d'un petit air négligent:

— Tu vois! je me promène.

Ce bon garçon de Jacques me regardait avec admiration:

— C'est qu'il est déjà Parisien, vraiment!

Au fond, j'étais bien heureux de l'avoir, et je m'accrochai à son bras avec une joie d'enfant, comme à Lyon, quand M. Eyssette père était venu
5 nous chercher sur le bateau.

— Quelle chance que nous nous soyons rencontrés! me dit Jacques. Mon marquis a une extinction de voix, et comme, heureusement, on ne peut pas dicter par gestes, il m'a donné congé jusqu'à de-
10 main... Nous allons en profiter pour faire une grande promenade...

Là-dessus, il m'entraîne; et nous voilà partis dans Paris, bien serrés l'un contre l'autre et tout fiers de marcher ensemble.

15 Maintenant que mon frère est près de moi, la rue ne me fait plus peur. Je vais la tête haute, avec un aplomb de trompette aux zouaves, et gare au premier qui rira! Pourtant une chose m'inquiète. Jacques, chemin faisant, me regarde à plusieurs
20 reprises d'un air piteux. Je n'ose lui demander pourquoi.

— Sais-tu qu'ils sont très gentils, tes caoutchoucs? me dit-il au bout d'un moment.

— N'est-ce pas, Jacques?

25 — Oui, ma foi! très gentils... Puis, en souriant, il ajoute: C'est égal, quand je serai riche, je t'achèterai une paire de bons souliers pour mettre dedans.

Pauvre cher Jacques! il a dit cela sans malice;
30 mais il n'en faut pas plus pour me décontenancer. Voilà toutes mes hontes revenues. Sur ce grand boulevard ruisselant de clair soleil, je me sens

ridicule avec mes caoutchoucs, et quoi que Jacques puisse me dire d'aimable en faveur de ma chaussure, je veux rentrer sur-le-champ.

Nous rentrons. On s'installe au coin du feu, et le reste de la journée se passe gaiement à bavarder ensemble comme deux moineaux de gouttière... Vers le soir, on frappe à notre porte. C'est un domestique du marquis avec ma malle.

— Très bien! dit ma mère Jacques. Nous allons inspecter un peu ta garde-robe. 10

Pécaïre! ma garde-robe!...

L'inspection commence. Il faut voir notre mine piteusement comique en faisant ce maigre inventaire. Jacques, à genoux devant la malle, tire les objets l'un après l'autre et les annonce à mesure. 15

— Un dictionnaire... une cravate... un autre dictionnaire... Tiens! une pipe... tu fumes donc!... Encore une pipe... Bonté divine! que de pipes!... Si tu avais seulement autant de chaussettes... Et ce gros livre, qu'est-ce que c'est?... Oh!... oh!... 20
Cahier de punitions... Boucoyran, 500 lignes... Soubeyrol, 400 lignes... Boucoyran, 500 lignes... Boucoyran... Boucoyran... Saprستي! tu ne le ménageais pas, le nommé Boucoyran... C'est égal, deux ou trois douzaines de chemises feraient bien mieux 25
 notre affaire.

A cet endroit de l'inventaire, ma mère Jacques pousse un cri de surprise.

— Miséricorde! Daniel... qu'est-ce que je vois? Des vers! ce sont des vers... Tu en fais donc tous 30
 jours? ... Cachottier, va! pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé dans tes lettres? Tu sais bien pourtant

que je ne suis pas un profane... J'ai fait des poèmes, moi aussi, dans le temps... Souviens-toi de *Religion! Religion! Poème en douze chants!*... Ça, monsieur le lyrique, voyons un peu tes poésies!...

5 — Oh! non, Jacques, je t'en prie. Cela n'en vaut pas la peine.

— Tous les mêmes, ces poètes, dit Jacques en riant. Allons! mets-toi là, et lis-moi tes vers; sinon je vais les lire moi-même, et tu sais comme je lis
10 mal!

Cette menace me décide; je commence ma lecture.

Ce sont des vers que j'ai faits au collège de Sarlande, sous les châtaigniers de la Prairie, en
15 surveillant les élèves... Bons, ou méchants? Je ne m'en souviens guère; mais quelle émotion en les lisant!... Pensez donc! des poésies qu'on n'a jamais montrées à personne... Et puis l'auteur de *Religion! Religion!* n'est pas un juge ordinaire. S'il
20 allait se moquer de moi? Pourtant, à mesure que je lis, la musique des rimes me grise et ma voix se raffermir. Assis devant la croisée, Jacques m'écoute, impassible. Derrière lui, dans l'horizon, se couche un gros soleil rouge qui incendie nos
25 vitres. Sur le bord du toit, un chat maigre bâille et s'étire en nous regardant; il a l'air renfrogné d'un sociétaire de la Comédie-Française écoutant une tragédie... Je vois tout cela du coin de l'œil sans interrompre ma lecture.

80 Triomphe inespéré! A peine j'ai fini, Jacques enthousiasmé quitte sa place et me saute au cou:

— Oh! Daniel! que c'est beau! que c'est beau!

Je le regarde avec un peu de défiance.

— Vraiment, Jacques, tu trouves?...

— Magnifique, mon cher, magnifique!... Quand je pense que tu avais toutes ces richesses dans ta malle et que tu ne m'en disais rien! c'est incroy- 5
able!...

Et voilà ma mère Jacques qui marche à grands pas dans la chambre, parlant tout seul et gesticulant. Tout à coup, il s'arrête en prenant un air solennel:

— Il n'y a plus à hésiter: Daniel, tu es poète, 10
il faut rester poète et chercher ta vie de ce côté-là.

— Oh! Jacques, c'est bien difficile... Les débuts surtout. On gagne si peu.

— Bah! je gagnerai pour deux, n'aie pas peur.

— Et le foyer, Jacques, le foyer que nous 15
voulons reconstruire?

— Le foyer! je m'en charge. Je me sens de force à le reconstruire à moi tout seul. Toi, tu l'illustreras, et tu penses comme nos parents seront fiers de s'asseoir à un foyer célèbre!... 20

J'essaye encore quelques objections; mais Jacques a réponse à tout. Du reste, il faut le dire, je ne me défends que faiblement. L'enthousiasme fraternel commence à me gagner. La foi poétique me pousse à vue d'œil. Il y a un point, par 25
exemple, sur lequel Jacques et moi nous ne nous entendons pas du tout. Jacques veut qu'à trente-cinq ans j'entre à l'Académie française. Moi, je m'y refuse énergiquement. Foin de l'Académie! C'est vieux, démodé, pyramide d'Égypte en diable. 30

— Raison de plus pour y entrer, me dit Jacques. Tu leur mettras un peu de jeune sang dans

les veines, à tous ces vieux Palais-Mazarin ... Et puis M^{me} Eyssette sera si heureuse, songe donc!

Que répondre à cela? Le nom de M^{me} Eyssette est un argument sans réplique. Il faut se résigner à endosser l'habit vert. Va donc pour l'Académie! Si mes collègues m'ennuient trop, je ferai comme Mérimée, je n'irai jamais aux séances.

Pendant cette discussion, la nuit est venue, les cloches de Saint-Germain carillonnent joyeusement, comme pour célébrer l'entrée de Daniel Eyssette à l'Académie française. — «Allons dîner!» dit mère Jacques; et, tout fier de se montrer avec un académicien, il m'emmène dans une crèmerie de la rue Saint-Benoît.

C'est un petit restaurant de pauvres, avec une table d'hôte au fond pour les habitués. Nous mangeons dans la première salle, au milieu de gens très râpés, très affamés, qui raclent leurs assiettes silencieusement. — «Ce sont presque tous des hommes de lettres,» me dit Jacques à voix basse. Dans moi-même, je ne puis m'empêcher de faire à ce sujet quelques réflexions mélancoliques; mais je me garde bien de les communiquer à Jacques, de peur de refroidir son enthousiasme.

Le dîner est très gai. M. Daniel Eyssette (de l'Académie française) montre beaucoup d'entrain, et encore plus d'appétit. Le repas fini, on se hâte de remonter dans le clocher; et tandis que M. l'académicien fume sa pipe à califourchon sur la fenêtre, Jacques, assis à sa table, s'absorbe dans un grand travail de chiffres qui paraît l'inquiéter beaucoup. Il se ronge les ongles, s'agite fébrilement

sur sa chaise, compte sur ses doigts, puis, tout à coup, se lève avec un cri de triomphe: «Bravo!... j'y suis arrivé...»

— A quoi, Jacques?

— A établir notre budget, mon cher. Et je te ⁵ répons que ce n'était pas une petite affaire. Pense! soixante francs par mois pour vivre à deux!...

— Comment! soixante?... Je croyais que tu gagnais cent francs chez le marquis. 10

— Oui! mais il y a là-dessus quarante francs par mois à envoyer à Madame Eyssette pour la reconstruction du foyer... Restent donc soixante francs. Nous avons quinze francs de chambre; comme tu vois, ce n'est pas cher; seulement, il faut ¹⁵ que je fasse le lit moi-même.

— Je le ferai aussi, moi, Jacques. ✓

— Non, non. Pour un académicien, ce ne serait pas convenable. Mais revenons au budget... Donc ²⁰ 15 francs de chambre, 5 francs de charbon, — seulement 5 francs, parce que je vais le chercher moi-même aux usines tous les mois; — restent 40 francs. Pour ta nourriture, mettons 30 francs. Tu dîneras à la crèmerie où nous sommes allés ce soir, c'est 15 sous sans le dessert, et tu as vu ²⁵ qu'on n'est pas trop mal. Il te reste 5 sous pour ton déjeuner. Est-ce assez?

— Je crois bien.

— Nous avons encore 10 francs. Je compte 7 francs de blanchissage... Quel dommage que je ³⁰ n'aie pas le temps! j'irais moi-même au bateau... Restent 3 francs que j'emploie comme ceci: 30 sous

pour mes déjeuners ... dame, tu comprends! moi, je fais tous les jours un bon repas chez mon marquis, et je n'ai pas besoin d'un déjeuner aussi substantiel que le tien. Les derniers trente sous
5 sont les menus frais, tabac, timbres-poste et autres dépenses imprévues. Cela nous fait juste nos soixante francs... Hein! Crois-tu que c'est calculé?»

Et Jacques, enthousiasmé, se met à gambader dans la chambre; puis, subitement, il s'arrête et
10 prend un air consterné:

— Allons, bon! Le budget est à refaire ... J'ai oublié quelque chose.

— Quoi donc?

— Et la bougie?... Comment feras-tu, le soir,
15 pour travailler, si tu n'as pas de bougie? C'est une dépense indispensable, et une dépense d'au moins cinq francs par mois... Où pourrait-on bien les décrocher, ces cinq francs-là?... L'argent du foyer est sacré, et sous aucun prétexte... Eh! parbleu!
20 j'ai notre affaire. Voici le mois de mars qui vient, et avec lui le printemps, la chaleur, le soleil.

— Eh bien! Jacques?

— Eh bien! Daniel, quand il fait chaud, le charbon est inutile: soit 5 francs de charbon, que
25 nous transformons en 5 francs de bougie; et voilà le problème résolu... Décidément, je suis né pour être ministre des finances... Qu'en dis-tu? Cette fois, le budget tient sur ses jambes, et je crois que nous n'avons rien oublié... Il y a bien
30 encore la question des souliers et des vêtements, mais je sais ce que je vais faire... J'ai tous les jours ma soirée libre à partir de huit heures, je

chercherai une place de teneur de livres chez quelque petit marchand. Bien sûr que l'ami Pierrotte me trouvera cela facilement.

— Ah ça! Jacques, vous êtes donc très liés, toi et l'ami Pierrotte?... Est-ce que tu y vas souvent?

— Oui, très souvent. Le soir, on fait de la musique.

— Tiens! Pierrotte est musicien.

— Non! pas lui; sa fille.

— Sa fille!... Il a donc une fille?... Hé! hé! Jacques... Est-elle jolie, M^{lle} Pierrotte?

— Oh! tu m'en demandes trop pour une fois, mon petit Daniel... Un autre jour, je te répondrai. Maintenant, il est tard; allons nous coucher.

Et pour cacher l'embarras que lui causent mes questions, Jacques se met à border le lit activement, avec un soin de vieille fille.

C'est un lit de fer à une place, en tout pareil à celui dans lequel nous couchions tous les deux, à Lyon, rue Lanterne.

— T'en souviens-tu, Jacques, de notre petit lit de la rue Lanterne, quand nous lisions des romans en cachette, et que M. Eyssette nous criait du fond de son lit, avec sa plus grosse voix: Éteignez vite, ou je me lève!

Jacques se souvient de cela, et aussi de bien d'autres choses... De souvenir en souvenir, minuit sonne à Saint-Germain qu'on ne songe pas encore à dormir.

— Allons!... bonne nuit! me dit Jacques résolument.

Mais au bout de cinq minutes, je l'entends qui pouffe de rire sous sa couverture.

— De quoi ris-tu, Jacques?...

— Je ris de l'abbé Micou, tu sais, l'abbé Micou de la manécanterie... Te le rappelles-tu?...

— Parbleu!...

Et nous voilà partis à rire, à rire, à bavarder, à bavarder... Cette fois, c'est moi qui suis raisonnable et qui dis:

10 — Il faut dormir.

Mais un moment après, je recommence de plus belle:

— Et Rouget, Jacques, Rouget de la fabrique... Est-ce que tu t'en souviens?...

15 Là-dessus, nouveaux éclats de rire et causeries à n'en plus finir!...

Enfin, Jacques souffle la bougie, et M. Daniel Eyssette (de l'Académie française) s'endort sur l'épaule de son frère comme quand il avait dix ans.

XII.

CHEZ PIERROTTE.

Il y a, sur la place de Saint-Germain-des-Prés, dans le coin de l'église, à gauche et tout au bord des toits, une petite fenêtre qui me serre le cœur chaque fois que je la regarde. C'est la fenêtre de notre ancienne chambre; et, encore aujourd'hui, 5 quand je passe par là, je me figure que le Daniel d'autrefois est toujours là-haut, assis à sa table contre la vitre, et qu'il sourit de pitié en voyant dans la rue le Daniel d'aujourd'hui triste et déjà courbé.

Ah! vieille horloge de Saint-Germain, que de 10 belles heures tu m'as sonnées quand j'habitais là-haut avec ma mère Jacques!... Est-ce que tu ne pourrais pas m'en sonner encore quelques-unes de ces heures de vaillance et de jeunesse? J'étais si 15 heureux dans ce temps-là! Je travaillais de si bon cœur!...

Le matin, on se levait avec le jour. Jacques, tout de suite, s'occupait du ménage. Il allait chercher de l'eau, balayait la chambre, rangeait ma 20 table. Moi, je n'avais le droit de toucher à rien.

Le ménage fini, Jacques s'en allait chez son marquis, et je ne le revoyais plus que dans la

soirée. Je passais mes journées tout seul, en tête à tête avec la Muse ou ce que j'appelais la Muse. Du matin au soir, la fenêtre restait ouverte avec ma table devant, et sur cet établi, du matin au
5 soir, j'enfilais des rimes. De temps en temps un pierrot venait boire à ma gouttière; il me regardait un moment d'un air effronté, puis il allait dire aux autres ce que je faisais, et j'entendais le bruit sec de leurs petites pattes sur les ardoises... J'avais
10 aussi les cloches de Saint-Germain qui me rendaient visite plusieurs fois dans le jour. J'aimais bien quand elles venaient me voir. Elles entraient bruyamment par la fenêtre et remplissaient la chambre de musique.

15 La Muse, les pierrots, les cloches, je ne recevais jamais d'autres visites. Qui serait venu me voir? Personne ne me connaissait. A la crémèrie de la rue Saint-Benoît, j'avais toujours soin de me mettre à une petite table à part de tout le monde;
20 je mangeais vite, les yeux dans mon assiette; puis, le repas fini, je prenais mon chapeau furtivement et je rentrais à toutes jambes. Jamais une distraction, jamais une promenade; pas même la musique au Luxembourg.

25 Sur ces entrefaites, ma mère Jacques trouva une place de teneur de livres à cinquante francs par mois, chez un petit marchand de fer, où il devait se rendre tous les soirs en sortant de chez le marquis. Le pauvre garçon m'apprit cette bonne
30 nouvelle, moitié content, moitié fâché. «Comment feras-tu pour aller là-bas?» lui dis-je tout de suite. Il me répondit, les yeux pleins de larmes: «J'ai le

dimanche.» Et dès lors, comme il l'avait dit, il n'alla plus *là-bas* que le dimanche, mais cela lui coûtait, bien sûr.

Quel était donc ce *là-bas* si séduisant qui tenait tant à cœur à ma mère Jacques?... Je n'aurais pas été fâché de le connaître. Malheureusement on ne me proposait jamais de m'emmener; et moi, j'étais trop fier pour le demander. Le moyen d'ailleurs d'aller quelque part, avec mes caoutchoucs? ... Un dimanche pourtant, au moment de partir chez Pierrotte, Jacques me dit avec un peu d'embarras:

— Est-ce que tu n'aurais pas envie de m'accompagner *là-bas*, petit Daniel? Tu leur ferais sûrement un grand plaisir.

— Mais, mon cher, tu plaisantes... 15

— Oui, je sais bien... Le salon de Pierrotte n'est guère la place d'un poète... Ils sont là un tas de vieilles peaux de lapins...

— Oh! ce n'est pas pour cela, Jacques; c'est seulement à cause de mon costume... 20

— Tiens! au fait ... je n'y songeais pas, dit Jacques.

Et il partit comme enchanté d'avoir une vraie raison pour ne pas m'emmener.

A peine au bas de l'escalier, le voilà qui remonte et vient vers moi tout essoufflé. 25

— Daniel, me dit-il, si tu avais eu des souliers et une jaquette présentable, m'aurais-tu accompagné chez Pierrotte?

— Pourquoi pas? 30

— Eh bien! alors viens... je vais t'acheter tout ce qu'il te faut, nous irons *là-bas*.

Je le regardai, stupéfait. «C'est la fin du mois, j'ai de l'argent,» ajouta-t-il pour me convaincre. J'étais si content de l'idée d'avoir des nippes fraîches que je ne remarquai pas l'émotion de Jacques ni le ton singulier dont il parlait. Ce n'est que plus tard que je songeai à tout cela. Pour le moment je lui sautai au cou, et nous partîmes chez Pierrotte, en passant par le Palais-Royal, où je m'habillai de neuf chez un fripier.

10 *Chemin faisant, Jacques me raconta l'histoire de Pierrotte*; et comme la route était longue, — on avait pris le plus long pour montrer aux Parisiens ma jaquette neuve, — je connaissais mon Cévenol à fond avant d'arriver chez lui. Je savais que le
15 bon Pierrotte avait deux idoles auxquelles il ne fallait pas toucher, sa fille et M. Lalouette, son ancien patron. Je savais aussi qu'il était un peu bavard et fatigant à entendre, parce qu'il parlait lentement, cherchait ses phrases, bredouillait et ne pouvait pas
20 dire trois mots de suite sans y ajouter: «C'est bien le cas de le dire ...» Ceci tenait à une chose: le Cévenol n'avait jamais pu se faire à notre langue. Tout ce qu'il pensait lui venant aux lèvres en patois du Languedoc, il était obligé de mettre à mesure
25 ce languedocien en français, et les «C'est bien le cas de le dire ...» dont il émaillait ses discours, lui donnaient le temps d'accomplir intérieurement ce petit travail. Comme disait Jacques, Pierrotte ne parlait pas, il traduisait. . . Quant à M^{lle} Pierrotte, tout ce que
30 j'en pus savoir, c'est qu'elle avait seize ans et qu'elle s'appelait Camille, rien de plus; sur ce chapitre-là mon Jacques restait muet comme un esturgeon.

Il était environ neuf heures quand nous fîmes notre entrée dans l'ancienne maison Lalouette.

— Bonsoir, Pierrotte! cria Jacques en se campant devant le comptoir... (J'étais à côté de lui, dans la lumière de la lampe)... Bonsoir, Pierrotte! 5

Pierrotte qui faisait sa caisse, leva les yeux à la voix de Jacques; puis, en m'apercevant, il poussa un cri, joignit les mains, et resta là, stupide, la bouche ouverte, à me regarder.

— Eh bien! fit Jacques d'un air de triomphe, 10 que vous avais-je dit?

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura le bon Pierrotte, il me semble que... C'est bien le cas de le dire. Il me semble que je la vois.

— Les yeux surtout, reprit Jacques, regardez 15 les yeux, Pierrotte.

— Et le menton, monsieur Jacques, le menton avec la fossette, répondit Pierrotte, qui pour mieux me voir avait levé l'abat-jour de la lampe.

Moi, je n'y comprenais rien. Ils étaient là tous 20 les deux à me regarder, à cligner de l'œil, à se faire des signes... Tout à coup Pierrotte se leva, sortit du comptoir et vint à moi les bras ouverts:

— Avec votre permission, monsieur Daniel, il faut que je vous embrasse... C'est bien le cas de 25 le dire... Je vais croire embrasser Mademoiselle.

Ce dernier mot m'expliqua tout. A cet âge-là, je ressemblais beaucoup à M^{me} Eyssette, et pour Pierrotte, qui n'avait pas vu Mademoiselle depuis quelque vingt-cinq ans, cette ressemblance était 30 encore plus frappante. Le brave homme ne pouvait pas se lasser de me serrer les mains, de m'embrasser,

de me regarder en riant avec ses gros yeux pleins de larmes; il se mit ensuite à nous parler de notre mère, de sa femme, de sa Camille, et cela avec tant de longueurs, tant de périodes, que nous
5 serions encore — c'est bien le cas de le dire — debout dans le magasin, à l'écouter, si Jacques ne lui avait pas dit d'un ton d'impatience: «Et votre caisse, Pierrotte!»

Pierrotte s'arrêta net. Il était un peu confus
10 d'avoir tant parlé:

— Vous avez raison, monsieur Jacques, je bavarde... je bavarde... et puis la petite... c'est bien le cas de le dire... la petite me grondera d'être monté si tard.

15 — Est-ce que Camille est là-haut? demanda Jacques d'un petit air indifférent.

— Oui... oui, monsieur Jacques... la petite est là-haut.. Elle languit.. C'est bien le cas de le dire... Elle languit joliment de connaître M. Daniel. Montez
20 donc la voir... je vais faire ma caisse et je vous rejoins... c'est bien le cas de le dire.

Sans en écouter davantage, Jacques me prit le bras et m'entraîna vite vers le fond. Il y avait là, assis sur le bord d'un canapé-lit, un grand
25 jeune homme blond qui jouait mélancoliquement de la flûte. Jacques, en passant, dit un «bonsoir» très sec, auquel le jeune homme blond répondit par deux coups de flûte très secs aussi, ce qui doit être la façon de se dire bonsoir entre flûtes qui
30 s'en veulent.

— C'est le commis, me dit Jacques, quand nous fûmes dans l'escalier... Il nous assomme, ce grand

blond, à jouer toujours de la flûte ... Est-ce que tu aimes la flûte, toi, Daniel?

J'eus envie de lui demander: «Et la petite, l'aime-t-elle?» Mais j'eus peur de lui faire de la peine et je lui répondis très sérieusement: «Non, Jacques, je n'aime pas la flûte.»

L'appartement de Pierrotte était au quatrième étage, dans la même maison que le magasin. M^{lle} Camille, trop aristocrate pour se montrer à la boutique, restait toujours en haut et ne voyait son père qu'à l'heure des repas. «Oh! tu verras! me disait Jacques en montant, c'est tout à fait sur un pied de grande maison... Camille a une dame de compagnie, M^{me} veuve Tribou, qui ne la quitte jamais ... Je ne sais pas trop d'où elle vient, cette M^{me} Tribou, mais Pierrotte la connaît et prétend que c'est une dame de grand mérite... Sonne, Daniel, nous y voilà!» Je sonnai; une Cévenole à grande coiffe vint nous ouvrir, sourit à Jacques comme à une vieille connaissance, et nous introduisit dans le salon.

Quand nous entrâmes, M^{lle} Pierrotte était au piano. Deux vieilles dames un peu fortes, M^{me} Lalouette et la veuve Tribou, dame de grand mérite, jouaient aux cartes dans un coin. En nous voyant, tout le monde se leva. Il y eut un moment de trouble et de brouhaha; puis, les saluts échangés, les présentations faites, Jacques invita Camille — il disait Camille tout court — à se remettre au piano; et la dame de grand mérite profita de l'invitation pour continuer sa partie avec M^{me} Lalouette. Nous avions pris place, Jacques et moi, chacun

d'un côté de M^{lle} Pierrotte, qui, tout en faisant trotter ses petits doigts sur le piano, causait et riait avec nous. Je la regardais pendant qu'elle parlait. Elle n'était pas jolie. Blanche, rose, l'oreille
5 petite, le cheveu fin, mais trop de joues, trop de santé; avec cela, les mains rouges, et les grâces un peu froides d'une pensionnaire en vacances. C'était bien la fille de Pierrotte, une fleur des montagnes, grandie sous la vitrine du passage du
10 Saumon.

Telle fut du moins ma première impression; mais, soudain, sur un mot que je lui dis, M^{lle} Pierrotte, dont les yeux étaient restés baissés jusque-
là, les leva lentement sur moi, et, comme par magie,
15 la petite bourgeoise disparut. Je ne vis plus que ses yeux, deux grands yeux noirs éblouissants.

Je les regardais encore, les grands yeux noirs, quand j'entendis tout près de moi, presque dans mon oreille, des petites dents de souris qui grigno-
20 taient. A ce bruit je tournai la tête, et j'aperçus dans un fauteuil, à l'angle du piano, un personnage auquel je n'avais pas encore pris garde... C'était un grand vieux sec et blême, avec une tête d'oiseau, le front fuyant, le nez en pointe, des yeux ronds
25 et sans vie, trop loin du nez, presque sur les tempes... Sans un morceau de sucre que le bonhomme tenait à la main et qu'il becquetait de temps en temps, on aurait pu le croire endormi. Un peu troublé par cette apparition, je fis à ce
30 vieux fantôme un grand salut, qu'il ne me rendit pas... «Il ne t'a pas vu, me dit Jacques... C'est l'aveugle... c'est le père Lalouette...

«Il porte bien son nom...» pensai-je en moi-même.

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit et Pierrotte entra bruyamment. L'homme à la flûte venait derrière lui avec sa flûte sous le bras. Jacques, en le voyant, déchargea sur lui un regard foudroyant capable d'assommer un buffle; mais il dut le manquer, car le joueur de flûte ne broncha pas.

— Eh bien! petite, dit le Cévenol en embrassant sa fille à pleines joues, es-tu contente? on te l'a donc amené, ton Daniel... Comment le trouves-tu? Il est bien gentil, n'est-ce pas? C'est bien le cas de le dire... tout le portrait de Mademoiselle.

Et voilà le bon Pierrotte qui recommence la scène du magasin, et m'amène de force au milieu du salon, pour que tout le monde puisse voir les yeux de Mademoiselle... le nez de Mademoiselle, le menton à fossette de Mademoiselle... Cette exhibition me gênait beaucoup. M^{me} Lalouette et la dame de grand mérite avaient interrompu leur partie, et, renversées dans leurs fauteuils, m'examinaient avec le plus grand sang-froid, critiquant ou louant à haute voix tel ou tel morceau de ma personne, absolument comme si j'étais un petit poulet de grain en vente au marché de la Vallée.

Heureusement que Jacques vint mettre fin à mon supplice, en demandant à M^{lle} Pierrotte de nous jouer quelque chose. «C'est cela, jouons quelque chose,» dit vivement le joueur de flûte, qui s'élança, la flûte en avant. Jacques cria: «Non... non... pas de duo, pas de flûte!» Sur quoi le

joueur de flûte lui décocha un petit regard bleu clair empoisonné comme une flèche de Caraïbe; mais l'autre ne sourcilla pas et continua à crier: «Pas de flûte!...» En fin de compte, c'est Jacques
5 qui l'emporta, et M^{lle} Pierrotte nous joua sans la moindre flûte un de ces tremolos bien connus qu'on appelle *Réveries de Rosellen*... Pendant qu'elle jouait, Pierrotte pleurait d'admiration, Jacques nageait dans l'extase; silencieux, mais la flûte aux dents, le
10 flûtiste battait la mesure avec ses épaules et flûtait intérieurement.

Le Rosellen fini, M^{lle} Pierrotte se tourna vers moi: «Et vous, monsieur Daniel, me dit-elle en baissant les yeux, est-ce que nous ne vous en-
15 tendrons pas? . . . Vous êtes poète, je le sais.

— Et bon poète, fit Jacques, cet indiscret de Jacques... Moi, pensez que cela ne me tentait guère de dire des vers devant tous ces Amalécites. Encore si les yeux noirs avaient été là; mais non!
20 depuis une heure les yeux noirs s'étaient éteints, et je les cherchais vainement autour de moi... Il faut voir aussi avec quel ton dégagé je répondis à la jeune Pierrotte:

— Excusez-moi pour ce soir, mademoiselle, je
25 n'ai pas apporté ma lyre.

— N'oubliez pas de l'apporter la prochaine fois, me dit le bon Pierrotte, qui prit cette métaphore au pied de la lettre. Le pauvre homme croyait très sincèrement que j'avais une lyre et que
30 j'en jouais comme son commis jouait de la flûte... Ah! Jacques m'avait bien prévenu qu'il m'amenait dans un drôle de monde!

Vers onze heures, on servit le thé. M^{lle} Pierrotte allait, venait dans le salon, offrant le sucre, versant le lait, le sourire sur les lèvres, le petit doigt en l'air. C'est à ce moment de la soirée que je revis les yeux noirs. Ils apparurent tout à coup ⁵ devant moi, lumineux et sympathiques, puis s'éclipserent de nouveau, avant que j'eusse pu leur parler... Alors seulement je m'aperçus d'une chose, c'est qu'il y avait en M^{lle} Pierrotte deux êtres très distincts: d'abord M^{lle} Pierrotte, une petite bour- ¹⁰ geoise à bandeaux plats, bien faite pour trôner dans l'ancienne maison Lalouette; et puis, les yeux noirs, ces grands yeux poétiques qui s'ouvraient comme deux fleurs de velours et n'avaient qu'à paraître pour transfigurer cet intérieur de quincailliers ¹⁵ burlesques. M^{lle} Pierrotte, je n'en aurais pas voulu pour rien au monde; mais les yeux noirs... oh! les yeux noirs!...

Enfin, l'heure du départ arriva. C'est M^{me} Lalouette qui donna le signal. Elle roula son mari ²⁰ dans un grand tartan et l'emporta sous son bras comme une vieille momie entourée de bandelettes. Derrière eux, Pierrotte nous garda encore longtemps sur le palier à nous faire des discours interminables: «Ah ça! monsieur Daniel, maintenant que vous ²⁵ connaissez la maison, j'espère qu'on vous y reverra. Nous n'avons jamais grand monde, mais du monde choisi... c'est bien le cas de le dire... D'abord M. et M^{me} Lalouette, mes anciens patrons; puis M^{me} Tribou, une dame du plus grand mérite, avec ³⁰ qui vous pourrez causer; puis mon commis, un bon garçon qui nous joue quelquefois de la flûte... c'est

bien le cas de le dire... Vous ferez des duos tous les deux. Ce sera gentil.»

Nous étions au bas de l'escalier que nous entendions encore son gros rire qui faisait trembler
5 la rampe...

— Eh bien! comment les trouves-tu? me dit Jacques, dès que nous fûmes dehors.

— Mon cher, M. Lalouette est bien laid, mais M^{lle} Pierrotte est charmante.

10 — N'est-ce pas? me fit le pauvre amoureux avec une telle vivacité que je ne pus m'empêcher de rire.

— Allons! Jacques, tu t'es trahi, lui dis-je en lui prenant la main.

Ce soir-là, nous nous promenâmes bien tard le
15 long des quais. A nos pieds, la rivière tranquille et noire roulait comme des perles des milliers de petites étoiles. Les amarres des gros bateaux criaient. C'était plaisir de marcher doucement dans l'ombre et d'entendre Jacques me parler d'amour...

20 Il aimait de toute son âme; mais on ne l'aimait pas, il savait bien qu'on ne l'aimait pas.

— Alors, Jacques, c'est qu'elle en aime un autre, sans doute.

— Non, Daniel, je ne crois pas qu'avant ce soir
25 elle ait encore aimé personne.

— Avant ce soir! Jacques, que veux-tu dire?

— Dame! c'est que tout le monde t'aime, toi, Daniel... et elle pourrait bien t'aimer aussi.

Pauvre cher Jacques! Il faut voir de quel air
30 triste et résigné il disait cela. Moi, pour le rassurer, je me mis à rire bruyamment, plus bruyamment même que je n'en avais envie.

— Diable! mon cher, comme tu y vas ... Je suis donc bien irrésistible ou M^{lle} Pierrotte bien inflammable ... Mais non! rassure-toi, ma mère Jacques. M^{lle} Pierrotte est aussi loin de mon cœur que je le suis du sien; ce n'est pas moi que tu as à craindre, bien sûr.

Je parlais sincèrement en disant cela. M^{lle} Pierrotte n'existait pas pour moi ... Les yeux noirs, par exemple, c'est différent.

XIII.

LA ROSE ROUGE ET LES YEUX NOIRS.

Après cette première visite à l'ancienne maison Lalouette, je restai quelque temps sans retourner *là-bas*. Jacques, lui, continuait fidèlement ses pèlerinages du dimanche, et chaque fois il inventait
5 quelque nouveau nœud de cravate rempli de séductions... C'était tout un poème, la cravate de Jacques.

Si j'avais été femme, la cravate de Jacques avec ses mille nœuds qu'il variait à l'infini m'aurait plus touché qu'une déclaration. Tous les dimanches,
10 avant de partir, le pauvre amoureux ne manquait pas de me dire: «Je vais *là-bas*, Daniel... viens-tu?» Et moi, je répondais invariablement: «Non! Jacques! je travaille...» Alors il s'en allait bien vite, et je restais seul, tout seul, penché sur l'établi
15 aux rimes.

C'était de ma part un parti pris, et sérieusement pris, de ne plus aller chez Pierrotte. J'avais peur des yeux noirs. Je m'étais dit: «Si tu les revois, tu es perdu,» et je tenais bon pour ne pas les
20 revoir... c'est qu'ils ne me sortaient plus de la tête, ces grands démons d'yeux noirs. Je les retrouvais partout. J'y pensais toujours, en travaillant, en dormant.

Ah! quand ma mère Jacques, l'œil brillant de

plaisir, partait en gambadant pour le passage du Saumon, avec un nœud de cravate inédit, Dieu sait quelles envies folles j'avais de dégringoler l'escalier derrière lui et de lui crier: «Attends-moi!» Mais non! Quelque chose au fond de moi-même m'aver-⁵ tissait que ce serait mal d'aller là-bas, et j'avais quand même le courage de rester à mon établi ... et de dire: «Non! merci, Jacques! je travaille.»

Cela dura quelque temps ainsi. A la longue, la Muse aidant, je serais sans doute parvenu à ¹⁰ chasser les yeux noirs de ma cervelle. Malheureusement j'eus l'imprudence de les revoir encore une fois. Ce fut fini! ma tête, mon cœur, tout y passa. Voici dans quelles circonstances:

Depuis la confidence du bord de l'eau, ma mère ¹⁵ Jacques ne m'avait plus parlé de ses amours; mais je voyais bien à son air que cela n'allait pas comme il aurait voulu... Le dimanche, quand il revenait de chez Pierrotte, il était toujours triste. La nuit je l'entendais soupirer, soupirer... Si je lui deman- ²⁰ dais: «Qu'est-ce que tu as, Jacques?» il me répondait brusquement: «Je n'ai rien.» Mais je comprenais qu'il avait quelque chose, rien qu'au ton dont il me disait cela. Lui, si bon, si patient, il avait maintenant avec moi des mouvements d'humeur. Quel- ²⁵ quefois il me regardait comme si nous étions fâchés. Je me doutais bien, vous pensez! qu'il y avait là-dessous quelque gros chagrin d'amour; mais comme Jacques s'obstinait à ne pas m'en parler, je n'osais pas en parler non plus. Pourtant, certain dimanche ³⁰ qu'il m'était revenu plus sombre qu'à l'ordinaire, je voulus en avoir le cœur net.

— Voyons! Jacques, qu'as-tu? lui dis-je en lui prenant les mains... Cela ne va donc pas, *là-bas*?

— Eh bien non!... cela ne va pas... répondit le pauvre garçon d'un air découragé.

6 — Mais enfin, que se passe-t-il? Est-ce que Pierrotte se serait aperçu de quelque chose? Voudrait-il vous empêcher de vous aimer?...

— Oh! non! Daniel, ce n'est pas Pierrotte qui nous empêche... C'est elle qui ne m'aime pas, qui
10 ne m'aimera jamais.

— Quelle folie, Jacques! Comment peux-tu savoir qu'elle ne t'aimera jamais... Lui as-tu dit que tu l'aimais, seulement?... Non, n'est-ce pas?... Eh bien! alors...

15 — Celui qu'elle aime n'a pas parlé; il n'a pas eu besoin de parler pour être aimé...

— Vraiment, Jacques, tu crois que le joueur de flûte?...

Jacques n'eut pas l'air d'entendre ma question.

20 — Celui qu'elle aime n'a pas parlé, dit-il pour la seconde fois.

Et je n'en pus savoir davantage.

Cette nuit-là, on ne dormit guère dans le clocher de Saint-Germain.

25 Jacques passa presque tout le temps à la fenêtre à regarder les étoiles en soupirant. Moi, je songeais: «Si j'allais *là-bas*, voir les choses de près... Après tout, Jacques peut se tromper. M^{lle} Pierrotte n'a sans doute pas compris tout ce qui tient d'amour
30 dans les plis de cette cravate... Puisque Jacques n'ose pas parler de sa passion, peut-être je ferais bien d'en parler pour lui... Oui, c'est cela:

j'irai, je parlerai à cette jeune Philistine, et nous verrons.»

Le lendemain, sans avertir ma mère Jacques, je mis ce beau projet à exécution. Certes, Dieu m'est témoin qu'en allant *là-bas* je n'avais aucune ⁵ arrière-pensée. J'y allais pour Jacques... Pourtant, quand j'aperçus à l'angle du passage du Saumon l'ancienne maison Lalouette avec ses peintures vertes et le *Porcelaines et cristaux* de la devanture, je sentis un léger battement de cœur qui aurait dû ¹⁰ m'avertir... J'entrai. Le magasin était désert; dans le fond, l'homme-flûte prenait sa nourriture; même en mangeant il gardait son instrument sur la nappe près de lui «Que Camille puisse hésiter entre cette flûte ambulante et ma mère Jacques, voilà qui ¹⁵ n'est pas possible... me disais-je tout en montant. Enfin, nous allons voir...»

Je trouvai Pierrotte à table avec sa fille et la dame de grand mérite. Les yeux noirs n'étaient pas là, fort heureusement. Quand j'entrai, il y eut ²⁰ une exclamation de surprise. «Enfin, le voilà! s'écria le bon Pierrotte de sa voix de tonnerre... C'est bien le cas de le dire... Il va prendre le café avec nous.» On me fit place. La dame de grand mérite alla me chercher une belle tasse à ²⁵ fleurs d'or, et je m'assis à côté de M^{lle} Pierrotte...

Elle était très gentille ce jour-là, M^{lle} Pierrotte. Dans ses cheveux, un peu au-dessus de l'oreille, — ce n'est plus là qu'on les place aujourd'hui, — elle avait mis une petite rose rouge, mais si rouge, si rouge... ³⁰ Entre nous, je crois que cette petite rose rouge était fée, tellement elle embellissait la petite Philistine.

Comme nous achevions de prendre le café, un petit air de flûte se fit entendre dans la cour. C'était Pierrotte qu'on appelait au magasin. A peine eut-il le dos tourné, la dame de grand mérite s'en alla à son tour à l'office faire un cinq cents avec la cuisinière. Entre nous, je crois que son plus grand mérite, à cette dame-là, c'était de tripoter les cartes fort habilement . . .

Quand je vis qu'on me laissait seul avec la
10 petite rose rouge, je pensai : «Voilà le moment!»

Vite, vite, je me mis à parler de Jacques. Je commençai par dire combien il était bon, loyal, brave, généreux. Je racontai ce dévouement qui ne se lassait pas, cette maternité toujours en éveil, à rendre
15 une vraie mère jalouse. C'est Jacques qui me nourrissait, m'habillait, me faisait ma vie, Dieu sait au prix de quel travail, de quelles privations. Sans lui, je serais encore là-bas, dans cette prison noire de Sarlande, où j'avais tant souffert, tant souffert . . .

20 A cet endroit de mon discours, M^{lle} Pierrotte parut s'attendrir, et je vis une grosse larme glisser le long de sa joue. Moi, bonnement, je crus que c'était pour Jacques et je me dis en moi-même : «Allons! voilà qui va bien.» Là-dessus, je redoublai d'éloquence.
25 Je parlai des mélancolies de Jacques et de cet amour profond, mystérieux, qui lui rongeaient le cœur. Ah! trois et quatre fois heureuse la femme qui . . .

Ici la petite rose rouge que M^{lle} Pierrotte avait dans les cheveux glissa je ne sais comment et vint
30 tomber à mes pieds. Tout juste, à ce moment, je cherchais un moyen délicat de faire comprendre à la jeune Camille qu'elle était cette femme trois et quatre

fois heureuse dont Jacques s'était épris. La petite rose rouge en tombant me fournit ce moyen. — Quand je vous disais qu'elle était fée, cette petite rose rouge. — Je la ramassai lestement, mais je me gardai bien de la rendre. «Ce sera pour Jacques, 5 de votre part,» dis-je à M^{lle} Pierrotte avec mon sourire le plus fin. — «Pour Jacques, si vous voulez,» répondit M^{lle} Pierrotte, en soupirant; mais, au même instant, les yeux noirs apparurent et me regardèrent tendrement de l'air de me dire: «Non! 10 pas pour Jacques, pour toi!» Alors je baisai la petite rose rouge et je la mis dans ma poitrine.

Ce soir-là, quand Jacques revint, il me trouva comme à l'ordinaire penché sur l'établi aux rimes et je lui laissai croire que je n'étais pas sorti de 15 la journée. Par malheur, en me déshabillant, la petite rose rouge que j'avais gardée dans ma poitrine roula par terre aux pieds du lit: toutes ces fées sont pleines de malice. Jacques la vit, la ramassa, et la regarda longuement. Je ne sais pas 20 qui était le plus rouge, de la rose rouge ou de moi.

— Je la reconnais, me dit-il, c'est une fleur du rosier qui est *là-bas* sur la fenêtre du salon.

Puis il ajouta en me la rendant:

— Elle ne m'en a jamais donné, à moi.

25

Il dit cela si tristement que les larmes m'en vinrent aux yeux.

— Jacques, mon ami Jacques, je te jure qu'avant ce soir...

Il m'interrompit avec douceur: «Ne t'excuse pas, 30 Daniel. Je suis sûr que tu n'as rien fait pour me trahir... Je le savais, je savais que c'était toi

qu'elle aimait.» Là-dessus, le pauvre garçon se mit à marcher de long en large dans la chambre. Moi, je le regardais, immobile, ma rose rouge à la main. — «Ce qui arrive devait arriver, reprit-il au
5 bout d'un moment. Il y a longtemps que j'avais prévu tout cela. Je savais que, si elle te voyait, elle ne voudrait jamais de moi . . . Maintenant c'est fini . . . J'aime mieux ça.»

Jacques me parla ainsi longuement avec la même
10 douceur, le même sourire résigné. Tout ce qu'il disait me faisait peine et plaisir à la fois. Peine, parce que je le sentais malheureux; plaisir, parce que je voyais à travers chacune de ses paroles les yeux noirs qui me luisaient, tout pleins de moi.
15 Quand il eut fini, je m'approchai de lui, un peu honteux, mais sans lâcher la petite rose rouge: «Jacques, est-ce que tu ne vas plus m'aimer maintenant?» Il sourit, et me serrant contre son cœur: «T'es bête, je t'aimerai bien davantage.»

20 C'est une vérité. L'histoire de la rose rouge ne changea rien à la tendresse de ma mère Jacques, pas même à son humeur. Je crois qu'il souffrit beaucoup, mais il ne le laissa jamais voir. Pas un soupir, pas une plainte, rien. Comme par le
25 passé, il continua d'aller *là-bas* le dimanche et de faire bon visage à tous. Il n'y eut que les nœuds de cravate de supprimés. Du reste, toujours calme et fier, travaillant à se tuer, et marchant courageusement dans la vie, les yeux fixés sur un seul but,
30 la reconstruction du foyer . . . O Jacques! ma mère Jacques!

XIV.

LE RÊVE.

Enfin, je le terminai, ce fameux poème. J'en vins à bout après quatre mois de travail, et je me souviens qu'arrivé aux derniers vers je ne pouvais plus écrire, tellement les mains me tremblaient de fièvre, d'orgueil, de plaisir, d'impatience.

C'était un poème dramatique, pompeusement intitulé la *Comédie pastorale* . . . Dans les premiers jours de sa captivité au collège de Sarlande, le petit Chose s'amusait à raconter à ses élèves des 10 historiottes fantastiques, pleines de grillons, de papillons et autres bestioles. C'est avec trois de ces petits contes, dialogués et mis en vers, que j'avais fait la *Comédie pastorale* . . .

Depuis deux jours, je courais les éditeurs avec 15 mon manuscrit, et je m'occupais beaucoup moins des yeux noirs que de mon poème.

En ce temps-là, — je ne sais pas si c'est encore la même chose aujourd'hui — MM. les éditeurs étaient des gens très doux, très polis, 20 très généreux, très accueillants; mais ils avaient un défaut capital: on ne les trouvait jamais chez eux.

Chaque soir, je revenais à la maison, triste, las, énervé. «Courage! me disait Jacques, tu seras plus heureux demain.»

Mais, mon cher, je ne peux pas mettre la main
5 sur un éditeur; ces gens-là ne sont jamais chez eux pour les poètes.

— Eh bien! dit Jacques en frappant du poing sur la table; nous imprimerons à nos frais.

Je le regarde avec stupéfaction:

10 — A nos frais . . .

— Oui, mon petit, à nos frais . . . Tout juste, le marquis fait imprimer en ce moment le premier volume de ses mémoires . . . Je vois son imprimeur tous les jours . . . C'est un Alsacien qui a
15 l'air bon enfant. Je suis sûr qu'il nous fera crédit . . . Pardieu! nous le payerons, à mesure que ton volume se vendra . . . Allons! voilà qui est dit; dès demain je vais voir mon homme.

Effectivement Jacques, le lendemain, va trouver
20 l'imprimeur et revient enchanté: «C'est fait, me dit-il d'un air de triomphe; on met ton livre à l'impression demain. Cela nous coûtera neuf cents francs, une bagatelle. Je ferai des billets de trois cents francs, payables de trois mois en trois mois.

25 Quelle joie, ce jour-là, dans le clocher de Saint-Germain! Que de projets, que de rêves! Et puis les jours suivants, que de petits bonheurs savourés goutte à goutte, aller à l'imprimerie, corriger les épreuves et revenir enfin avec le premier exemplaire qu'on ouvre en tremblant du bout
30 des doigts . . . Dites! est-il rien de plus délicieux au monde?

Pensez que le premier exemplaire de la *Comédie pastorale* revenait de droit aux yeux noirs. Je le leur portai le soir même, accompagné de ma mère Jacques qui voulait jouir de mon triomphe.

Oh! si vous aviez vu le joli merci que les yeux⁵ noirs m'envoyèrent, et comme ils resplendissaient en lisant mon nom sur la couverture...

Le lendemain de l'apparition de mon volume, j'étais en train de déjeuner à table d'hôte quand Jacques, très essoufflé, se précipita dans la salle:¹⁰

— Grande nouvelle! me dit-il en m'entraînant dehors; je pars ce soir, à sept heures, avec le marquis... Nous allons à Nice voir sa sœur, qui est mourante... Peut-être resterons-nous longtemps... Je cours dire adieu à Pierrotte. Je¹⁵ n'ai pas une minute... Rendez-vous à la maison à cinq heures.

Il me rejoignit à l'heure dite. Quoique très ému lui-même, il affecta jusqu'au dernier moment la plus grande gaieté. Jusqu'au dernier moment²⁰ aussi il me montra la générosité de son âme et l'ardeur admirable qu'il mettait à m'aimer.

Quand tout fut prêt, on envoya chercher une voiture, et nous partîmes pour la gare. En route, Jacques me faisait ses recommandations. Il y en²⁵ avait de tout genre.

Nous arrivâmes à la gare. Le marquis s'y trouvait déjà.

— Vite, vite, adieu! me dit Jacques. Et prenant ma tête dans ses larges mains, il m'embrassa³⁰ trois ou quatre fois de toutes ses forces, puis courut rejoindre son bourreau.

En le voyant disparaître, j'éprouvai une singulière sensation.

Je me trouvais tout à coup plus petit, plus chétif, plus timide, plus enfant. La foule qui m'entourait
5 me faisait peur. J'étais redevenu le petit Chose . . .

Me voici arrivé aux pages les plus sombres de mon histoire, aux jours de misère et de honte que Daniel Eyssette a vécu avec des comédiens dans la banlieue de Paris.

10 La troupe dont ils faisaient partie desservait plusieurs communes. C'était une façon de troupe nomade, jouant tantôt à Grenelle, à Montparnasse, à Sèvres, à Sceaux, à Saint-Cloud.

Au début le petit Chose n'eut pas de succès.
15 On le trouva trop petit; et puis il avait peur, il avait honte. Il parlait tout bas, comme à confesse: «Plus haut! plus haut!» lui criait-on. Mais sa gorge se serrait, étranglant les mots au passage. Il fut sifflé . . . Que voulez-vous? la vocation n'y était
20 pas. Après tout, parce qu'on est mauvais poète, ce n'est pas une raison pour être bon comédien.

Après deux représentations orageuses, le directeur le fit venir dans son cabinet et lui dit: «Mon petit, le drame n'est pas ton affaire. Essayons du
25 vaudeville. Je crois que dans les comiques tu marcheras très bien.» Et dès le lendemain, on essaya du vaudeville. Il joua les jeunes premiers comiques, les amoureux de campagne, les Jeannot, les trembleurs, tous ceux qui sont laids, tous ceux
30 qui font rire, et la vérité me force à dire qu'il ne s'en tira pas trop mal. Le malheureux avait du succès; il faisait rire!

Expliquez cela si vous pouvez. C'est quand il était en scène que le petit Chose pensait à Jacques et aux yeux noirs.

Presque tous les soirs, il lui arrivait de s'arrêter net au beau milieu d'une tirade et de rester debout, sans parler, la bouche ouverte, à regarder la salle... Dans ces moments-là, son âme lui échappait, sautait par-dessus la rampe, crevait le plafond du théâtre d'un coup d'aile, et s'en allait bien loin donner un baiser à Jacques, un baiser à M^{me} Eyssette, demander grâce aux yeux noirs, en se plaignant amèrement du triste métier qu'on lui faisait faire.

Tout à coup arraché à son rêve, par la voix du souffleur, le malheureux petit Chose promenait autour de lui de grands yeux étonnés où se peignait un effarement si naturel, si comique, que toute la salle partait d'un gros éclat de rire. En argot de théâtre, c'est ce qu'on appelle un effet. Sans le vouloir, il avait trouvé un effet...

Le brave Jacques ne se doutait de rien. On lui écrivait que tout allait bien, que la *Comédie pastorale* était aux trois quarts vendue, et qu'à l'échéance des billets on trouverait chez les libraires tout l'argent qu'il faudrait pour faire face.

Pauvre mère Jacques! que de désastres l'attendaient à son retour! Daniel disparu, les yeux noirs en larmes, pas un volume vendu et treize cents francs à payer. Comment se tirerait-il de là? Le petit Chose avait beau chercher à s'étourdir, travailler comme un forçat (et de quel travail, juste Dieu!), apprendre de nouvelles bouffonneries, étudier

devant son miroir de nouvelles grimaces, toujours le miroir lui renvoyait l'image de Jacques au lieu de la sienne.

Chaque matin, il regardait le calendrier avec
5 terreur et, comptant les jours qui le séparaient de la première échéance des billets, il se disait en frissonnant: «Plus qu'un mois... plus que trois semaines!» Car il savait bien qu'au premier billet protesté tout serait découvert, et que le martyre de son frère
10 commencerait dès ce jour-là. Jusque dans son sommeil cette idée le poursuivait. Quelquefois il se réveillait en sursaut, le cœur serré, le visage inondé de larmes, avec le souvenir confus d'un rêve terrible et singulier qu'il venait d'avoir.

15 Ce rêve, toujours le même, revenait presque toutes les nuits. Cela se passait dans une chambre inconnue, où il y avait une grande armoire à vieilles ferrures grimpantes. Jacques était là, pâle, horriblement pâle, étendu sur un canapé; il venait de
20 mourir. Camille Pierrotte était là, elle aussi, et, debout devant l'armoire, elle cherchait à l'ouvrir pour prendre un linceul. Seulement, elle ne pouvait pas y parvenir; et, tout en tâtonnant avec la clef autour de la serrure, on l'entendait dire d'une
25 voix navrante: «Je ne peux pas ouvrir... J'ai trop pleuré... je n'y vois plus...»

Quoiqu'il voulût s'en défendre, ce rêve l'impressionnait au delà de la raison. Dès qu'il fermait les yeux, il revoyait Jacques étendu sur le canapé, et Ca-
30 mille, aveugle, devant l'armoire... Tous ces remords, toutes ces terreurs, le rendaient de jour en jour plus sombre, plus misérable...

XV.

L'ENLÈVEMENT.

C'était un soir, vers neuf heures, au théâtre Montparnasse. Le petit Chose, qui jouait dans la première pièce venait de finir.

Depuis un moment il était dans sa loge en train de se désaffubler, quand il entendit un machiniste qui l'appelait d'en bas: «Monsieur Daniel! monsieur Daniel!» Il sortit de sa loge et, penché sur le bois humide de la rampe, demanda: «Qu'y a-t-il?» Puis, voyant qu'on ne répondait pas, il descendit, tel qu'il était, à peine vêtu, barbouillé¹⁰ de blanc et de rouge, avec sa grande perruque jaune qui lui tombait sur les yeux.

Au bas de l'escalier, il se heurta contre quelqu'un.

— Jacques! cria-t-il en reculant.

15

C'était Jacques... Ils se regardèrent un moment, sans parler. A la fin, Jacques joignit les mains et murmura d'une voix douce, pleine de larmes: «Oh! Daniel!» Ce fut assez. Le petit Chose, remué jusqu'au fond des entrailles, regarda²⁰ autour de lui comme un enfant craintif et dit tout bas, si bas que son frère put à peine l'entendre: «Emmène-moi d'ici, Jacques.»

Jacques tressaillit; et, le prenant par la main, il l'entraîna dehors. Un fiacre attendait à la porte; ils y montèrent. — «Rue des Dames, — aux Batignolles!» cria la mère Jacques. Et la voiture
5 s'ébranla.

... Jacques était à Paris depuis deux jours. Il arrivait de Palerme, où une lettre de Pierrotte — qui lui courait après depuis trois mois — l'avait enfin découvert. Cette lettre, courte et sans phrases,
10 lui apprenait la disparition de Daniel.

En la lisant, Jacques devina tout. Il se dit: «L'enfant fait des bêtises... Il faut que j'y aille.» Et sur-le-champ il demanda un congé au marquis.

15 — Un congé! fit le bonhomme en bondissant. Êtes-vous fou?...

Avez-vous oublié nos conventions? Si vous quittez votre place pour huit jours, vous n'y rentrerez jamais. Réfléchissez là-dessus, je vous prie.

20 C'est tout réfléchi, monsieur le marquis. Je m'en vais.

— Allez au diable.

Jacques partit le soir même.

En arrivant à Paris, il courut rue Bonaparte...

25 Ah! lorsqu'il entra dans la petite chambre et qu'aux dernières heures d'un vieux soleil d'octobre, il revit tous ces objets qui lui parlaient de son enfant; ce que la mère Jacques souffrit, une mère seule pourrait le dire...

30 Il fit deux ou trois fois le tour de la chambre, regardant partout, ouvrant toutes les armoires, dans l'espoir d'y trouver quelque chose qui le mît

sur la trace du fugitif. Mais, hélas! les armoires étaient vides.

En continuant ses recherches, il dénicha dans un tiroir de l'établi quelques feuillets couverts d'une écriture irrégulière, fiévreuse, l'écriture de Daniel ⁵ quand il était inspiré. — «C'est un poème, sans doute,» se dit la mère Jacques en s'approchant de la fenêtre pour lire. C'était un poème, en effet, un poème lugubre, qui commençait ainsi:

«Jacques, je t'ai menti. Depuis deux mois, je ¹⁰ ne fais que te mentir. Je t'écris que je travaille, et depuis deux mois mon écritoire est à sec. Je t'écris que la vente de mon livre va bien, et depuis deux mois on n'en a pas vendu un seul exemplaire.» Cette lettre n'était pas partie; mais comme ¹⁵ on voit, elle arrivait quand même à sa destination. La Providence, cette fois, avait fait le service de la poste.

Jacques la lut d'un bout à l'autre. Quand il fut au passage où la lettre parlait d'un engagement ²⁰ à Montparnasse, proposé avec tant d'insistance, il fit un bond de joie:

— Je sais où il est, cria-t-il; et, mettant la lettre dans sa poche, il se coucha plus tranquille; mais, quoique brisé de fatigue, il ne dormit pas. ²⁵ Toujours cette maudite toux . . . Au premier bonjour de l'aurore, une aurore d'automne, paresseuse et froide, il se leva lestement. Son plan était fait.

«D'abord les dettes, se dit-il, c'est le plus pressé.» ³⁰ Et malgré la lâche conduite de son frère envers les Pierrotte, il alla sans hésiter s'adresser à eux.

C'est moi, Pierrotte, dit la mère Jacques en entrant dans le magasin de l'ancienne maison *Lalouette*; je viens vous demander un grand service. Prêtez-moi quinze cents francs.

5 Pierrotte, sans répondre, se leva tranquillement.

— Je ne les ai pas ici, monsieur Jacques. Attendez-moi, je vais les chercher.

Au bout de cinq minutes, le Cévenol revint
10 avec deux billets de mille francs qu'il lui mit dans la main...

En quittant Pierrotte, Jacques courut chez l'imprimeur, et lui laissa, pour n'avoir plus à s'en inquiéter, l'argent des trois billets à échoir; après
15 quoi il alla dire un dernier adieu à la vieille tour de Saint-Germain. En bas, il donna congé de la chambre, paya les loyers en retard: puis, il héla une voiture qui passait et se fit conduire à l'hôtel Pilois, rue des Dames, à Batignolles où on lui donna
20 une belle chambre au rez-de-chaussée.

Sans perdre une minute, il fit son installation et pria M. Pilois de faire préparer dans sa chambre un gentil souper avec deux couverts et du vin vieux.

25 Puis, se sentant le cœur plus léger, il se dit: cherchons l'enfant...

— Regarde donc, Daniel, me dit ma mère Jacques quand nous entrâmes dans la chambre de l'hôtel Pilois: c'est comme la nuit de ton arrivée
30 à Paris.

Comme cette nuit-là, en effet, un joli réveillon nous attendait sur une nappe bien blanche: le

pâté sentait bon, le vin avait l'air vénérable, la flamme claire des bougies riait au fond des verres . . . Et pourtant, et pourtant, ce n'était plus la même chose!

Oh! non, ce n'était plus la même chose. Je le ⁵ compris si bien qu'au lieu de m'égayer, l'observation de Jacques me fit monter aux yeux un grand flot de larmes.

«Pourquoi pleures-tu? . . . Est-ce que tu regrettes d'être ici? Est-ce que tu m'en veux de ¹⁰ t'avoir enlevé? . . .»

Je lui répondis tristement: «Voilà une mauvaise parole, Jacques! mais je t'ai donné le droit de tout me dire.»

Nous continuâmes pendant quelque temps en- ¹⁵ core à manger, ou plutôt à faire semblant. A la fin, impatienté de cette comédie que nous nous jouions l'un à l'autre, Jacques repoussa son assiette et se leva: «Décidément le réveillon ne va pas; nous ferons mieux de nous coucher . . .» ²⁰

Un soir, au retour d'une de mes courses j'entrairai dans la chambre avec un cri de joie: «Jacques! Jacques! Une bonne nouvelle. J'ai trouvé une place . . . Voilà dix jours que, sans t'en rien dire, je battais le pavé à cette intention . . . Enfin, ²⁵ c'est fait. J'ai une place . . . Dès demain, j'entre comme surveillant général à l'institution Ouly, à Montmartre, tout près de chez nous . . . J'irai de sept heures du matin à sept heures du soir . . . Ce sera beaucoup de temps passé loin de toi, mais ³⁰ au moins je gagnerai ma vie, et je pourrai te soulager un peu.»

Jacques releva sa tête de dessus ses chiffres — le marchand de fer, dont il tenait les livres avant son départ, lui avait encore donné de l'ouvrage — et il me répondit assez froidement: «Ma
5 foi! mon cher, tu fais bien de venir à mon secours... La maison serait trop lourde pour moi seul... Je ne sais pas ce que j'ai, mais depuis quelque temps je me sens tout patraque.» Un violent accès de toux l'empêcha de continuer. Il
10 laissa tomber sa plume d'un air de tristesse et vint se jeter sur le canapé...

Presque aussitôt ma mère Jacques se releva et se mit à rire en voyant ma mine égarée:

— Ce n'est rien, nigaud! C'est un peu de
15 fatigue... J'ai trop travaillé ces derniers temps... Maintenant que tu as une place, j'en prendrai plus à mon aise, et dans huit jours je serai guéri.

Le lendemain, j'entrai à l'institution Ouly.

Malgré son étiquette pompeuse, l'institution Ouly
20 était une petite école pour rire, tenue par une vieille dame à repentirs. Il y avait là dedans une vingtaine de petits bonshommes, mais, vous savez! des tout petits, de ceux qui viennent à la classe avec leur goûter dans un panier. M^{me} Ouly leur
25 apprenait des cantiques; moi, je les initiais aux mystères de l'alphabet. J'étais en outre chargé de surveiller les récréations, dans une cour où il y avait des poules et un coq d'Inde dont ces messieurs avaient grand'peur...

30 Le soir, en rentrant à l'hôtel Pilois, je trouvais le dîner servi et la mère Jacques qui m'attendait... Après dîner, quelques tours de jardin faits à grands

pas, puis la veillée au coin du feu . . . Voilà toute notre vie . . .

C'était le 4 décembre . . .

Je revenais de l'institution Ouly encore plus vite que d'ordinaire. Le matin, j'avais laissé Jacques à la maison, se plaignant d'une grande fatigue, et je languissais d'avoir de ses nouvelles.

Ce que je vis, en ouvrant la porte de notre chambre me terrifia. Jacques, pour me laisser le lit, sans doute, s'était fait mettre un matelas sur le canapé, et c'est là que je le trouvai, pâle, horriblement pâle, tout à fait semblable au Jacques de mon rêve.

Il se tourna vers moi péniblement.

— C'est toi, Daniel . . . Donne-moi ta main, frerot . . . Qui diable se serait douté d'une chose pareille? Il y a des gens qui vont à Nice pour guérir leur maladie de poitrine; moi, je suis allé en chercher une. Ce matin, après ton départ, j'ai compris que cela se gâtait.

20

Il n'en put pas dire plus long et se renversa sur l'oreiller, en fermant les yeux.

A la fin, pourtant, il m'appela et me fit mettre à son chevet:

Daniel, mon chéri, me dit-il, je suis bien triste d'être obligé de te quitter; mais une chose me console: je ne te laisse pas seul dans la vie . . . Il te restera Pierrotte, le bon Pierrotte, qui te pardonne et s'engage à me remplacer près de toi; jamais à toi seul tu ne parviendrais à reconstruire le foyer . . . Je ne te demande pas d'essayer de devenir un homme; je pense, comme l'abbé Ger-

30

mane, que tu seras un enfant toute ta vie. Mais je te supplie d'être toujours un bon enfant, un brave enfant, et surtout . . . approche un peu, que je te dise ça dans l'oreille . . . et surtout de ne
5 pas faire pleurer les yeux noirs.

Ici, mon pauvre bien-aimé se reposa un moment; puis il reprit:

— Embrasse-moi, et sa voix était si faible qu'il avait l'air de me parler de loin . . .

10 Alors, en m'approchant pour l'embrasser, ma main rencontra sa main. Je m'en emparai et je ne la quittai plus . . . Nous restâmes ainsi je ne sais combien de temps; peut-être une heure; peut-être une éternité, je ne sais pas du tout . . . Il ne
15 me voyait plus, il ne me parlait plus. Seulement, à plusieurs reprises, sa main remua dans la mienne comme pour me dire: «Je sens que tu es là.» Soudain je vis ses yeux s'ouvrir et regarder autour d'eux pour chercher quelqu'un; et, comme je me
20 penchais sur lui, je l'entendis dire deux fois très doucement: «Jacques, tu es un âne . . . Jacques, tu es un âne! . . .» puis rien . . . Il était mort . . .
... Oh! le rêve! . . .

A partir de ce moment, je ne sais plus bien
25 ce qui se passa. La fin de cette nuit terrible, le jour qui la suivit, le lendemain de ce jour et beaucoup d'autres lendemains encore ne m'ont laissé que de vagues souvenirs confus.

XVI.

LA FIN DU RÊVE

Le petit Chose est malade; le petit Chose va mourir . . . Devant le passage du Saumon, une large litière de paille qu'on renouvelle tous les deux jours fait dire aux gens de la rue: «Il y a là-haut quelque vieux richard en train de mourir . . .» Ce ⁵ n'est pas un vieux richard qui va mourir, c'est le petit Chose . . . Tous les médecins l'ont condamné.

Il faut voir quelle consternation dans l'ancienne maison Lalouette! Pierrotte ne dort plus; les yeux noirs se désespèrent . . . Le salon jonquille est con- ¹⁰ damné, le piano mort, la flûte enclouée. Mais le plus navrant de tout, oh! le plus navrant, c'est une petite robe noire assise dans un coin de la maison, et tricotant du matin au soir, sans rien dire, avec de grosses larmes qui lui coulent. ¹⁵

Or, tandis que l'ancienne maison Lalouette se lamente ainsi nuit et jour, le petit Chose est bien tranquillement couché dans un grand lit de plume, sans se douter des pleurs qu'il fait répandre autour de lui. Il a les yeux ouverts, mais il ne voit rien; ²⁰ les objets ne vont pas jusqu'à son âme. Il n'entend rien non plus, rien qu'un bourdonnement sourd, un roulement confus, comme s'il avait pour oreilles deux coquilles marines, de ces grosses coquilles à lèvres roses où l'on entend ronfler la ²⁵

mer. Il ne parle pas, il ne pense pas : vous diriez une fleur malade. Pourvu qu'on lui tienne une compresse d'eau fraîche sur la tête et un morceau de glace dans la bouche, c'est tout ce qu'il demande. Quand la glace est fondue, quand la compresse s'est desséchée au feu de son crâne, il pousse un grognement : c'est toute sa conversation.

Plusieurs jours se passent ainsi, — jours sans heures, jours de chaos, puis subitement, un beau matin, le petit Chose éprouve une sensation singulière. Il semble qu'on vient de le tirer du fond de la mer. Ses yeux voient, ses oreilles entendent. Il respire ; il reprend pied . . . La machine à penser, qui dormait dans un coin du cerveau avec ses rouages fins comme des cheveux de fée, se réveille et se met en branle ; d'abord lentement, puis un peu plus vite, puis avec une rapidité folle — tic ! tic ! tic ! — à croire que tout va casser. Tic ! tic ! tic ! . . . Les idées se croisent, s'enchevêtrent comme des fils de soie : « Où suis-je, mon Dieu ? . . . Qu'est-ce que c'est que ce grand lit ? . . . Et ces trois dames, là-bas, près de la fenêtre, qu'est-ce qu'elles font ? . . . Cette petite robe noire qui me tourne le dos, est-ce que je ne la connais pas ? ; . . . On dirait que . . . »

Et pour mieux regarder cette robe noire qu'il croit reconnaître, péniblement le petit Chose se soulève sur son coude et se penche hors du lit, puis tout de suite se jette en arrière, épouvanté . . . Là, devant lui, au milieu de la chambre, il vient d'apercevoir une armoire, une grosse armoire en noyer avec de vieilles ferrures qui grimpent sur le devant. Cette armoire, il la reconnaît ; il l'a vue

déjà dans un rêve, dans un horrible rêve . . . Tic! tic! tic! La machine à penser va comme le vent . . . Oh! maintenant le petit Chose se rappelle, il revoit tout, il se souvient de tout. Hélas! en renaissant à la vie, le malheureux enfant vient de renaître à 5 la douleur; et sa première parole est un gémissement . . .

A ce gémissement, les trois femmes qui travaillaient là-bas, près de la fenêtre, ont tressailli. Une d'elles, la plus jeune, se lève en criant: «De 10 la glace! de la glace!» Et vite elle court à la cheminée prendre un morceau de glace qu'elle vient présenter au petit Chose; mais le petit Chose n'en veut pas . . . Doucement il repousse la main qui cherche ses lèvres; et d'une voix qui tremble, il dit: 15

— Bonjour, Camille! . . .

Camille Pierrotte est si surprise d'entendre parler le moribond qu'elle reste là tout interdite, le bras tendu, la main ouverte, avec son morceau de glace claire qui tremble au bout de ses doigts roses de 20 froid.

— Bonjour, Camille! reprend le petit Chose. Oh! je vous reconnais bien, allez! . . . J'ai toute ma tête maintenant . . . Et vous? est-ce que vous me voyez? . . .

25

Camille Pierrotte ouvre de grands yeux:

— Si je vous vois, Daniel! . . . Je crois bien que je vous vois! . . .

Alors, à l'idée que l'armoire a menti, que Camille Pierrotte n'est pas aveugle, le petit Chose 30 reprend courage et se hasarde à faire d'autres questions:

— J'ai été bien malade, n'est-ce pas, Camille?

— Oh! oui, Daniel, bien malade . . .

— Est-ce que je suis couché depuis longtemps? . . .

— Il y aura demain trois semaines . . .

5 — Miséricorde! trois semaines! . . . Il n'achève pas sa phrase et cache sa tête dans l'oreiller en sanglotant.

. . . A ce moment, Pierrotte entre dans la chambre; il amène un nouveau médecin, l'illustre
10 docteur *Broum-Broum*, un gaillard qui va vite en besogne. Il s'approche du petit Chose, lui tâte le pouls, lui regarde les yeux et la langue, puis se tournant vers Pierrotte:

— Qu'est-ce que vous me chantiez donc? . . .

15 Mais il est guéri, ce garçon-là! . . .

— Guéri! fait le bon Pierrotte en joignant les mains.

— Si bien guéri que vous allez me jeter tout de suite cette glace par la fenêtre et donner à
20 votre malade une aile de poulet aspergée de saint-émilion . . . Allons! ne vous désolez plus, ma petite demoiselle; dans huit jours, ce jeune trompe-la-mort sera sur pied, c'est moi qui vous en réponds. . . . D'ici là, gardez-le bien tranquille dans son lit;
25 évitez-lui toute émotion, toute secousse; c'est le point essentiel . . . Pour le reste, laissons faire la nature: elle s'entend à soigner mieux que vous et moi . . .

Ayant ainsi parlé, l'illustre docteur donne une
30 chiquenaude au jeune trompe-la-mort, un sourire à M^{lle} Camille, et s'éloigne lestement, escorté du bon Pierrotte qui pleure de joie et répète tout le

temps: «Ah! monsieur le docteur, c'est bien le cas de le dire... c'est bien le cas de le dire...»

Derrière eux, Camille veut faire dormir le malade; mais il s'y refuse avec énergie:

— Ne vous en allez pas, Camille, je vous en prie... Ne me laissez pas seul... Comment voulez-vous que je dorme avec le gros chagrin que j'ai?

— Si, Daniel, il faut que vous dormiez... Vous avez besoin de repos; le médecin l'a dit... Voyons! soyez raisonnable, fermez les yeux et ne pensez à rien... Tantôt je viendrai vous voir encore; et, si vous avez dormi, je resterai bien longtemps.

— Je dors... je dors... dit le petit Chose en fermant les yeux. Puis se ravisant: — Encore un mot, Camille!... Quelle est donc cette petite robe noire que j'ai aperçue ici tout à l'heure?

— Une robe noire!...

— Mais, oui! vous savez bien! cette petite robe noire qui travaillait là-bas avec vous, près de la fenêtre... Maintenant, elle n'y est plus... Mais tout à l'heure je l'ai vue, j'en suis sûr...

— Oh! non! Daniel, vous vous trompez... J'ai travaillé ici toute la matinée avec M^{me} Tribou, votre vieille amie M^{me} Tribou, vous savez! celle que vous appeliez la dame de grand mérite. Mais M^{me} Tribou n'est pas en noir... elle a toujours sa même robe verte... Non! sûrement, il n'y a pas de robe noire dans la maison... Vous avez dû rêver cela... Allons! Je m'en vais... Dormez-bien...

Là-dessus, Camille Pierrotte s'encourt vite, toute confuse et le feu aux joues, comme si elle venait de mentir.

Le petit Chose reste seul; mais il n'en dort pas mieux. La machine aux fins rouages fait le diable dans sa cervelle. Les fils de soie se croisent, s'enchevêtrent... Il pense à son bien-aimé qui dort dans l'herbe de Montmartre; il pense aux yeux noirs aussi, à ces belles lumières sombres que la Providence semblait avoir allumées exprès pour lui et qui maintenant...

Ici, la porte de la chambre s'entr'ouvre doucement, comme si quelqu'un voulait entrer; mais presque aussitôt on entend Camille Pierrotte dire à voix basse: N'y allez pas... L'émotion va le tuer, s'il se réveille...

Et voilà la porte qui se referme doucement, comme elle s'était ouverte. Par malheur, un pan de robe noire se trouve pris dans la rainure; et ce pan de robe qui passe, de son lit le petit Chose l'aperçoit...

Du coup son cœur bondit; ses yeux s'allument, et, se dressant sur son coude, il se met à crier bien fort: «Mère! mère! pourquoi ne venez-vous pas m'embrasser?...»

Aussitôt la porte s'ouvre. La petite robe noire, — qui n'y peut plus tenir, — se précipite dans la chambre; mais au lieu d'aller vers le lit, elle va droit à l'autre bout de la pièce, les bras ouverts, en appelant:

— Daniel! Daniel!

— Par ici, mère... crie le petit Chose, qui lui tend les bras en riant... Par ici; vous ne me voyez donc pas?..

Et alors M^{me} Eyssette, à demi tournée vers le lit, tâtonnant dans l'air autour d'elle avec ses mains qui tremblent, répond d'une voix navrante :

— Hélas ! non ! mon cher trésor, je ne te vois pas... Jamais plus je ne te verrai... Je suis aveugle ! 5

En entendant cela, le petit Chose pousse un grand cri et tombe à la renverse sur son oreiller...

Certes, qu'après vingt ans de misères et de souffrances, deux enfants morts, son foyer détruit, son mari loin d'elle, la pauvre mère Eyssette ait ses 10 yeux divins tout brûlés par les larmes comme les voilà, il n'y a rien là dedans de bien extraordinaire. ... Mais pour le petit Chose, quel dernier coup terrible la destinée lui tenait en réserve ! Est-ce qu'il ne va pas en mourir de celui-là ? ... 15

Eh bien ! non ! ... le petit Chose ne mourra pas. Derrière lui, que deviendrait la pauvre mère aveugle ? Où trouverait-elle des larmes pour pleurer ce troisième fils ? Que deviendrait le père Eyssette, cette victime de l'honneur commercial ? Qui reconstruirait 20 le foyer, ce beau foyer de famille où les deux vieux viendront un jour chauffer leurs pauvres mains glacées ? ... Non ! non ! le petit Chose ne veut pas mourir. Il se cramponne à la vie, au contraire, et de toutes ses forces... On lui a dit que, pour guérir plus vite, il 25 ne fallait pas penser, — il ne pense pas ; qu'il ne fallait pas parler, — il ne parle pas ; qu'il ne fallait pas pleurer, — il ne pleure pas... C'est plaisir de le voir dans son lit, l'air paisible, les yeux ouverts, jouant pour se distraire avec les glands de l'édrédon. 30

Autour de lui, toute la maison Lalouette s'empresse silencieuse. M^{me} Eyssette passe ses journées

au pied du lit, avec son tricot; la dame du grand mérite est là, elle aussi; puis, à tout moment on voit paraître à la porte la bonne figure de Pierrotte.

Et M^{lle} Pierrotte? On n'en parle pas! Est-ce
5 qu'elle ne serait plus dans la maison? . . . Si, toujours: seulement, depuis que le malade est hors de danger, elle n'entre presque jamais dans sa chambre. Quand elle y vient, c'est en passant, pour prendre l'aveugle et la mener à table; mais le petit Chose,
10 jamais un mot . . . Ah! qu'il est loin le temps de la rose rouge, le temps où, pour dire: «Je vous aime,» les yeux noirs s'ouvraient comme deux fleurs de velours! Dans son lit, le malade soupire, en pensant à ces bonheurs envolés. Il voit bien qu'on
15 ne l'aime plus, qu'on le fuit, qu'il fait horreur; mais c'est lui qui l'a voulu. Il n'a pas le droit de se plaindre. Et pourtant, c'eût été si bon, au milieu de tant de deuils et de tristesses, d'avoir un peu d'amour pour se chauffer le cœur! c'eût été si bon
20 de pleurer sur une épaule amie . . . «Enfin! . . . le mal est fait, se dit le pauvre enfant, n'y songeons plus, et trêve aux rêvasseries! Pour moi, il ne s'agit plus d'être heureux dans la vie; il s'agit de faire mon devoir . . . Demain, je parlerai à Pierrotte.»

25 En effet, le lendemain, à l'heure où le Cévenol traverse la chambre à pas de loup pour descendre au magasin, le petit Chose, qui est là depuis l'aube à guetter derrière ses rideaux, appelle doucement:
«Monsieur Pierrotte! monsieur Pierrotte!»

30 Pierrotte s'approche du lit; et alors le malade, très ému, sans lever les yeux: Voici que je m'en vais sur ma guérison, mon bon monsieur Pierrotte,

et j'ai besoin de causer sérieusement avec vous. Je ne veux pas vous remercier de ce que vous faites pour ma mère et pour moi . . .

Vive interruption du Cévenol: «Pas un mot là-dessus, monsieur Daniel! tout ce que je fais, je ⁵ devais le faire. C'était convenu avec M. Jacques.»

— Oui! je sais, Pierrotte, je sais qu'à tout ce qu'on veut vous dire sur ce chapitre vous faites toujours la même réponse . . . Aussi n'est-ce pas de cela que je vais vous parler. Au contraire, si je ¹⁰ vous appelle, c'est pour vous demander un service. Votre commis va vous quitter bientôt; voulez-vous me prendre à sa place? Oh! je vous en prie, Pierrotte, écoutez-moi jusqu'au bout; ne me dites pas non, sans m'avoir écouté jusqu'au bout . . . Il y a ¹⁵ dans la maison quelqu'un que ma présence fait souffrir, quelqu'un à qui ma vue est odieuse, et ce n'est que justice! . . . Mais si je m'arrange pour qu'on ne me voie jamais, si je m'engage à ne jamais monter ici, si je reste toujours au magasin, si je ²⁰ suis de votre maison sans en être, comme les gros chiens de basse-cour qui n'entrent jamais dans les appartements, est-ce qu'à ces conditions-là vous ne pourriez pas m'accepter!

Pierrotte a bonne envie de prendre dans ses ²⁵ grosses mains la tête frisée du petit Chose et de l'embrasser bien fort; mais il se contient et répond tranquillement! Dame! écoutez, monsieur Daniel, avant de rien dire, j'ai besoin de consulter la petite . . . Moi, votre proposition me convient assez; mais ³⁰ je ne sais pas si la petite . . . Du reste, nous allons voir. Elle doit être levée . . . Camille! Camille!

Camille Pierrotte, matinale comme une abeille, est en train d'arroser son rosier rouge sur la cheminée du salon. Elle arrive en peignoir du matin, les cheveux relevés à la chinoise, fraîche, gaie, sentant les fleurs.

— Tiens! petite, lui dit le Cévenol, voilà M. Daniel qui demande à entrer chez nous pour remplacer le commis... Seulement, comme il pense que sa présence ici te serait trop pénible...

10 — Trop pénible! interrompit Camille Pierrotte en changeant de couleur.

Elle n'en dit pas plus long; mais les yeux noirs achèvent sa phrase. Oui! les yeux noirs eux-mêmes se montrent devant le petit Chose, profonds
15 comme la nuit, lumineux comme les étoiles, en criant: «Amour! amour!» avec tant de passion et de flamme que le pauvre malade en a le cœur incendié.

Alors Pierrotte dit en riant sous cape:

— Dame! Expliquez-vous tous les deux... il
20 y a quelque malentendu là-dessous.

Et il s'en va tambouriner une bourrée cévenole sur les vitres; puis quand il croit que les enfants se sont suffisamment expliqués, — oh! mon Dieu! c'est à peine s'ils ont eu le temps de se
25 dire trois paroles! — il s'approche d'eux et les regarde:

— Eh bien?

— Ah! Pierrotte, dit le petit Chose en lui tendant les mains, elle est aussi bonne que vous... elle
30 m'a pardonné!

A partir de ce moment, la convalescence du malade marche avec des bottes de sept lieues...

Je crois bien ! les yeux noirs ne bougent plus de la chambre. On passe les journées à faire des projets d'avenir. On parle de mariage, de foyer à reconstruire. On parle aussi de la chère mère Jacques, et son nom fait encore verser de belles 5 larmes.

D'ailleurs, n'allez pas croire que la passion fasse oublier son devoir au petit Chose. Pour si bien qu'il soit dans son grand lit, entre M^{me} Eyssette et les yeux noirs, il a hâte d'être guéri, de se lever, 10 de descendre au magasin. Non, certes, que la porcelaine le tente beaucoup ; mais il languit de commencer cette vie de dévouement et de travail dont la mère Jacques lui a donné l'exemple. Quant à la Muse, on n'en parle plus. Daniel Eyssette aime 15 toujours les vers, mais plus les siens ; et le jour où l'imprimeur, fatigué de garder chez lui les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf volumes de la *Comédie pastorale*, les renvoie au passage du Saumon, le malheureux ancien poète a le courage de dire : 20

— Il faut brûler tout ça.

A quoi Pierrotte, plus avisé, répond :

— Brûler tout ça... ma foi non !... j'aime bien mieux le garder au magasin. J'en trouverai l'emploi ... C'est bien le cas de le dire ... J'ai tout juste 25 prochainement un envoi de coquetiers à faire à Madagascar. Il paraît que dans ce pays-là, depuis qu'on a vu la femme d'un missionnaire anglais manger des œufs à la coque, on ne veut plus manger les œufs autrement... Avec votre permission, 30 monsieur Daniel, vos livres serviront à envelopper mes coquetiers.

... Et maintenant, lecteur, avant de clore cette histoire, je veux encore une fois t'introduire dans le salon jonquille. C'est par une après-midi de dimanche, un beau dimanche d'hiver, — froid sec
5 et grand soleil. Toute la maison Lalouette rayonne. Le petit Chose est complètement guéri et vient de se lever pour la première fois. Le matin, en l'honneur de cet heureux événement, on a sacrifié à Esculape quelques douzaines d'huîtres, arrosées
10 d'un joli vin blanc de Touraine. Maintenant on est au salon, tous réunis. Il fait bon; la cheminée flambe. Sur les vitres chargées de givre, le soleil fait des paysages d'argent.

Devant la cheminée, le petit Chose, assis sur un
15 tabouret aux pieds de la pauvre aveugle assoupie, cause à voix basse avec M^{lle} Pierrotte, plus rouge que la petite rose rouge qu'elle a dans les cheveux. Cela se comprend, elle est si près du feu!...

Et M. Pierrotte?... Oh! M. Pierrotte n'est pas
20 loin... Il est là-bas, dans l'embrasure de la fenêtre, à demi caché par le grand rideau jonquille, et se livrant à une besogne silencieuse qui l'absorbe et le fait suer. Il a devant lui, sur un guéridon, des compas, des crayons, des règles, des équerres, de l'encre de Chine,
25 des pinceaux, et enfin une longue pancarte de papier à dessin qu'il couvre de signes singuliers... L'ouvrage a l'air de lui plaire. Toutes les cinq minutes, il relève la tête, la penche un peu de côté et sourit à son barbouillage d'un air de complaisance.
30 Quel est donc ce travail mystérieux?...

Attendez; nous allons le savoir... Pierrotte a fini. Il sort de sa cachette, arrive doucement derrière

Camille et le petit Chose; puis, tout à coup, il leur étale sa grande pancarte sous les yeux en disant: «Tenez! les amoureux, que pensez-vous de ceci?»

Deux exclamations lui répondent:

— Oh! papa! . . .

5

— Oh! monsieur Pierrotte!

— Qu'est-ce qu'il y a? . . . Qu'est-ce que c'est? . . . demande la pauvre aveugle, réveillée en sursaut.

Et Pierrotte joyeusement:

— Ce que c'est, madame Eyssette? . . . C'est . . . 10
c'est bien le cas de le dire . . . C'est un projet de la nouvelle enseigne que nous mettrons sur la boutique dans quelques mois . . . Allons! monsieur Daniel, lisez-nous ça tout haut, pour qu'on juge un peu de l'effet.

15

Dans le fond de son cœur, le petit Chose donne une dernière larme à ses papillons bleus; et, prenant la pancarte à deux mains, il lit tout haut, d'une voix ferme, cette enseigne de boutique, où son avenir est écrit en lettres grosses d'un pied: 20

PORCELAINES ET CRISTAUX

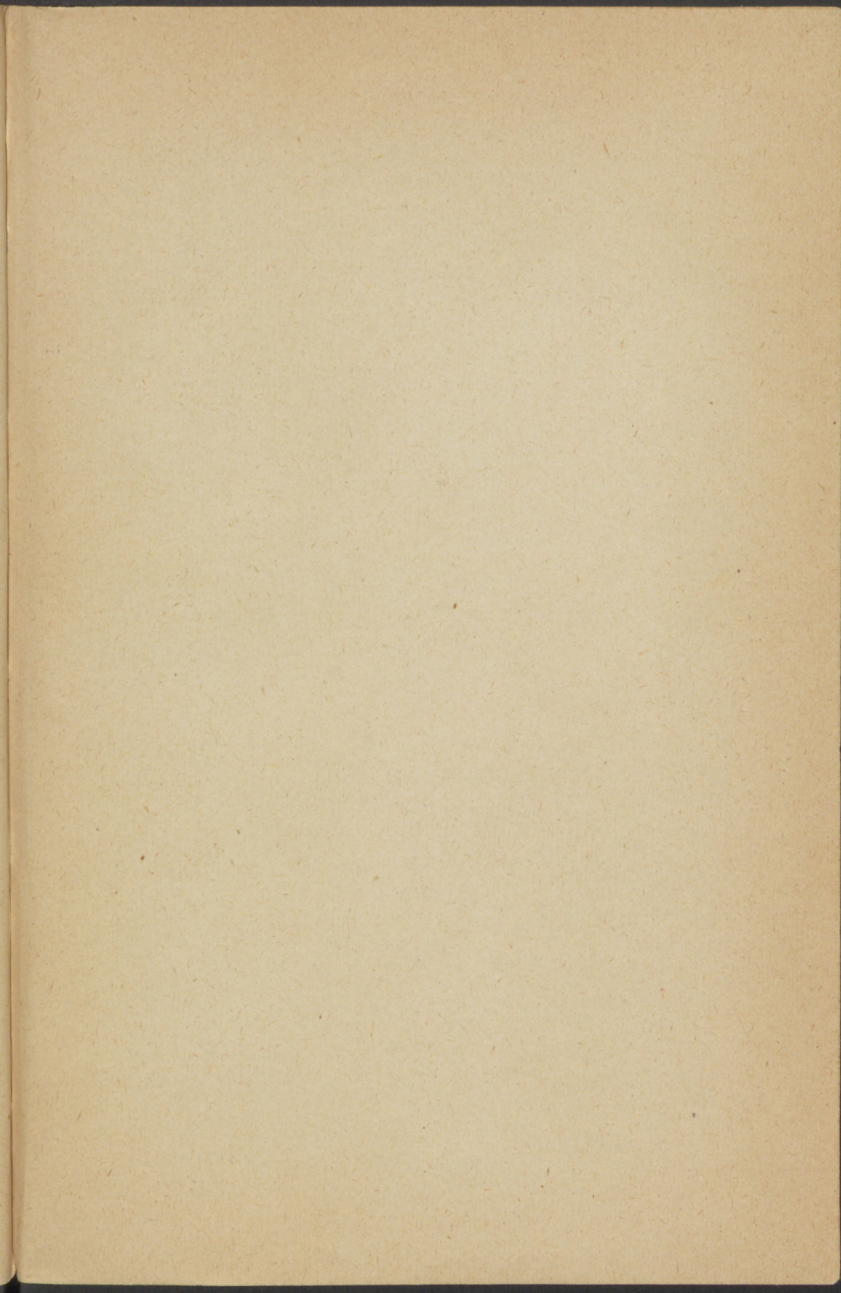
Ancienne maison Lalouette

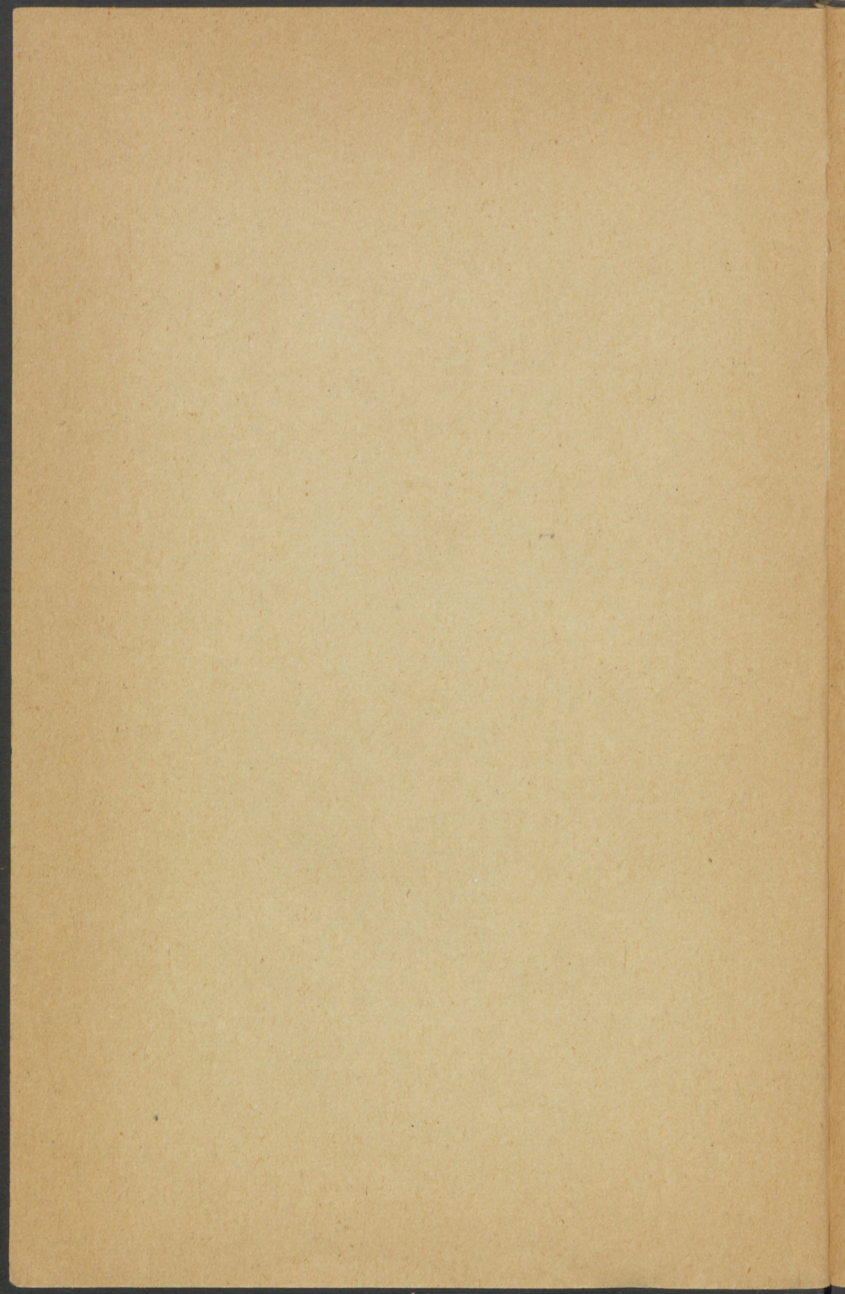
EYSSETTE ET PIERROTTE

SUCCESEURS.



Druck von Velhagen & Klasing in Bielefeld.





Quinel et Montgon, Contes et Légendes de Paris et de Montmartre.
 Rebal, Malifici.
 Rémusat, Portrait de Napoléon.
 Révolution française, Scènes de la —.
 Révolution, Les Salons et le Théâtre pendant la grande —.
 Romans de la Table ronde, Les — :
 Boulenger, Jacques, Le Saint Graal.
 — La Mort d'Artus.
 — Merlin l'Enchanteur.
 Rousseau, Souvenirs d'Enfance.
 Sainte-Beuve, Causeries du Lundi.
 Scènes de la Vie coloniale.
 Siècle de Louis XIV, Le —. Auszüge.

Souvestre, Comme on fait son Lit.
 Symbolistes et Néo-Symbolistes.
 Taine, De l'Esprit anglais. — L'Esprit classique. — Les Mœurs et les Caractères sous l'Ancien Régime. — Le Roi, la Cour et le Courtisan. — La Structure de la Société sous l'Ancien Régime. — Le Peuple sous l'Ancien Régime.
 Vigny, A. de, Le Cachet rouge.
 Vildrac, Découvertes.
 Voltaire, Correspondance avec Frédéric le Grand.
 Waterloo. Stendhal, Les Aventures d'un Volontaire à Waterloo. V. Hugo, Waterloo.

III. Englische Ausgaben

*Alcott, Little Women. — Good Wives.
 *Amerikanische Dichtung, Neuere —.
 *Arnold-Forster, Stories from English History.
 *Balladen, Englische —.
 *Besant, History of London.
 *Burnett, Little Lord Fauntleroy.
 * — Sara Crewe.
 *Buxton, Easy Stories from English History.
 *Byron, Childe Harold's Pilgrimage.
 * — The Prisoner of Chillon and Selections from other Works.
 *Carlyle, Selected Chapters.
 * — On Heroes, Hero-Worship and the Heroic in History. [land.
 *Carroll, Alice's Adventures in Wonderland.
 *Celtic Element in English Literature.
 *Chambers's English History.
 *Chambers, Two Centuries of English History. [of England.
 *Collar, Industrial and Social History
 *Collins, The Frozen Deep.
 *Colonial Novel, The Modern —.
 *Craik, John Halifax, Gentleman.
 *Creighton, Queen Elizabeth.
 *Curtis, Problems of Commonwealth.
 *Davies, The Mollusc.
 *Day, Clive, Growth and Development of Commerce in the Nineteenth Century.
 *Defoe, Robinson Crusoe.
 *Detection, Selected Stories of —.
 *Dichtungen, Auslese englischer —.
 *Dickens, A Christmas Carol. — 12 Chapters from the Pickwick Club.
 * — The Cricket on the Hearth. — Sketches by Boz. — A Tale of two Cities. — Some Animal Characters.
 *Doyle, Conan, Danger.
 *Dramatiker, Moderne englische —.
 *Dramatists, Present-Day —.
 *Drinkwater, Abraham Lincoln.
 * — Oliver Cromwell.
 *Edgeworth, Zwei Erzählungen.
 * — Drei Erzählungen.

*Eliot, The Mill on the Floss.
 * — Silas Marner.
 *English and the Americans as seen through each other's Eyes, The —.
 *English Historians. [Pursuits.
 *Escott, England, its People, Polity and
 *Essays hervorragender engl. Schriftsteller der Neuzeit.
 *Ewing, The Story of a Short Life.
 *Ferrars, Greater Britain.
 *Freemann, The Growth of the English Constitution. — The History of the Norman Conquest of England.
 *Fyfe, Merchant Enterprise in modern Times.
 *Gardiner, Historical Biographies.
 *Gaskell, Cranford.
 *Gedichte, Englische — aus neuer und alter Zeit.
 *Gentleman Ideal, The —.
 *Georgian England.
 *Giberne, Sun, Moon and Stars.
 *Goadby, The England of Shakespeare
 *Goldsmith, She Stoops to Conquer.
 * — The Vicar of Wakefield.
 *Great War, Sketches from the —.
 *Green, England under George III.
 *Grey, Little Boy Georgie.
 *Gwynn, Stephen, The Student's History of Ireland.
 *Habberton, Helen's Babies.
 *Hall-Collar, The Story of Commerce.
 *Harraden, Things will take a Turn.
 *Harte, Bret, Tales of the Argonauts.
 *Henty, With Clive in India.
 *Hope, Select Stories.
 *Howes, The Sun's Babies.
 *Hughes, Tom Brown's School-Days.
 *Hume, Queen Elizabeth.
 *Ireland, Modern —.
 *Irving, Sketch-Book. I. Bändchen.
 * — Dasselbe. II. Bändchen.
 * — Christopher Columbus.
 *Jerome, Three Men in a Boat.
 *Keller, Helen, The Story of my Life.

- * **Kinglake**, The Siege of Sebastopol.
- * **Kingsley**, The Water-Babies.
- * **Kipling**, Stories from the Jungle Book.
- * **Lamb**, Six Tales from Shakespeare.
- * **Lea**, The Day of the Saxon.
- * **Literature**, A short History of English —.
- History of English —.
- The Story of English —. [tors.
- * **Lives of Eminent Explorers and Inven-**
- * **Lives of Great Men.**
- * **Locke**, On Civil Government.
- * **Lofting**, The Story of Doctor Dolittle.
- * **London Streets**, Rambles through —.
- * **Longfellow**, Evangeline.
- * **Macaulay**, Selections from the Works.
- England before the Restoration.
- Lord Clive. [beam.
- * **Mackarness**, A Trap to Catch a Sun-
- Old Jollife. — Amy's Kirchen.
- * **Marryat**, The Children of the New Forest.
- Peter Simple. — The Three Cutters.
- The Settlers in Canada.
- * **Marshall**, Our Empire Story.
- * **—** Our Island Story.
- * **Mason**, The Counties of England.
- * **Meikle**, The Story of England.
- * **Mill**, Auswahl.
- * **Montgomery**, Misunderstood.
- * **Morris**, The Early Years of Sigurd.
- * **Naturalists**, English —.
- * **Nesbit**, Children's Stories from Shakespeare, and "When Shakespeare was a boy" by Furnivall.
- * **Novel**, The modern English —.
- * **Old Time Tales**, By various Authors.
- * **Parrott**, Britain Overseas.
- * **Pinero**, The Cabinet Minister.
- * **Plays**, Five One Act —.
- * **Poems**, Collection of longer English —.
- * **Poetry**, Selections from English —.
- * **Prosa-Schriftsteller**, Englische —, des 17., 18. u. 19. Jahrhunderts. II. III.
- * **Reed**, The 5. Form at St. Dominic's.
- * **Right or Wrong**, My Country!
- * **Ruskin**, Readings from —.
- * **Schreiner**, Trooper Peter Halket.
- * **Scott**, The Lady of the Lake. — Kenilworth. — Tales of a Grandfather. — History of Scotland, containing the Reigns of James IV. and Maria Stuart.
- * **Seeley**, The Expansion of England.
- * **Shakespeare**, The Merchant of Venice. — King Richard II. — King Richard III.
- * **—** Julius Caesar.
- * **—** Hamlet. — Macbeth. — Lear. — Coriolanus. — The Tempest. — A Midsummer-Night's Dream.
- * **—** Histories. — Römerdramen.
- * **Sharp**, Architects of English Literature
- * **Sheridan**, The School for Scandal.
- * **—** The Rivals.
- * **Sindbad the Sailor**, The Story of —.
- * **Smiles**, Duty.
- * **Stevenson**, New Arabian Nights.
- * **—** Treasure Island.
- * **Stories**, Eight short — of To-Day.
- * **Stories and Fairy Tales for Children.**
- * **Stories**, Simple — for Young Folks.
- * **Stories**, Sixty — for Beginners.
- * **Sutton**, The Growth of Modern Britain.
- * **Swift**, A Voyage to Lilliput.
- * **Tales and Sketches**, Collection of —. I-IV.
- * **Tales**, Fairy and other —.
- * **Tennyson**, Enoch Arden and Lyrical Poems.
- The Idylls of the King.
- * **Thoreau**, Walden or Life in the Woods.
- * **Tipp Cat** by the Author of "Lil" etc.
- * **Twain**, Adventures of Tom Sawyer.
- The Prince and the Pauper.
- * **United States**, The —.
- * **Victorian England.**
- * **Wallace**, Barbara on her own.
- * **Webster**, The Island Realm.
- * **Witchell**, Nature's Story of the Year.
- * **Woolf**, Little Miss Prue.
- * **Wordsworth**, Shelley, Keats.
- * **Writers of To-Day**, Leading —.
- * **Yonge**, The Little Duke.

IV. Englische Lesebogen

- Adventure**, Tales of —.
- Animals**, Stories of —.
- Australia**, The Commonwealth of —.
- Bacon**, Francis. (Auswahl.)
- Baden-Powell**, Boy Scouts.
- Ballads**, Modern English —.
- Old English and Scotch —.
- Berkeley**, George, Human Knowledge.
- Blunden**, Somme Battle.
- British Policy in India and Egypt.**
- Buckle**, History of Civilization in Engl.
- Byron**, The Prisoner of Chillon.
- Canada.**
- Carlyle**, The Hero as Priest. — Letters to Goethe. — Poetry and Philosophy.
- Collins**, Blow up with the Brig!
- Commonwealth and Empire**, The Government of the —.
- Cowper**, John Gilpin, und **Percy**, King John and the Abbot of Canterbury.
- Creighton**, Elizabethan Literature.
- Damon and Pithias.**
- Darwin**, The Origin of Species.
- Dawson**, Germany's Claim for Revision.
- Defoe**, Robinson Rescues Friday.
- Detective and other Stories.**
- Dibble**, Journalism and Journalists.
- Dickens**, Some Animal Characters.
- Christmas. Aus "Christmas Carol".
- The Old Curiosity Shop.

- Dramatized Stories from English History.**
Ewing, Jackanapes, Story of a Hero Boy.
 — Timothy's Shoes.
Ford, Henry, My Life and Work.
Gardiner, The Anglo-American Future.
Gedichte, Lustige englische —.
Germans in the United States, The —.
Gillespie, Zoo Talks.
Gould, British Education after the War.
Great Britain, Racial Foundations of —.
Green, Greek a. Modern Ideas of Virtue.
Happy Days, A simple Nature Reader.
Harris, Frank, Scenes from my Life as a Cowboy.
Hawthorne, Nathaniel, True Stories from History and Biography.
History and Literature, Little Stories from —.
Hours with English and American Authors. (A Reader for Beginners.)
Hume, David, Essays.
Humor, American —.
Humour of To-Day, English —.
Humour, Traits of English —.
Humorous Stories for the Young, 33 —.
Imperialismus, Der englische — in der englischen Lyrik.
Irving, Rip van Winkle.
 — Westminster Abbey.
Kingsley, The Water Babies.
Large, Nancy Goes Girl Scouting.
London, Jack, Selected Tales.
Lowell, Child of the Deep.
Lyrik, Proben englischer —.
 — Moderne englische —.
 — Neueste englische —.
 — Soziale englische —.
 — Neue soziale englische —.
 — Moderne englische mystische —.
Lyriker, Moderne irische —.
Macaulay, Oliver Goldsmith.
 — A Sketch of English History.
McCarthy, The Fight for the Reform Bill of 1831.
Mansfield, Six Stories.
Meredith, Proben aus The Ordeal of Richard Feverel.
Milton, Proben aus "Paradise Lost".
 — Selections from Milton's Poetry.
Montagu, Letters of Lady Mary —.
Nationalgefühl, Das englische —.
Nicolson, The Outbreak of the World War.
 — Peacemaking 1919.
Parlamentsreden in neuerer Zeit, Englische —.
Parliamentarism in England, Development of —.
Peart, Toby, a Dog with a Job.
Percy's Reliques of Ancient English Poetry. — s. a. Cowper.
Philosophie, Englische —. Evolution and Metaphysics.
Plays, Three Pleasant Little —.
Prärraffaeliten in Kunst und Dichtung.
Puritanism.
Renaissance, The Coming —.
Riach, England at Work.
Robin Hood.
Romantizismus in England, Der —.
Ruskin, The King of the Golden River.
 — Art in its Relation to Life.
Scott, The Story of Macbeth.
Seeley, J. R., Elizabeth. — Cromwell. — William III. — Two Chapters from the Expansion of England.
Shakespeare. Szenen aus den Dramen. I.: Julius Caesar; The Merchant of Venice. — II.: King Richard the Third; Macbeth. — III.: A Midsummer-Night's Dream; King Lear; Hamlet, Prince of Denmark. — Proben aus den Römerdramen.
Shakespeare's Plays (Hamlet, Macbeth), Stories from —. [speare.
Shakespeare and the England of Shakespeare, Badger's Green. A Play.
Smith Adam, The Wealth of Nations.
South Africa, The Union of —.
Southwold, Listen Children!
Spencer, On Manners and Fashion. — On Progress.
Sport, English —.
Sprichwörter und sprichwörtliche Redensarten, Englische —.
Stevenson, The Bottle Imp.
 — Isle of Voices.
Stories of Brave Deeds, True —.
Stories, Ten short — taken from English Magazines.
Strachey, The Lady with a Lamp.
Swift, Gulliver made a Prisoner.
Tales from Fairyland.
Tales, English fairy —.
Tennyson, Poems Epic and Lyric.
Thackeray, Vanity Fair; Waterloo.
Thomas, Raiders of the Deep.
Thrilling Stories, Three —.
Traits, English —.
United States and the World War.
Walpole, Hugh, The English Novel.
Webb-Sidney, Diary of an Investigator.
Wilde, Two Fairy Tales.
 — Two Tales: The Young King; The Fisherman and his Soul.
World-War, Great Britain and the —.

Ausführliche Kataloge gratis

Abgeschlossen Januar 1935. — Die Sammlung wird fortgesetzt.

*Wojewódzka Biblioteka Publiczna
w Olsztynie*



010-072995

X